



Penser la littérature allemande à partir des marges (XXe-XXIe siècles)

Christine Meyer

► To cite this version:

Christine Meyer. Penser la littérature allemande à partir des marges (XXe-XXIe siècles) : Volume I, Document de synthèse ; Volume II, Le canon en question : Rafik Schami, Emine Sevgi Özdamar, Feridung Zaimoglu (inédit) ; Volume III, Publications. Littératures. Sorbonne Université, 2018. tel-03452694

HAL Id: tel-03452694

<https://u-picardie.hal.science/tel-03452694>

Submitted on 27 Nov 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



SORBONNE UNIVERSITÉ

Faculté des Lettres

École doctorale IV (ED 0020)

Civilisations, cultures, littératures et sociétés

EA 3556 REIGENN

Représentations et identités.

Espaces germanique, nordique et néerlandophone

PENSER LA LITTÉRATURE ALLEMANDE À PARTIR DES MARGES

XX^e – XXI^e SIÈCLES

Christine Meyer

Dossier déposé en vue de l'habilitation à diriger des recherches

Volume I

Synthèse de l'activité scientifique

10 décembre 2018

JURY

M. Bernard BANOUN, professeur à Sorbonne Université – Faculté des Lettres

Mme Sylvie LE MOËL, professeure à Sorbonne Université – Faculté des Lettres

M. Fabrice MALKANI, professeur à l'Université Lumière – Lyon II

Mme Anne DUPRAT, professeure à l'Université de Picardie Jules Verne – Amiens

M. Arvi SEPP, professeur à l'Université d'Anvers

M. Charles FORSDICK, professeur à l'Université de Liverpool

Table des matières

Table des matières	III
Introduction.....	1
1 L'attraction des marges : homogénéité d'un parcours excentré.....	1
2 Du texte-palimpseste à l'histoire littéraire transnationale.....	8
3 Engagement pour une recherche transversale	19
1 Autour d'Elias Canetti : filiations, transferts, mutations	27
1.1 Sur la trace des « ancêtres » de Canetti : travaux issus de la thèse	28
1.2 Diversification des approches	34
1.2.1 Canetti et ses contemporains.....	34
1.2.2 L'œuvre dans son contexte : exil, nation, judaïsme, Orient.....	37
2 Aux frontières de l'espace littéraire : hybridations médiatiques, culturelles et linguistiques.....	43
2.1 Délimitation d'un champ de recherche transdisciplinaire.....	44
2.2 Pour une approche critique du paradigme « culturel ».....	48
2.3 Intermédialité : regards croisés sur un objet hybride, la radio	54
2.4 Interculturalité : repenser les contours de la « germanophonie » littéraire	60
2.5 Diversité linguistique : le monolinguisme en question	73
3 La littérature immigrée en Allemagne aujourd'hui : dynamiques postcoloniales ?	85
3.1 Qu'est-ce que la littérature immigrée ? Étapes d'une définition.....	85
3.2 Approches comparatistes.....	93
3.2.1 Où est l'Europe et à qui appartient-elle ?.....	93
3.2.2 Autour du « choc des civilisations »	97
3.3 Lecture et réécriture du canon occidental : étapes d'un nouveau chantier.....	100
Bilan et perspectives	113
Bibliographie du document de synthèse	119
Curriculum vitae.....	127
Sommaire du dossier	139

Introduction

1 L'attraction des marges : homogénéité d'un parcours excentré

Le cheminement intellectuel qui m'a conduit d'Elias Canetti aux auteur·rice·s de littérature allemande contemporaine « venu·e·s d'ailleurs » répond à une logique interne de mon travail et de ma réflexion qui est aussi liée à l'évolution historique des pays germanophones. Elias Canetti, juif apatride d'ascendance séfarade, né selon la formule consacrée « aux confins de l'empire ottoman », avait dû fuir Vienne sous la persécution nationale-socialiste ; sauvé in extremis de la déportation par l'obtention d'un visa pour l'Angleterre en janvier 1939, il passa le reste de sa vie en exil, trouvant impossible de revenir en Autriche dans le climat de conformisme social et culturel empreint d'antisémitisme qui continuait d'y régner. Tandis que cet *hapax* de la littérature allemande, dernier représentant de la modernité viennoise (et peut-être de la modernité tout court), poursuivait patiemment, en Angleterre, l'élaboration d'une œuvre qu'il s'obstinait à écrire en allemand, d'autres exilés, fuyant d'autres situations de détresse, de précarité et/ou de persécution, trouvaient refuge en Allemagne ou y naissaient de parents eux-mêmes immigrés, et se mettaient à écrire dans la langue de leur pays d'adoption.

Ces deux configurations peuvent se lire en miroir : Canetti, venu des marges de l'ancienne Europe, représentait dans son exil anglo-suisse un monde disparu, celui non seulement de la *Mitteleuropa* et des minorités hébergées par les empires pluriculturels du XIX^e siècle mais, au-delà, de la diaspora judéo-espagnole issue des persécutions des Rois catholiques dans l'Espagne de la fin du XV^e siècle. Retombé dans l'oubli après son émigration en Angleterre, celui qui avait connu ses premiers succès dans la Vienne « rouge » des années 1920 ne rencontra son public qu'à partir des années 1980, à la faveur du prix Nobel de littérature qui lui valut en 1981 une reconnaissance internationale. Les écrivain·e·s de la génération de Schami et d'Özdamar écrivent quant à eux/elles depuis le « centre » de l'Allemagne (Berlin, Kiel, le Bade-Wurtemberg), mais leurs écrits font résonner dans le paysage littéraire national des accents étrangers, convoquent un imaginaire transnational et mettent en scène des personnages culturellement hybrides. Invitant à porter sur la société allemande un regard décentré, ces auteur·rice·s sont eux/elles-mêmes des « pièces rapportées », tolérées et parfois estimées, mais dont la

légitimité à intervenir dans l'espace public national est loin d'être acquise et dont le succès commercial et/ou critique est dû en partie au goût du public pour l'évasion et l'exotisme.

L'intérêt que je porte à ces auteur·rice·s tient pour une part non négligeable à une attirance ancienne et persistante pour les zones périphériques, qu'il s'agisse de la nation, de la société ou de la discipline. Cette attirance trouve sans doute son origine dans une longue habitude personnelle de la position de l'entre-deux. Née à la frontière franco-allemande d'un père allemand (sarrois), de famille catholique, et d'une mère française (parisienne) descendant de juifs russes et polonais, j'ai fait de bonne heure l'expérience de la pluralité linguistique et culturelle – en même temps que de la nécessité de me positionner dans le regard de l'autre, et de l'impossibilité à le faire de façon claire sans renier une part de moi-même. Grandir dans une famille binationale où l'on parle à la fois l'allemand, le français et l'anglais, où l'on est juif et athée mais aussi de culture catholique à Noël et à l'occasion des baptêmes et des enterrements, fréquenter en tant que fille d'enseignants, dans un lycée franco-allemand en Allemagne, le milieu cossu des expatriés français, puis faire ses classes préparatoires à Strasbourg, c'est être « frontalière » à plus d'un titre, avec tout ce que cela implique d'ambivalence à l'égard des communautés constituées. Bien que je n'aie jamais eu à souffrir de ce manque d'enracinement – c'était à bien des égards un atout dans l'Europe des années 1980 –, j'ai eu très tôt une vive conscience de ce qui me rebutait dans toute revendication identitaire, qu'elle soit d'ordre national, linguistique, confessionnel, ethnique ou patrimonial. J'ai toujours été embarrassée par ces questions qui vous mettent au pied du mur (« Tu te sens plutôt allemande ou plutôt française ? », « Tu préfères la France ou l'Allemagne ? », « Mais toi, alors, tu es juive ou pas ? »), qui m'accablaient à des réponses forcément insatisfaisantes puisque je me refusais à choisir mon camp et à trancher dans le vif – tout en sachant bien au fond que je ne renoncerais pas à grand-chose quelle que soit la réponse, tant je percevais nettement déjà la vacuité de ces assignations, même pour ceux qui paraissaient si sûrs de leur « identité », de leurs origines et de leur position sur la carte. Il est vrai que ce type de décision, qui en d'autres temps pouvait vous coûter la vie (et le peut toujours en d'autres lieux), ne tirait pas à conséquence dans les conditions privilégiées où je grandissais. Mais j'ai gardé de cette expérience une attirance spontanée et irrépressible pour les auteur·rice·s en position minoritaire ou marginale, qui portent sur la société majoritaire, sur les bien-pensants et les enracinés, sur les gens qui sont « nés quelque part » comme le chante Brassens, un regard sceptique et affûté.

Une fois entrée à l'École Normale Supérieure de Fontenay/Saint-Cloud, où je fus reçue en partie grâce à ma facilité à atteindre de bons résultats sans trop d'efforts en

allemand, mais en partie aussi parce que j'avais autant de goût pour d'autres matières que pour celle-ci, constatant sans enthousiasme excessif que j'étais en train de m'engager dans les études germaniques, je cherchai d'instinct, non pas une porte de sortie (je me serais trouvée face aux mêmes dilemmes ailleurs), mais plutôt une voie d'accès aux marges de la discipline. Confrontée au choix d'un objet de recherche et d'un lieu où effectuer mon année de maîtrise (traditionnellement à l'étranger pour les élèves de langues et cultures étrangères), je saisis l'occasion que me fournissait la découverte d'un roman récent, *Die Klavierspielerin* (*La Pianiste*) d'Elfriede Jelinek, de faire un pas de côté par rapport à la configuration binationale qui avait jusque-là déterminé mon parcours. La décision de me pencher sur l'œuvre de cette écrivaine alors peu connue (et surtout comme autrice « à scandale ») était motivée autant par mon intérêt pour la puissance critique et le caractère novateur d'une écriture aux accents inédits, dans laquelle je décelais néanmoins une parenté avec les nouvelles de Kafka, les romans de Musil et les pièces de Horváth (découvertes en licence à travers le cours du professeur Jean-Marie Valentin), que par un besoin de m'extraire du face-à-face France/Allemagne. En choisissant Vienne plutôt que Heidelberg, Cologne ou Berlin, je me donnais la possibilité de partir, moi aussi, à la découverte d'une culture et d'un pays « étrangers ».

Je dois à cette expérience viennoise l'immersion dans une culture en effet différente, que je ne connaissais jusqu'alors que par les livres et que j'eus la chance de découvrir en pleine ébullition à l'automne 1988, pendant l'année du cinquantenaire de l'*Anschluss*, alors que le scandale international déclenché l'année précédente autour du passé national-socialiste de Kurt Waldheim, ancien secrétaire général des Nations unies et désormais président fédéral, lançait pour la première fois un large débat en Autriche – notamment dans les milieux culturels – sur le rôle de la population autrichienne dans les crimes commis au cours des années 1938-1945. Dans ce contexte, marqué conjointement par la montée en puissance de l'extrême-droite sous la houlette du populiste Jörg Haider, la pertinence de la satire jelinékienne sautait aux yeux ; les enjeux politiques de son écriture provocatrice devenaient palpables alors que s'affrontaient dans l'espace public les défenseurs acharnés du mythe de l'Autriche avenante et immaculée (« première victime du nazisme ») à tous les intellectuels et artistes qui s'efforçaient depuis longtemps de réfuter cette image d'Épinal en montrant la face sombre de la *Gemütlichkeit* autrichienne.

Je dois ainsi également à cette année viennoise la découverte *in vivo* d'autres auteur·rice·s qui s'inscrivaient dans la même tradition intellectuelle qu'Elfriede Jelinek. Je citerai pêle-mêle, ou plus exactement dans l'ordre chronologique où je les découvris, les

œuvres du cabarettiste Helmut Qualtinger (*Herr Karl*), de l'auteur, metteur en scène et directeur de théâtre George Tabori (*Mein Kampf*), de l'écrivain et dramaturge Thomas Bernhard (*Heldenplatz*), de la poétesse et romancière Ingeborg Bachmann (*Todesarten*), du philosophe Ludwig Wittgenstein (*Tractatus logico-philosophicus*), du pamphlétaire Karl Kraus (*Die Fackel*) – et, enfin, de celui auquel je déciderais de consacrer mon DEA, puis ma thèse : Elias Canetti. Suite au prix Nobel de littérature obtenu cinq ans auparavant, les œuvres de ce dernier commençaient à être rééditées chez Hanser en édition de poche. Je dévorai sa trilogie autobiographique, en commençant par le troisième tome, *Das Augenspiel* (*Jeux de regard*), qui relate ses années de formation intellectuelle dans la Vienne des années 1930. Cette autobiographie m'offrait bien des points d'ancrage pour une lecture identificatoire : multilinguisme familial, enfance passée dans une zone frontalière, culture juive mais laïque, rejet de tout particularisme et immersion dans la littérature envisagée comme un espace planétaire de dialogue et d'échange, d'affrontement et de controverse. En valorisant l'expérience individuelle et le débat d'idées, le récit de jeunesse de Canetti donnait à voir la construction d'une pensée éthique et esthétique d'une grande cohérence, à la fois rigoureuse et ouverte, intransigeante et libre, universelle et profondément personnelle. Je lus dans la foulée l'apocalyptique roman *Die Blendung* (*Auto-da-fé*), unique concrétisation de l'ambitieux projet fictionnel dont l'autobiographie relatait la gestation, et je fus aussitôt aussi interpellée par les correspondances qui s'esquissaient, en amont, avec *Don Quichotte* et, en aval, avec l'atmosphère claustrophobique, l'humour tranchant et l'âpreté des relations humaines des romans d'Elfriede Jelinek.

L'écriture incisive de Jelinek avait suscité mon enthousiasme, j'y avais discerné une proximité réjouissante avec la pensée critique de Roland Barthes – l'auteur des *Mythologies* était l'un de mes « phares » personnels – mais je redoutais de me lancer après la maîtrise dans l'étude d'une œuvre encore en pleine gestation, sur laquelle il n'existait pratiquement aucune littérature critique. Cette situation, qui m'avait permis d'aborder les textes de Jelinek avec une liberté totale (ayant pour seule source documentaire les archives de presse réunies à la *Dokumentationsstelle für neuere österreichische Literatur* de Vienne), ne me semblait pas offrir les conditions du recul nécessaire à la rédaction d'une thèse. C'est donc sur l'œuvre de Canetti que je décidai de me concentrer après l'agrégation. Je m'en ouvris en toute innocence au professeur Stieg, qui avait dirigé mon travail de maîtrise avec une bienveillante attention – et dont j'ignorais encore qu'il était lui-même l'un des plus fins connaisseurs de Canetti, en France mais aussi dans le monde.

Universitaire passionné, Gerald Stieg – qui entretient personnellement vis-à-vis de son Autriche natale le rapport ambivalent d'un intellectuel engagé ayant préféré prendre ses distances avec la communauté nationale – avait la réputation d'être ouvert aux objets de recherche insolites et aux démarches innovantes. C'est pour cette raison que je m'étais tournée vers lui lorsque, depuis Fontenay-aux-Roses et Paris IV, je me mis en quête d'un-e directeur-riche qui acceptât de diriger un travail sur l'œuvre subversive de Jelinek. Auteur d'une thèse consacrée à l'étude comparative de la *Fackel* et du *Brenner*, Gerald Stieg avait également publié (et publie toujours) un grand nombre d'études sur l'œuvre de Canetti, dont il était au demeurant un intime. Sans surprise, a posteriori, il accueillit favorablement mon nouveau projet, qui consistait à étudier l'œuvre fictionnelle et autobiographique de Canetti sous l'angle de ses références littéraires fondatrices.

Je creusai donc le sillon « autrichien » qui m'éloignait de mon tropisme franco-allemand d'origine. Mais je ne devins pas une « vraie » austriaciste pour autant, et ce non seulement parce que je choisisais de travailler sur un auteur qui occupe lui-même une position marginale au sein de la littérature autrichienne, avec une œuvre dont la majeure partie fut écrite en Angleterre et en Suisse. Par mon angle d'approche également, je m'inscrivais dans un périmètre scientifique qui n'était que très marginalement celui des études autrichiennes. Car ce n'est précisément pas au disciple de Kraus et de Musil que je m'intéressai en priorité, mais à l'auteur d'une œuvre placée sous le parrainage explicite de modèles aussi éclectiques qu'Aristophane, Cervantès, Swift, Stendhal et Gogol. Mon intérêt pour ces références littéraires « lointaines » tant du point de vue géographique que temporel, et pourtant hautement revendiquées par l'auteur, fut éveillé par la contradiction que je constatai entre le cadre généalogique explicitement supranational qu'elles dessinent et l'étroitesse du champ auquel se limitaient alors les recherches sur son œuvre : les premiers travaux universitaires consacrés à Canetti furent ceux de germanistes austriacistes – c'est-à-dire de chercheurs dont les références étaient situées principalement dans l'histoire littéraire germanophone et plus particulièrement autrichienne. Ces chercheurs, au nombre desquels comptait G. Stieg lui-même, s'étaient attachés à mettre au jour les rapports que Canetti entretenait avec ses modèles et anti-modèles de l'aire culturelle de l'ancienne Autriche-Hongrie (Weininger, Doderer, Freud, Kraus, Musil, Kafka, Broch, Sperber), et plus largement de la littérature allemande (Goethe, Lichtenberg, Nietzsche, Brecht). Restaient donc inexplorées, en ce milieu des années 1980, toutes les références que l'auteur avait faites lui-même à des modèles étrangers, à commencer par Stendhal, que pour ma part je pouvais lire dans le texte et chez qui je découvris dès l'abord des

similitudes patentes avec celui qui revendiquait son affinité avec l'auteur du *Brulard*. Je trouvai ainsi un immense terrain de recherche encore en friche : celui qui représente de fait la majeure partie de l'arbre généalogique intellectuel de Canetti, par-delà toute détermination linguistico-culturelle. Les premiers résultats de l'étude comparative que j'effectuai, dans le cadre du DEA, sur l'autobiographie de Canetti comme mise en œuvre d'un projet scriptural inspiré par la *Vie de Henri Brulard*, furent si probants que je résolus d'étendre mon investigation à d'autres références, dont la pertinence ne me paraissait pas moindre pour son œuvre de fiction : Cervantes, puis Gogol (et à travers ce dernier, Balzac).

À peine entrée sur le terrain des études autrichiennes, je m'engageais donc sur une voie de traverse qui m'éloignait des préoccupations communes aux acteur·rice·s de ce domaine de recherche (lequel exerçait une attraction croissante sur les jeunes chercheur·se·s depuis l'exposition « Vienne, naissance d'un siècle, 1880-1938 » de 1986 au Centre Pompidou). Portant mon attention sur les zones « périphériques » de la généalogie littéraire canettienne, j'étais peu concernée par le questionnement fondateur de la germanistique austriaciste, à savoir celui de l'identité de la littérature d'Autriche au sein de l'ensemble allemand¹. Cet angle d'approche m'amena aussi à ne pas rechercher, cette fois, l'immersion dans le milieu viennois. Ainsi est-ce à Berlin que je partis au printemps 1990, une fois dégagée de mes obligations d'enseignement à l'institut supérieur privé où j'avais fait mes premières armes comme professeur d'allemand après l'agrégation. Le Mur venait de tomber et je n'étais pas pressée d'intégrer l'université, pressentant que j'y trouverais des conditions certes favorables au travail scientifique et à l'émulation intellectuelle, mais peut-être moins à la variété des expériences et des stimulations culturelles.

C'est donc à égale distance du milieu auquel me destinait ma formation (l'université française) et des différents lieux de gestation de l'œuvre sur laquelle je travaillais (Vienne, Londres, Zurich) que j'entamai ma recherche sur Canetti. J'y restai jusqu'à l'aboutissement de ma thèse en 1996, faisant ainsi, une fois de plus, un pas de côté par rapport à la trajectoire toute tracée qui s'ouvrait à moi, puisque je renonçai à briguer un

¹ Voir entre autres Jacques Le Rider, « Peut-on parler d'une littérature autrichienne ? », *Revue germanique internationale*, 8/1997, p. 201-211 ; Gerald Stieg, « 'Grenzfälle' ou à qui appartient la littérature autrichienne ? », *Études Germaniques*, 2/2010 (n° 258), p. 307-318 ; Wendelin Schmidt-Dengler, Johann Sonnleitner & Klaus Zeyringer (Hrsg.), *Die einen raus – die anderen rein. Kanon und Literatur. Vorüberlegungen zu einer Literaturgeschichte Österreichs*, Berlin, Erich Schmidt, 1994.

poste d'AMN pour rester à Berlin dans une situation professionnelle précaire, qui m'obligeait à mener de front un travail de recherche solitaire et la course aux contrats d'enseignement temporaires et mal rémunérés. En dépit de ses nombreux inconvénients, cette situation, par l'éloignement même où elle me plaçait vis-à-vis des milieux académiques, me permit de trouver enfin ma place dans les études germaniques. Ou peut-être, plus exactement, de me convaincre que je ne m'étais pas trompée de voie – puisque je menai ce projet à son terme sans me laisser décourager ni par les difficultés scientifiques ni par les soucis matériels, trouvant au contraire un intérêt croissant à cette longue exploration. Je pus ainsi achever, avec le soutien indéfectible du professeur Stieg, une thèse sur « Canetti, lecteur de Cervantès, Stendhal, Gogol : formes de l'intertextualité dans l'œuvre romanesque et autobiographique d'Elias Canetti ». Après ma soutenance en janvier 1997, je décidai de réintégrer les services de l'Éducation Nationale afin de postuler dès l'année suivante à un emploi de maîtresse de conférences.

Si je suis parvenue *in fine* à trouver ma place dans les études germaniques, c'est toutefois d'abord – je m'en rends compte aujourd'hui – parce que, quel que soit son domaine d'investigation, la place d'un chercheur est celle qu'il se construit lui-même, en dehors des sentiers battus, en prenant appui sur ceux qui l'ont précédé pour faire tomber des barrières et ouvrir de nouveaux chantiers. Il faut dire aussi que l'angle comparatiste que j'avais choisi pour aborder l'œuvre de Canetti a coïncidé avec une ouverture générale, tant des études germaniques françaises en général (à la faveur de la théorie de l'intertextualité d'une part, de celle des transferts culturels de l'autre), que du champ spécifique des études canettiennes. Ici, c'est d'abord, en 1995, le colloque international sur « Canetti et la tradition européenne » qui ouvrit la voie – une manifestation à laquelle j'eus la chance de participer avec l'appui du professeur Stieg, qui la coorganisait avec le professeur Valentin. Je présentai dans ce cadre, en tant que doctorante, les premiers résultats de ma recherche sur l'intertexte quichottesque dans *Die Blendung*. Dans le sillage de ce premier grand colloque consacré à Canetti, de nombreux germanistes se mirent à questionner les références extérieures au patrimoine littéraire germanique dans l'œuvre de cet auteur. Lorsque je publiai mes travaux au cours des années qui suivirent – deux monographies et une douzaine d'articles –, l'ouverture des études germaniques à des méthodes transdisciplinaires et à des objets culturels hybrides, préparée et encouragée de longue date en France par des universitaires comme Jean-Marie Valentin, était chose acquise.

À Amiens, je trouvai un terrain favorable à mes orientations de recherche. Le Département d'allemand de l'Université de Picardie Jules Verne comptait plusieurs enseignants-chercheurs qui travaillaient sur les transferts culturels, et avec lesquels je cofondai en 2002, à l'initiative de la professeure Geneviève Espagne, le groupe de recherche « XVIII^e-XX^e siècle : Circulation des savoirs et des textes entre l'espace germanique et les autres pays européens » (CAE). Reconnu comme Jeune équipe en 2004 sous le nom de « Circulation Savoirs et Textes Allemagne/Autriche – Europe », le CAE se donnait pour objectif de mettre au jour, à l'intersection de l'espace germanophone et des autres aires culturelles (principalement, mais pas exclusivement européennes) des figures paradigmatiques de la communication entre cultures et de cerner les processus de resémantisation dont résulte l'histoire littéraire et culturelle. La création de cette équipe, dont l'unité ne tenait pas à l'homogénéité d'une période, d'un espace national ni même d'une aire ethno-linguistique, mais à la dynamique du décentrement qu'elle se donnait pour fil directeur, me permit d'inscrire mes travaux dans un cadre scientifique tout à la fois solide, cohérent et ouvert. Pour la première fois, mon intérêt pour les marges et les interstices, les points de contact et d'imbrication entre les espaces culturels, trouvait à s'exprimer de façon pleinement légitime. Il trouvait également, et surtout, à se nourrir d'approches conceptuelles – pour moi – nouvelles.

2 Du texte-palimpseste à l'histoire littéraire transnationale

Je m'étais astreinte jusqu'alors à travailler sur « le texte seul », dans la continuité d'une tradition d'analyse immanente et fonctionnelle née de la rencontre entre structuralisme et sémiotique (Barthes, Genette, Lejeune). Reprenant à mon compte l'ambition de ces fondateurs d'inscrire leur approche des textes dans un cadre épistémologique rigoureusement objectif, en opposition à la critique herméneutique et à un biographisme liant indissociablement « l'œuvre » à « l'homme » (*sic*), je m'étais inspirée plus particulièrement des études de Genette sur l'intertextualité (*Palimpsestes*, 1982) et de Philippe Lejeune sur l'autobiographie (*Le Pacte autobiographique*, 1975). Au contact de mes collègues du CAE, je compris qu'il était possible de s'intéresser à l'historicité des textes sans verser dans l'impressionnisme interprétatif ou le psychologisme : la prise en considération du contexte de production, des effets de champ (Bourdieu) et des phénomènes de réseau et de médiation (Espagne/Werner), pouvait s'avérer précieuse pour

approfondir l'analyse structurelle et appréhender les enjeux culturels et idéologiques des opérations de transfert et de transposition hypertextuelle.

Non que la question des enjeux ne m'eût pas préoccupée jusque-là, mais je l'articulai à une méthode d'investigation que je voulais d'une neutralité scientifique à toute épreuve : c'est de l'analyse comparative des structures textuelles, et d'elle seule, que devait émerger le sens. Que Canetti se fût inspiré de modèles lointains (Cervantes et Gogol pour le roman, Stendhal pour l'autobiographie, Aristophane pour le théâtre), non par traditionalisme esthétique, mais pour opposer à des modes littéraires issues de courants de pensée dominants *de son temps* (roman psychologique bourgeois invitant à l'identification, écriture expérimentale influencée par la psychanalyse, théâtre épique...), par le biais d'un retour calculé à des schémas archaïques, une poétique alternative qui se voulait au moins aussi novatrice que celle des contemporains : tel était indubitablement l'apport essentiel de mon travail, mais je pouvais l'affirmer au terme d'une analyse strictement textuelle qui n'était entachée d'aucun parti pris interprétatif. Je dus me rendre compte par la suite de la naïveté d'une telle position et du caractère en partie illusoire de l'abstinence contextuelle dont elle se prévaut. La méthode des transferts culturels, notamment, éclairait a posteriori un point de vue que j'avais adopté instinctivement, un peu comme M. Jourdain faisait de la prose : puisque c'était le contexte de production qui déterminait les choix référentiels de Canetti, tout l'intérêt et le sens de son appropriation de modèles anciens résidait dans la dynamique de *resémantisation* qu'il impulsait en « important » ceux-ci dans son propre horizon spatio-temporel et culturel.

Les deux méthodes, celle de l'intertextualité et celle des transferts culturels, étaient nées de la volonté de dépasser le comparatisme dans sa version la plus caricaturale, celle qui se bornait à envisager la réception en termes de « sources » et d'« influences ». Mais tandis que les tenants de l'intertextualité (du moins telle que l'entendait Genette) fondaient leur prétention à l'objectivité sur l'étude des relations formelles de texte à texte, les adeptes des transferts culturels cherchaient à embrasser l'ensemble des interactions entre deux ou plusieurs aires culturelles, de manière à contribuer à l'élaboration d'une histoire intellectuelle transnationale, interconnectée et multifocale. Dans un cas comme dans l'autre, on renonçait à toute idée de hiérarchie entre l'objet de la réception et son résultat, entre hypotexte et hypertexte (intertextualité) et entre contexte d'origine et contexte d'accueil (transferts). Les deux approches vidaient ainsi de leur sens des notions qui avaient été au cœur des études de réception comparatistes, comme celles de centre, d'authenticité, d'originalité et d'identité culturelle, remettant fondamentalement en cause

l'existence d'aires culturelles homogènes et distinctes. Mais là où les uns prônaient une méthode de *close reading* étayée par une analyse méthodique des structures internes du texte visant à en révéler la nature de « palimpseste » littéraire, les autres entendaient circonscrire le plus exhaustivement possible tout un « entour » des textes qu'il s'agissait de reconstituer au moyen de patientes et minutieuses études quantitatives.

Je ne prétendrai pas ici avoir fait un choix réfléchi en optant pour la méthode de l'intertextualité. Ma formation initiale à l'étude des textes littéraires ne s'étendait pas à des approches comparatives, encore moins entre des objets de différentes aires linguistiques. C'est donc un peu par hasard que je tombai, au début de mon année de DEA, sur un article de Manfred Schmeling, professeur de littérature comparée à l'Université de la Sarre, confrontant les différentes acceptions du concept d'intertextualité du point de vue de leur efficacité critique². Cet exposé théorique (étayé par une analyse éclairante du *Prométhée mal enchaîné* de Gide) attira mon attention sur un débat dont je perçus aussitôt les implications pour l'objet que je me proposais d'étudier, à savoir le rapport – plus pressenti que constaté à ce stade – entre les autobiographies de Canetti et de Stendhal. La lecture de cet article, effectuée alors que je cherchais à tâtons des outils méthodologiques opératoires pour aborder mon objet d'investigation, me conduisit à l'ouvrage de Genette.

Si je ne connaissais pas encore *Palimpsestes*, l'auteur en revanche m'était familier, et il était sans doute dans la logique de la formation que j'avais acquise en classes préparatoires et durant mon année de licence de m'appuyer sur l'un des fondateurs de la narratologie. Le système que proposait ici l'auteur de *Figures I-III* pour classer et analyser les relations intertextuelles me confortait dans l'idée qu'il y avait moyen d'aborder une opération comme celle qu'avait réalisée Canetti sur le texte de Stendhal par d'autres méthodes que l'identification de vagues « sources » ou « influences » – concepts qui au demeurant, cela sautait aux yeux, ne permettaient justement pas de saisir le type de relation en jeu ici. La typologie des pratiques hypertextuelles établie par Genette avait quelque chose de rassurant pour la chercheuse débutante que j'étais – alors même (et peut-être d'autant plus) que son inventeur avouait non sans malice dès les premières pages qu'il ne s'agissait que de catégories abstraites, en quelque sorte idéaltypiques, auxquelles il ne pourrait par conséquent se conformer lui-même avec la dernière rigueur. De fait, ce

² Manfred Schmeling, „Prometheus in Paris. Komparatistische Überlegungen zum Ertrag der Intertextualitätsdebatte am Beispiel André Gides“, *Arcadia. Zeitschrift für vergleichende Literaturwissenschaft*, Nr. 23, 1988, p. 149-165.

mélange d'exigence et de souplesse, d'ambition théorique et de recul auto-ironique était pour moi doublement rassurant : d'une part, je tenais là un *vademecum* précieux par la clarté des distinctions effectuées, d'autre part j'étais avertie par avance des limites du système proposé et par conséquent autorisée, pour ne pas dire invitée, à m'approprier la taxinomie genettienne et à l'adapter aux besoins de ma recherche.

Si ma rencontre avec l'intertextualité fut partiellement accidentelle, mon indifférence à la théorie des transferts culturels ne l'était pas moins : elle résultait de l'ignorance pure et simple. Encore cette ignorance – au-delà de la négligence dont elle témoigne de la part d'une chercheuse en herbe recherchant, à la fin des années 1980, des méthodes d'analyse pour l'étude d'objets transculturels – était-elle probablement symptomatique d'une réticence à m'aventurer, alors, sur des terrains trop éloignés de ce qui m'apparaissait comme de la « vraie » analyse littéraire. Ma rencontre tardive avec l'école critique fondée par Michel Espagne et Michael Werner me fit comprendre que les résultats auxquels j'avais abouti en m'appuyant sur le cadre narratologique posé par Genette recoupaient sur bien des points les apports majeurs de la méthode des transferts culturels – et que je m'étais privée, en passant à côté de cette approche transversale et dynamique, à la fois d'outils critiques qui m'auraient été utiles pour conceptualiser ma démarche, et d'une mise en perspective contextuelle qui en aurait peut-être consolidé les résultats. D'où sans doute, avec le recul, l'impression que les démonstrations méticuleuses auxquelles je me livre dans la thèse (et dont les deux monographies sur Canetti portent l'empreinte) ont quelque chose de laborieux et de redondant, bref que je pêche parfois par excès de scrupule en finissant par enfoncer des portes ouvertes.

L'élargissement de mon horizon théorique ne remettait donc pas en cause les résultats auxquels j'étais parvenue par le biais narratologique : il les confirmait plutôt. Mais il modifia sensiblement l'appréciation que j'avais de mon terrain d'investigation : mes objets restaient les textes (littéraires), mais ils n'étaient plus nécessairement l'objet exclusif de mon attention. La possibilité d'une approche intégrative, contextualisante, qui ne soit pas pour autant condamnée à s'enliser dans les conjectures interprétatives, m'ouvrait de nouvelles perspectives. Si mes travaux continuèrent de porter principalement sur Canetti durant toute la décennie 2000-2010, mes thèmes se diversifièrent. Non pas encore dans les deux monographies qui, comme je l'ai évoqué, étaient des émanations directes de ma thèse, non plus que dans l'étude que je présentai en 2004 au colloque international organisé par Gerald Stieg à la Bibliothèque Nationale de France à l'occasion du centenaire de la naissance de l'écrivain : en analysant la fonction de la référence à

Aristophane pour l'élaboration d'une esthétique théâtrale capable de rivaliser avec celle de Brecht, c'est encore un chantier ouvert durant mon travail de thèse (mais finalement mis à l'écart faute de temps et d'espace pour le développer) que je menai à son terme. Sur ces trois sujets, mon approche s'articulait toujours pour l'essentiel à l'analyse narratologique de l'intertextualité élaborée par Genette. En revanche, les autres travaux que j'entrepris à cette période – sur l'opposition entre Canetti et Thomas Bernhard à propos de la question de la satire, sur la poétique canettienne de la « métamorphose » (et ses limites), sur la transformation de l'exil en expérience fondatrice de l'œuvre, sur le refus de la nation, enfin sur l'image de l'Orient dans *Les Voix de Marrakech* – toutes ces études témoignent d'une ouverture continue à de nouveaux objets en même temps que d'un assouplissement méthodologique.

Un tournant décisif fut franchi lorsque je lus *L'Orientalisme* d'Edward Said. Cet ouvrage pionnier des études postcoloniales me conduisit à intégrer à mon horizon critique des approches issues de l'analyse du discours (Foucault), de la déconstruction (Derrida) et du champ littéraire (Bourdieu). L'Orient fut, pour moi aussi, un pivot. Il révélait (ou plutôt confirmait définitivement) les limites d'une investigation tournée tout entière vers l'organisation interne des textes et rendait manifeste – particulièrement dans le cas d'un auteur au profil aussi singulier que Canetti – la nécessité de prendre davantage en considération, notamment, les rapports de domination à l'œuvre dans la société, les discours construits autour de ces rapports et visant à objectiver, exclure ou inférioriser l'autre, et enfin la position subjective de l'auteur dans ces configurations à la fois sociales et discursives préexistantes à l'œuvre.

La découverte des outils conceptuels élaborés à la suite de Said par les théoricien·ne·s des études postcoloniales (Bhabha, Spivak, Appadurai, Chakrabarty...), ainsi que des penseurs qui leur avaient préparé le terrain (Fanon, Gramsci...), éveilla mon intérêt pour le dynamisme de la création littéraire dans le monde post-colonial (Rushdie, Naipaul, Coetzee, Rhys, Vargas Llosa, Césaire, Walcott...), ainsi que, dans le prolongement du même lourd passé colonial, parmi les minorités ethnoculturelles infériorisées d'Occident : littérature noire, *chicana* et amérindienne aux États-Unis, beur en France, indienne en Grande-Bretagne... D'une autre façon, on retrouvait les traces de cette histoire coloniale jusque dans la littérature de territoires où la fracture entre l'Orient et l'Occident avait donné naissance à des configurations plus complexes encore (Orhan Pamuk en Turquie). En plaçant le curseur sur l'axe Orient/Occident, Said avait ouvert une brèche qui ne cessait de s'élargir, au niveau mondial, dans tous les domaines de la

recherche (anthropologie, histoire, sociologie, psychologie...). Le changement de paradigme qui en résultait m'ouvrit personnellement les yeux sur l'amplitude planétaire de thèmes littéraires et de positionnements scripturaux que j'avais jusqu'alors abordés dans leur singularité, et donc – parce qu'ils avaient ce statut dans les traditions disciplinaires du monde académique cloisonnées en aires linguistico-nationales – comme « inclassables », « marginaux », « périphériques ». Il me semblait désormais impossible de ne pas tenir compte du saut épistémique qui rompait les dichotomies construites entre le centre et la périphérie, l'identité et l'altérité, la majorité et les minorités, l'exception et la règle : à l'échelle mondiale, les littératures des « minorités » de chaque communauté nationale ne sont nullement minoritaires, au contraire. L'exil, le nomadisme, le métissage culturel ne sont pas des expériences-limites singulières, mais des situations existentielles très largement partagées. En attestait, entre autres, la profusion et la variété des formes d'expression expérimentées dans tous les domaines de la culture contemporaine (cinéma, théâtre, danse, musique, arts plastiques...) par les créateur·rice·s issu·e·s de ces « marges » qui n'avaient décidément rien d'anecdotique.

Je commençai dès lors à m'intéresser à la production de ces écrivain·e·s germanophones venu·e·s il y a plus ou moins longtemps d'un « ailleurs » qui se trouve dans bien des cas relever justement de la postcolonialité au sens large. Qu'ils soient réfugié·e·s, immigré·e·s ou descendant·e·s d'immigré·e·s, ces auteur·rice·s dont la langue d'écriture n'est pas celle de leurs parents occupent dans la société allemande une position bien différente de leurs collègues autochtones, et celle-ci les place dans la nécessité de lutter sur d'autres bases pour imposer leur légitimité. Mes lectures éclectiques avaient changé mon regard sur la littérature de façon générale, et je retrouvai dans la production de ces créateur·rice·s, notamment de celles et ceux qui venaient de pays « orientaux », des pratiques et des postures sinon identiques, du moins à bien des égards comparables à celles d'autres écrivain·e·s, situé·e·s quant à eux/elles dans le monde postcolonial. L'existence de cette littérature germanophone a priori minoritaire, son essor spectaculaire au cours des années 1990-2000, et enfin les difficultés persistantes du monde académique (en Allemagne et en France du moins) à l'aborder autrement que sous l'angle de l'extraterritorialité – tout cela incitait à interroger le sens même de la notion de « littérature allemande », tout en mettant crûment en lumière, pour peu qu'on y prête attention, le caractère idéologique (« mythique » au sens barthien du terme) de la conception de « littératures nationales » de façon générale.

Ces considérations me conduisirent à organiser en 2010 un colloque du CAE (désormais intégré au Centre d'Études des Contacts Linguistiques et Littéraires) que j'intitulai « Vers une germanophonie cosmopolite ? Perspectives postnationales dans la littérature contemporaine d'expression allemande ». Cette manifestation entendait apporter sa pierre au questionnement, non pas tant de la place qui revient à la littérature « de l'immigration » dans le champ littéraire national, mais plutôt de la façon dont celle-ci contribue à redessiner par son existence même les contours de la littérature allemande contemporaine dans son entier.

Je proposais d'articuler cette réflexion sur l'hybridation de la production littéraire nationale à un retour en arrière sur l'histoire des littératures minoritaires de l'espace germanique, afin de mettre au jour, par-delà la rupture historique du national-socialisme, sinon des sources ou des racines (la métaphore organique se révèle ici plus que jamais inappropriée), du moins des précédents et peut-être des modèles, voire des « maîtres » et « maîtresses » pour les écrivain·e·s allochtones contemporain·e·s. À l'évidence, c'est du côté des juif·ve·s qu'on les trouverait. Il n'y avait rien d'original ni de téméraire à risquer un parallèle entre la situation des minorités ethnoculturelles d'aujourd'hui et celle dans laquelle s'était trouvée la diaspora juive jusqu'en 1933. En revanche, postuler que ce rapprochement pouvait faire apparaître des points de convergence à la fois en amont (les écrivains juifs comme précurseurs) et en aval (ces mêmes écrivains choisis par les créateurs minoritaires d'aujourd'hui comme figures tutélaires), cela incitait à modifier en profondeur le regard porté sur les phénomènes d'« interculturalité » dans l'espace germanique. Dans le cadre du projet « Germanophonie cosmopolite », cette reconfiguration put être tout au plus amorcée, à travers une mise en perspective illustrée par trois exemples : Paul Celan, présenté par ma collègue Andréa Lauterwein (MCF à Paris III), et Franz Baermann Steiner, étudié sous cet angle par Isabella Parkhurst-Atger, et Elias Canetti, sur l'œuvre duquel je me penchai moi-même une nouvelle fois dans ce contexte.

L'exercice, auquel je m'étais prêtée au départ pour des raisons purement pratiques (il m'eût été difficile de préparer, parallèlement à l'organisation du colloque, une communication sur un objet entièrement nouveau), se révéla des plus fructueux : revenir sur l'œuvre canettienne dans sa globalité afin de mettre au jour la pertinence du paradigme postcolonial pour aborder cet auteur me permit, d'une part, de rassembler en un ensemble cohérent les fils d'une réflexion disparate qui, impulsée par ma découverte du paradigme postcolonial, avait complexifié avec le temps mon approche de cette œuvre. Je pus ainsi mesurer le chemin parcouru depuis l'achèvement de ma thèse, et prendre acte du fait que

j'étais prête à me tourner désormais vers de nouveaux objets. D'autre part, et du même coup, je compris que la question du choix d'un nouveau terrain d'investigation, que je m'étais maintes fois posée au cours des dernières années, était virtuellement résolue : au fond, j'étais d'ores et déjà passée à autre chose – dans mes approches théoriques depuis 2004 environ, et concrètement au plus tard depuis l'achèvement de ce colloque, le premier de cette envergure que je montai entièrement seule, à partir d'un projet à la fois personnel et en adéquation avec les orientations de mon équipe.

J'avais précédemment envisagé à quelques reprises une réorientation délibérée, que ce soit en termes de périodisation (changer de siècle ?) ou de nature des objets de recherche (intégrer des approches intermédiaiques ?). Ma première implication concrète dans les travaux du CAE témoigne de cette disposition à élargir mon terrain d'activité : en 2003, j'avais co-organisé avec ma collègue Claudia Krebs, maîtresse de conférences spécialiste d'histoire des idées du XX^e siècle, un premier colloque portant sur l'espace d'expérimentation et d'innovation créé dans les années 1920 par l'invention de la radiodiffusion. La manifestation, intitulée « Relais et passages : la radio à la croisée des modes d'expression dans l'espace germanophone », visait à éclairer sous un angle à la fois interculturel et intermédiaire les pistes de réflexion et de création suscitées dans les milieux culturels, en particulier dans les pays de langue allemande, par l'émergence de ce nouveau média. Ma contribution personnelle à ce débat prit la forme d'une étude des romans policiers de Friedrich Glauser (1896-1938), écrivain suisse au destin mouvementé dont l'œuvre, peu connue en France, présente un grand intérêt, notamment, du point de vue de l'oralité. Cet autodidacte talentueux, qui fut sa vie durant un paria (orphelin de mère, négligé par son père remarié, il passa en tout huit ans de sa courte existence en institutions fermées), était animé d'une volonté de faire de la littérature un espace de résonance pour les problèmes des exclus et des réprouvés, des délinquants et des fous, c'est-à-dire de ceux qui n'ont pas « voix au chapitre » dans la société. Il appliqua ce programme en développant une écriture puissante et originale, qui porte l'empreinte de la psychanalyse freudienne (basée sur l'écoute), en même temps qu'elle témoigne d'une attention nouvelle à la qualité matérielle du son à l'ère des premiers balbutiements de la radiodiffusion – puis de ses progrès fulgurants et de son utilisation politique. L'éthique humaniste de Glauser s'exprime tout entière, c'est du moins la thèse que je défendais dans ma contribution, à travers cette dimension spécifiquement « auditive » de ses romans – dans lesquels je posais qu'on peut lire une sorte de contre-proposition au projet romanesque d'un autre auteur de littérature policière, dont Glauser se revendiquait le disciple : Georges Simenon.

Si cette première tentative d'inscrire mon approche de la littérature dans un cadre épistémologique autre que la narratologie n'avait pas eu de prolongement direct dans mon parcours scientifique, c'est avant tout parce que les sollicitations extérieures, auxquelles je m'efforçais dans la mesure du possible de répondre, continuaient de porter exclusivement sur l'œuvre de Canetti, la seule pour laquelle je pouvais me prévaloir d'une expertise reconnue. Or c'est à dessein que j'avais renoncé à aborder le sujet de la radio à partir de mon objet premier : non qu'il n'y eût pas matière à le faire (la théorie canettienne du « masque acoustique » s'y prêtait fort bien), mais je voyais dans ce premier projet entièrement « maison » une occasion bienvenue de mettre ma capacité critique à l'épreuve de nouveaux objets. Le choix que j'avais fait de me tourner dans ce contexte vers l'œuvre de Glauser, pour pertinent qu'il fût du point de vue thématique, ne permettait pourtant pas d'espérer développer ainsi un nouveau terrain de compétence : personnage hors norme à l'existence tôt brisée, cet auteur attachant n'avait laissé qu'un corpus réduit d'œuvres à explorer, et son statut de marginal parmi les marginaux rendait difficile, avec les moyens dont je disposais alors, de relier son projet d'écriture à celui d'autres auteurs (outre celui avec lequel je l'avais comparé, Simenon).

Je retirai de mon implication dans ce projet, qui fut la première réalisation du CAE portant sur un thème contemporain, la satisfaction d'avoir monté avec succès une aventure collective, dont les actes furent publiés l'année suivante chez Kimé. Rétrospectivement, toutefois, il m'est difficile de ne pas voir dans cette première tentative de m'émanciper, à la fois, du carcan de la narratologie et du terrain d'investigation un peu trop confortable que commençait à devenir pour moi l'œuvre de Canetti, les prémisses de mes orientations futures. La réflexion engagée sur l'oralité dans le contexte de l'émergence de la radio, notamment, fut une bonne propédeutique pour aborder les œuvres du corpus postcolonial, dont bien des auteur·rice·s s'attachent également à trouver des moyens d'insuffler à leur écriture la qualité spécifique de la parole, sa plasticité – cette corporéité à laquelle renvoie le « grain de la voix » (pour reprendre encore un titre de Barthes) – comme son hybridité stylistique, en accueillant toute la palette de variations langagières qui situe leurs textes dans un territoire social et linguistique particulier. Mon exploration de l'œuvre de Glauser me donnait également l'occasion d'aborder (sous un autre angle que celui de Canetti, chez qui elle est déjà centrale) la vaste question des stratégies d'écriture mobilisées pour débusquer et mettre à nu des rapports de domination.

Mais c'est seulement après le colloque « Germanophonie cosmopolite » que je compris que la direction dans laquelle je m'étais engagée spontanément par la suite, au fil

de lectures « postcoloniales » (fiction, théorie et critique) un peu buissonnières, en pensant m'écarter de ce qui est pour une germaniste le « droit chemin », traçait en réalité une voie cohérente. Du moins pouvais-je constater, dans un premier temps, qu'elle me ramenait en un mouvement de spirale à mon point de départ : ayant commencé par étudier la place qu'occupaient dans l'œuvre de Canetti ceux qu'il appelait ses « ancêtres », j'en venais à m'interroger sur les lignes de tradition esquissées, d'une manière non moins résolue et stratégique, dans les textes d'écrivain·e·s contemporain·e·s issu·e·s de l'immigration. Si je fus passagèrement alarmée par cet effet de répétition (étais-je condamnée à rester *ad vitam eternam* une spécialiste de Canetti ?), je ne tardai pas à comprendre que j'avais les outils en main pour acquérir une nouvelle expertise : il me suffisait de mettre à profit les impulsions reçues au cours des dernières années, en n'hésitant plus désormais à intervenir sur de nouveaux sujets. C'est alors que je formai le projet qui allait prendre la forme du nouvel ouvrage présenté dans le cadre du présent dossier : étudier le rapport des écrivain·e·s germanophones allochtones contemporain·e·s au canon littéraire occidental, et plus spécialement allemand. Le spectre de la répétition était déjoué par l'évolution de mon angle d'approche : je pouvais à présent m'appuyer sur un socle critique élargi par rapport à la seule narratologie, et ma connaissance du contexte (théorique, littéraire, social) me permettait d'espérer pouvoir mettre en perspective les analyses réalisées sur les textes, notamment par rapport à la réflexion menée sur le canon dans le cadre des études postcoloniales.

Il restait à mettre ce programme en application en inscrivant mes travaux dans un cadre scientifique approprié, qui serait forcément – vu l'orientation que j'avais prise – au moins en partie transdisciplinaire. Je saisis quelques occasions qui se présentèrent dans les années suivantes de proposer des éclairages sur mon nouveau corpus. Ce furent : en novembre 2011, le colloque « Émergence de l'Europe du roman » organisé par mon collègue comparatiste Carlo Arcuri (CERCLL), lors duquel je présentai une étude comparative de trois romans contemporains situés à Istanbul et dessinant de cette métropole l'image d'une « ville-personnage » inscrite non à la marge, mais « au cœur » de l'Europe ; en juin 2012, le colloque « Orient et orientalismes dans les pays de langue allemande au XX^e siècle », organisé à Nancy par Philippe Alexandre, Thierry Carpent et Sylvie Grimm-Hamen dans le cadre du Centre d'études germaniques interculturelles de Lorraine (CEGIL), où j'intervins sur le traitement du thème oriental dans trois (autres) romans contemporains de provenances différentes qui peuvent se lire comme des formes de riposte au discours sur le « choc des civilisation » ; à l'automne 2012, le colloque

« Interprétations postcoloniales et littératures mondiales », organisé à Nanterre dans le cadre d'un projet pluridisciplinaire « Postcolonial et transculturalité » et regroupant des chercheur·se·s en études anglophones, francophones, italiennes, ibériques et hispano-américaines, et où je proposai cette fois une analyse de deux « tradaptations » de pièces de Shakespeare (*Othello* et *Roméo et Juliette*) par le duo Feridun Zaimoglu/Günter Senkel ; enfin, en avril 2016, une journée d'étude sur Emine Sevgi Özdamar organisée par le professeur Bernard Banoun à la Maison Heinrich Heine (Paris) dans le cadre des travaux de l'équipe REIGENN. Cette dernière communication posait les jalons d'une analyse développée dans le troisième chapitre de mon ouvrage inédit : une lecture du récit *Carrière d'une femme de ménage* retraçant, d'une part, le travail effectué dans ce texte sur *Hamlet* et, de l'autre, le positionnement adopté ainsi vis-à-vis de la réécriture contemporaine du même hypotexte par Heiner Müller, *Hamlet-machine*.

Cette rencontre autour de l'œuvre d'Emine Sevgi Özdamar, première manifestation scientifique consacrée en France à l'écrivaine et femme de théâtre d'origine turque, trouvera un prolongement inattendu dès novembre 2018 dans une nouvelle journée d'étude, toujours à la Maison Heinrich Heine et organisée par le professeur Banoun, cette fois en collaboration avec les professeurs Dirk Weissmann (Université de Toulouse Jean Jaurès) et Frédéric Teinturier (Université de Lorraine – Metz). La rapidité de cette réédition n'a rien de prémédité mais tient au fait que le jury de l'agrégation d'allemand vient d'inscrire deux œuvres d'Özdamar au programme de littérature contemporaine – donnant ainsi pour la première fois une consécration institutionnelle à un·e auteur·rice issu·e de l'immigration : preuve, s'il en fallait, que la fécondité de la « littérature immigrée » et l'autonomie des œuvres dont elle se compose sont désormais en bonne voie d'être reconnues.

Si ma trajectoire de chercheuse a été déterminée dans une large mesure par la volonté de faire reconnaître à des productions minoritaires et à des positionnements excentrés une légitimité égales à celles de créations perçues comme représentatives d'une ligne culturelle dominante, on peut donc considérer que ce combat est d'ores et déjà en partie gagné. Ainsi est-ce paradoxalement au moment où j'assume pleinement ma prédilection pour les « marges » – du champ littéraire comme des études germaniques – que ce positionnement scientifique se voit reconnaître, par l'une des plus hautes instances de canonisation françaises, une « centralité » inédite.

Au-delà de mes travaux individuels sur la littérature de langue allemande, mon engagement en faveur d'une démarche transnationale fondée sur l'étude de phénomènes

d'imbrication et de superposition, d'hybridation et d'appropriation s'est traduit ces dernières années par une implication croissante dans les activités collectives de mon laboratoire de recherche, désormais transdisciplinaire. Mon investissement dans le processus même de cette mutation, réalisée par étapes entre 2008 et 2016, a occupé une place importante dans la trajectoire qui me conduit à présenter aujourd'hui ce dossier de demande d'Habilitation à diriger des recherches.

3 Engagement pour une recherche transversale

Né du regroupement de quatre équipes indépendantes implantées dans les UFR de Langues et cultures étrangères, d'une part, et de Lettres d'autre part, le laboratoire fondé en janvier 2008 à l'Université de Picardie Jules Verne sous le nom de « Centre d'Études des Relations et Contacts Linguistiques et Littéraires » (CERCLL) a d'abord fonctionné sous une forme fédérative, avant de devenir en 2016 une unité de recherche à part entière. Les équipes originelles étaient le CAE (Centre Savoir et Textes Allemagne/Autriche – Europe), le CEHA (Centre d'Études Hispaniques d'Amiens), le CERR (Centre d'Études du Roman et du Romanesque, composé de francisants et de comparatistes) et le LESCLAP (Linguistique Et Sociolinguistique : Contacts, Lexiques, Appropriations, Politiques). Regroupées sous le coup d'un « mariage forcé » pour répondre à l'évolution de la politique de la recherche au niveau national, ces équipes eurent longtemps du mal à coopérer. Pour des raisons qui tenaient tout autant à la force d'inertie des entités constituées qu'à la crainte des petites équipes (CAE, CEHA et LESCLAP) d'être lésées par le déséquilibre numérique entre elles et le CERR, le CERCLL continua de fait à fonctionner pendant trois ans comme une fédération d'équipes autonomes : les fonds étaient répartis entre les quatre équipes au prorata du nombre de membres ; les thèmes de recherche, les méthodes et les approches disciplinaires des objets culturels restaient rigoureusement distincts. Encouragé par l'AERES, lors de sa première évaluation en 2012, à améliorer la lisibilité de sa gouvernance (tandis que la qualité de ses réalisations individuelles se voyait saluée), le CERCLL s'efforça alors de renforcer sa cohésion, d'une part en se dotant d'un Conseil de laboratoire élu, d'autre part en initiant des coopérations scientifiques entre équipes.

C'est à l'occasion du premier renouvellement de ce Conseil de laboratoire, en 2013, que je commençai à m'impliquer dans la politique interne du CERCLL. Je présentai ma candidature dans le double but de soutenir le développement de la recherche en études germaniques (réalisée dans le cadre du CAE) et de promouvoir la collaboration entre les

composantes du laboratoire. Je venais alors de publier les actes du colloque « Germanophonie cosmopolite » et m'orientais vers un travail sur la réécriture du canon qui s'inscrivait dans le prolongement de réflexions menées dans le champ des études postcoloniales. J'étais donc a priori intéressée par toute forme de contacts interdisciplinaires autour de cette thématique. Le colloque transversal de Nanterre, en 2012, m'avait confortée dans l'idée qu'on ne pouvait que gagner à multiplier les échanges entre chercheur·se·s autour d'axes de recherche communs : un·e germaniste du CAE travaillant sur le roman allemand du XIX^e siècle avait plus de chances, par exemple, d'avoir – au moins ponctuellement – des échanges fructueux avec un·e collègue du CERCLL (francisant ou comparatiste) travaillant sur le roman français (ou autre) de la même période, qu'avec ses collègues germanistes du CAE spécialisé·e·s dans d'autres genres et d'autres périodes – quand ce n'est pas tout simplement dans d'autres domaines de spécialité de la germanistique que la littérature (« civilisation », « histoire des idées »). Il me semblait regrettable que l'entité transdisciplinaire qu'était officiellement le CERCLL n'offre pas à ses membres davantage d'occasions de monter des projets communs, ni même, a minima, de participer occasionnellement à des actions initiées par d'autres composantes – car les frontières entre équipes restaient si étanches que leurs membres n'étaient même pas informés des projets mis en œuvre au sein des autres composantes.

Geneviève Espagne, qui dirigeait le CAE depuis sa création et avait impulsé dans ce cadre des travaux dont la qualité avait valu à notre petite équipe d'être très bien évaluée par l'AERES, avait réussi à imprimer à la structure entière, qu'elle dirigea de 2008 à 2013, la marque de fabrique du CAE en introduisant la notion de « circulation » (d'objets culturels entre différentes aires culturelles) dans la définition du laboratoire. Toutefois cette orientation potentiellement transdisciplinaire peinait à trouver des applications concrètes en dehors du CAE. Celui-ci avait à l'évidence un rôle à jouer dans le renforcement du dynamisme de notre laboratoire fédératif, puisqu'il s'était inscrit d'emblée dans le cadre théorique et méthodologique par définition transdisciplinaire des transferts culturels. C'est donc avec un bel optimisme que je rejoignis le Conseil de laboratoire, convaincue qu'il suffirait d'un peu de bonne volonté et de travail de persuasion, sinon pour faire tomber toutes les barrières, du moins pour initier un processus de décloisonnement auquel nous avions, individuellement et collectivement, tout à gagner. J'étais d'autant plus confiante que, étant personnellement intéressée à la réussite de cette entreprise, j'étais disposée à donner l'exemple en m'engageant dans des actions

communes, voire en initiant de nouveaux projets – en fonction, cette fois, des orientations représentées dans les autres équipes.

J'avais sous-estimé le poids des habitudes disciplinaires, et ce tant au niveau de la gouvernance interne des équipes (dont les représentants n'étaient pas nécessairement aussi désireux que moi d'ouvrir « leurs » équipes à d'autres, perçues comme concurrentes), qu'au niveau des membres, dont seule une infime partie pensait visiblement avoir intérêt, au titre de sa recherche personnelle, à engager des échanges au-delà des frontières de « son » aire culturelle. Je vis d'abord que les projets formés au sein des équipes étaient annoncés à un stade de conception si avancé qu'il devenait difficile, pour ne pas dire impossible, à tout membre d'une autre équipe de se greffer sur les axes de réflexion proposés, même lorsque des collaborations étaient souhaitées.

Je plaidai pour une meilleure communication, mais force me fut de constater qu'il ne suffisait pas d'informer : faire remonter les programmes précocement au Conseil de laboratoire (qui se chargeait d'en diffuser l'information dans les équipes) ne résolvait rien. Même informés à temps, les potentiels collaborateurs « extérieurs » continuaient à ne pas se sentir concernés par les sujets qui arrivaient sur la table. Il aurait fallu que les collègues susceptibles d'être intéressé·e·s à une collaboration interdisciplinaire soient associé·e·s en amont à la gestation du projet, au lieu de se trouver face au fait accompli d'une manifestation qui, telle qu'elle était envisagée, excluait en soi d'autres approches que celles prévues par rapport à une aire culturelle ou une discipline donnée.

Or nous continuions à mal nous connaître : en l'absence de séminaire de recherche commun, les membres des différentes équipes ne se croisaient que très occasionnellement, les échanges liés au laboratoire se limitant aux questions d'organisation et de finances – lesquelles étaient désormais débattues par un Conseil de laboratoire certes élu, mais très restreint. Ainsi un projet de recherche sur tel romancier français du XIX^e siècle avait-il peu de chance de jamais interpeller un germaniste, un hispaniste ou même un linguiste, si ce n'est ponctuellement et tout à fait par hasard. Certaines actions étaient certes conçues d'emblée selon un axe interdisciplinaire, mais le réflexe était alors de rechercher des partenariats à l'extérieur³, sans songer à solliciter aussi, fût-ce à la marge, les autres équipes du CERCLL.

³ Le CERR entretenait par exemple des relations fructueuses avec les universités de Prague et de Moscou.

De premières tentatives de briser ce cloisonnement avaient été effectuées en 2008 (colloque « Pierre et Ilse Garnier : la poésie au carrefour des langues », fruit d'une collaboration CERR-LESCLAP⁴) et en 2009 (colloque « Une Chine partagée. Présence de la Chine dans les Lettres françaises et allemandes du début du XIX^e au début du XX^e siècle », collaboration CAE-CERR⁵). Mais ces actions fédératives n'impliquaient pas plus de deux équipes internes et, surtout, elles restaient paradoxalement – au vu de leur dimension par ailleurs internationale – cantonnées à une certaine confidentialité au sein même du CERCLL. Ainsi, malgré la décision unanime du Conseil de laboratoire, à partir de 2013, d'investir dans la transversalité en bloquant une partie des fonds pour des actions inter-équipes, le dynamisme des chercheurs restait-il très majoritairement circonscrit au périmètre de chaque équipe.

Je m'efforçai de suggérer des ouvertures dès que j'entrevois la possibilité d'un élargissement de perspective, indépendamment de mes objectifs de recherche personnels. C'est ainsi que je proposai un jour, devant l'évocation d'un projet du CERR visant à interroger la présence des langues étrangères dans la littérature française, d'élargir le champ d'investigation à d'autres aires linguistico-culturelles, en faisant porter la réflexion sur l'articulation entre « littératures nationales », au pluriel, et « autres langues ». Plusieurs membres se déclarèrent intéressés sur cette base, dont des linguistes du LESCLAP et des hispanistes de CEHA. Je me portai volontaire pour organiser les concertations, à condition que soit mis sur pied un comité d'organisation transdisciplinaire. Car si ce questionnement n'était pas en soi étranger à mes préoccupations (il ouvrait une réflexion sur la nation comme cadre de production et réception des œuvres littéraires qui s'inscrit dans le cadre des débats sur la postcolonialité, la globalisation et le « Tout-Monde »), il m'éloignait dans l'immédiat de ma recherche sur les écrivains allemands (fussent-ils biculturels) et le canon. De cette idée finirait par naître, mais au bout de plusieurs années seulement, la première réalisation véritablement transversale du CERCLL, et la seule qui fut menée à bien avant

⁴ Actes publiés sous la direction de Philippe Blondeau, *Pierre et Ilse Garnier : La poésie au carrefour des langues*, Arras, Artois Presses Université, 2011.

⁵ Actes publiés sous la direction de Geneviève Espagne et Marie Dollé, *Entre France et Allemagne : Idées de la Chine au XIX^e siècle*, Paris, Les Indes savantes, 2014 (avec index, 413 p. + cahier d'illustrations pp. I-XXVIII).

l'achèvement de la restructuration de l'équipe : le colloque « Langues choisies, langues sauvées : poétiques de la résistance »⁶.

Cette lente gestation fut riche en enseignements. Ma première erreur – partagée par l'ensemble du Conseil de laboratoire – fut de vouloir recruter les organisateur·rice·s au sein même de cette instance. Il s'avéra que les responsables ainsi désignés, quoique convaincus de l'intérêt objectif du projet et volontaires pour le co-piloter, n'étaient pas les plus motivés par le sujet au titre de leur recherche personnelle ; d'autres collègues l'étaient davantage, mais ils ne siégeaient pas au Conseil et n'étaient donc pas mandatés pour coordonner la réflexion au sein de leurs équipes. Il fallut plusieurs tentatives avortées avant de venir à bout de ces obstacles : abandonnant l'idée d'une démarche radicalement collective, je me résolus à rédiger un texte dessinant assez précisément les contours du projet définitif ; puis – passant outre les barrières hiérarchiques – je m'adressai individuellement aux collègues qui avaient accueilli favorablement ces pistes de réflexion pour les convaincre de me rejoindre. Grâce au dynamisme de la structure de pilotage enfin collégiale ainsi mise en place, nous réussîmes – Paula Prescod (MCF, LESCLAP), Camille Guyon-Lecoq (MCF, CERR), Ernesto Mächler Tobar (MCF, CEHA), Marie-Françoise Melmoux-Montaubin (PR, CERR, directrice du CERCLL 2013-2015) et moi-même – à bâtir un projet non seulement opératoire et cohérent au plan scientifique, mais auquel un nombre significatif de collègues des quatre équipes (10) eurent envie de se joindre parce qu'ils le jugeaient pertinent par rapport à leurs propres axes de recherche.

La préparation de ce colloque, organisé sur trois jours avec la participation d'un panel de chercheurs pour partie internationaux et pour partie recrutés dans les quatre équipes du CERCLL, coïncida avec une période d'intenses discussions qui déboucha, en 2016-2017, sur une restructuration globale de l'unité. Nous avons bénéficié en novembre 2014 d'une évaluation à mi-parcours par l'HCERES, et celle-ci avait confirmé ce que nous savions déjà : des efforts avaient été faits, le mode de gouvernance était devenu plus transparent et plus démocratique – mais les équipes continuaient de mener sur le fond des existences séparées. Il était temps de reconsidérer la question d'une fusion réelle, qui avait été écartée d'un commun accord dans un premier temps. Les discussions qui s'engagèrent alors – coordonnées par un groupe de travail recruté non au sein du Conseil de laboratoire,

⁶ Amiens, 19-21 mai 2016. Appel et programme en ligne [dernière consultation le 05/07/2018] : <https://www.u-picardie.fr/medias/fichier/colloque-langues-choisies-prog-detaille_1473777332825-pdf>. Voir chapitre 2 : « Aux frontières de l'espace littéraire ».

mais parmi l'ensemble des membres – débouchèrent sur une refonte obtenue au prix de deux scissions : les deux représentants élus du LESCLAP quittèrent le CERCLL pour s'affilier à une autre équipe de l'Université de Picardie Jules Verne ; et le CEHA (à l'exception d'un seul de ses membres, qui rejoignit le CAE) décida de retrouver son indépendance. Les deux autres équipes et ce qui restait de la troisième n'étaient déjà plus « disciplinaires » au sens où elles l'avaient été au départ : le CAE comptait désormais, outre des germanistes, un sinologue, un historien et un hispaniste ; le CERR avait recruté une italianiste ; le LESCLAP avait perdu son unique support professoral (et donc ses doctorants) ainsi que son identité de structure spécialisée dans la recherche sur le picard. Ces trois équipes firent place à des axes de spécialité, qui devraient désormais coexister avec trois axes transversaux.

La coopération interdisciplinaire, nous l'avions enfin compris, ne naîtrait pas d'elle-même : il fallait une coordination, un cadre scientifique, des axes de réflexion. Le Conseil de laboratoire fut élargi pour accueillir, outre des responsables aux postes de direction et de direction-adjointe, un-e responsable des finances, deux responsables par axe de spécialité et, enfin, deux responsables par axe transversal – ces derniers devant être rattachés dans la mesure du possible à des axes de spécialité différents et se présenter aux élections en tant que binôme sur proposition d'un programme de recherche cohérent. Parallèlement, un séminaire d'équipe (par définition transversal) fut créé afin de permettre enfin des échanges réguliers et fructueux entre chercheurs de différentes équipes autour d'objets communs ou d'approches convergentes.

Lorsque le CERCLL fut à nouveau évalué en novembre 2016, le processus de transition était achevé. Un programme scientifique commun articulant l'ensemble des actions et travaux projetés dans le cadre des six axes avait été défini pour le contrat 2017-2021. Le comité d'évaluation de l'HCERES valida ces modifications, réalisées à l'instigation de l'actuelle directrice, la professeure Anne Duprat, élue en 2015 et dont le mandat avait été reconduit à l'occasion de l'élection du nouveau Conseil de laboratoire en mars 2016. J'avais été moi-même élue co-responsable, avec le professeur Marc Hersant (ex-CERR, spécialiste de Saint-Simon et des rapports entre fiction et histoire), d'un axe transversal « Transmissions historiques : héritages, évolutions, passages », que je co-dirigeai, après son élection à Paris III, avec la professeure Marie-Françoise Lemonnier-Delpy (ex-CERR également, vingtiémiste).

Le colloque « Langues choisies, langues sauvées », dont je publiai les actes début 2018 chez Königshausen & Neumann (Würzburg) avec Paula Prescod (MCF linguiste

spécialisée dans l'étude des créoles à base anglaise), était désormais le premier d'une série de projets transversaux, déjà réalisés ou à venir⁷. L'axe « transmissions historiques » a notamment donné lieu, depuis lors, à un colloque interdisciplinaire sur les questions de canonisation et de valeur littéraire. Intitulé « 'Mauvais genre' : l'énergie noire du système littéraire », il était coorganisé par les maîtres de conférences Georges Bê Duc (CirIST⁸, études chinoises) et Kevin Perromat (CirIST, études hispaniques, spécialiste du plagiat et des stratégies de légitimation discursives) et attira des chercheurs de tous horizons, y compris au-delà du CERCLL (anglicistes de CORPUS)⁹.

Les expériences que j'ai accumulées au cours des cinq dernières années dans le cadre de mes responsabilités scientifiques au sein du CERCLL confirment la fécondité – non seulement au niveau scientifique, mais aussi décisionnel et stratégique – d'une approche qui articule spécialisation disciplinaire et approche globale. Tout en étant consciente du danger qu'il y aurait à faire de la transversalité un principe universel et systématique, je suis convaincue que celle-ci ne représente pas en soi une menace pour le dynamisme de la recherche disciplinaire : quelles que soient les menaces – ô combien réelles – qui pèsent sur l'avenir des « petites disciplines » telles que notamment les études germaniques, ce n'est pas en défendant un compartimentage du champ scientifique de fait largement dépassé par les approches critiques développées au sein même des disciplines (intertextualité, transferts culturels, postcolonialisme...) que l'on parviendra à assurer les conditions de leur survie institutionnelle. La crainte de voir se « diluer » les objets de recherche disciplinaires dans une approche globalisante n'a pas lieu d'être, car si les investigations menées sur ces objets inscrits dans un cadre précis se nourrissent

⁷ Parmi les réalisations marquantes de cette première période, voir notamment les colloques internationaux « La littérature et les arts face au terrorisme », dir. Catherine Grall, 29 septembre – 1^{er} octobre 2016 (axe « Circulations intermédiatiques »), et « L'ouïe dans la pensée européenne au 18^e siècle », colloque international, dir. Clémence Couturier-Heinrich, 9-11 mars 2017 (axe « Dynamiques interculturelles »). Programmes consultables en ligne sur le site du CERCLL [dernière consultation le 05/07/2018] : <<https://www.u-picardie.fr/unites-de-recherche/cercll/>>.

⁸ Le CirIST (Circulation des Idées, des Savoirs et des Textes : monde germanique et autres aires culturelles) est l'un des trois axes de spécialité issus de la refondation du CERCLL en 2016. Actuellement dirigé par les germanistes Herta Luise Ott (PR, directrice) et Anne Sommerlat (MCF, directrice-adjointe), il compte 10 membres titulaires dont 6 germanistes (section CNU 12), 1 historien (qualifié en section 12), 1 sinologue (section 15) et 1 hispaniste (section 14). Son projet s'inscrit dans la continuité des travaux du CAE, dont le périmètre d'activité s'était élargi tout au long du contrat 2011-2016. Pour plus de détails, voir le site en ligne [dernière consultation le 26/08/2018] : <<https://www.u-picardie.fr/unites-de-recherche/cercll/axes-de-specialites/cirist/>>.

⁹ En collaboration avec Camille Guyon-Lecoq pour le programme culturel d'accompagnement (musique et lectures), 15-17 mars 2016. Voir le programme en ligne [dernière consultation le 26/08/2018] : <https://www.u-picardie.fr/medias/fichier/programme-mauvais-genre_1520602375579-pdf>.

d'impulsions extérieures, la recherche transversale ne peut, de son côté, se développer qu'en s'appuyant sur des approches savantes pointues, dont le terreau premier se situe dans un périmètre disciplinaire.

Le premier chapitre de ce mémoire de synthèse est consacré au chantier de recherche ouvert par la thèse et situé dans son prolongement : le déploiement, à partir d'une approche intertextuelle de l'œuvre d'Elias Canetti, de tout un faisceau d'approches qui inscrivent cet auteur au croisement de filiations, mutations et transferts déterminants de l'histoire littéraire du XX^e siècle.

Le deuxième chapitre rend compte d'une démarche d'exploration des frontières de l'espace littéraire qui n'est plus circonscrite à un auteur, mais embrasse des formes d'interférence linguistique et culturelle très diverses. Cette partie porte essentiellement sur des réalisations collectives : il s'agit avant tout des travaux effectués dans le cadre des trois (co-)éditions que sont *Relais et passages. Fonctions de la radio en contexte germanophone* (2004), *Kosmopolitische ,Germanophonie': Postnationale Perspektiven in der deutschsprachigen Gegenwartsliteratur* (2012) et *Langues choisies, langues sauvées : Poétiques de la résistance* (2018).

Dans la dernière partie, enfin, je montrerai comment les études que j'ai effectuées ces dernières années sur la littérature allemande contemporaine, en adoptant cette fois une démarche nourrie des approches postcoloniales, tracent un nouvel axe de recherche dont l'ouvrage inédit présenté dans ce dossier constitue le premier produit achevé.

1 Autour d'Elias Canetti : filiations, transferts, mutations

Liste des travaux présentés dans ce chapitre¹⁰

Ouvrages issus de la thèse :

- « *Comme un autre Don Quichotte* » : *Intertextualités chez Canetti*, Lyon, ENS-Éditions, 2001.
- *Canetti lecteur de Stendhal : Construction d'une écriture autobiographique*, Mont-Saint-Aignan, PURH, 2004.

Articles :

- « La *Vie de Henry Brulard* comme modèle pour l'autobiographie de Canetti », *Austriaca*, 33, 1991, p. 89-108.
- « *Don Quichotte dans Auto-da-fé* », in : Jean-Marie Valentin et Gerald Stieg (Hrsg.), *Ein Dichter braucht Ahnen. Canetti und die europäische Tradition*, Jahrbuch für internationale Germanistik, Reihe A – Kongressberichte, Bd. 44, Bern, Peter Lang, 1997, p. 85-97.
- „Canetti und Stendhal“ [avec Gerald Stieg], in: Friedbert Aspetsberger (Hrsg.), *Hier spricht der Dichter in [sic]. Wer? Wo? Zur Konstitution des dichterischen Subjekts in der neueren österreichischen Literatur*, Schriftenreihe Literatur des Instituts für Österreichkunde, Bd. 4, Innsbruck-Wien, Studien-Verlag, 1998, p. 113-128.
- „Weiße oder schwarze Magie? Elias Canetti und Thomas Bernhard“, in: Jeanne Benay & Gerald Stieg (Hrsg.), *Österreich (1945-2000): Das Land der Satire*, Bern, Peter Lang, 2002, p. 119-137.
- « Magie blanche ou magie noire ? Elias Canetti et Thomas Bernhard », in : Ute Weinman (dir.), *Regards sur Thomas Bernhard*, Asnières, PIA, 2002, p. 51-76. **[Travaux et publications (TP), p. 7-36]**
- « Canetti et Aristophane », in : Gerald Stieg (dir.), *Elias Canetti à la Bibliothèque Nationale de France*, *Austriaca*, 61, 2005, p. 215-234. **[TP, p. 37-58]**
- « *Les Âmes mortes* et la réalité de l'avenir : Canetti et Gogol », in : Kerstin Hausbei & Stefan Gödicke (dir.), *Affinités électives : les littératures de langue russe et allemande 1880-1940*, PIA n° 40, Presses Sorbonne Nouvelle, 2006, p. 51-68. **[TP, p. 59-82]**
- « Métamorphose et esthétique littéraire chez Canetti », in : Florence Bancaud et Karine Winkelvoss (dir.), *Poétiques de la métamorphose dans l'espace germanique et européen*, Mont-Saint-Aignan, PURH, 2012, p. 307-322. **[TP, p. 83-104]**
- « Écritures de l'exil chez Elias et Veza Canetti », in : Daniel Azuélos (dir.), *Habiter ou ignorer l'autre – Les écrivains de l'exil, Études germaniques*, 2008/4, p. 855-876. **[TP, p. 105-124]**
- « Elias Canetti et le refus de la nation », in : Ute Weinmann (dir.), *Hommage à Félix Kreissler*, *Austriaca*, 67-68, 2008-2009, p. 191-203. **[TP, p. 125-143]**

¹⁰ Les articles rassemblés dans le volume 3 « Travaux et publications » sont regroupés en trois chapitres correspondant aux trois axes du présent volume. Les renvois à ces articles sont indiqués par le sigle TP, suivi du numéro de la page à laquelle ils figurent dans le volume 3.

- « L'écriture du moi dans *Les Années anglaises* d'Elias Canetti », in : Rolf Wintermeyer et Corinne Bouillot (dir.), « *Moi public* » et « *moi privé* » dans les mémoires et les écrits autobiographiques du XVII^e siècle à nos jours, Mont-Saint-Aignan, PURH, 2008, p. 189-200. [TP, p. 145-161]
- « Subvertir les codes du voyage en Orient : Stratégies d'écriture dans *Les Voix de Marrakech* de Canetti », in : Marc Lacheney et Jean-François Laplénie (dir.), « *Au nom de Goethe !* » *Hommage à Gerald Stieg*, Paris, L'Harmattan, 2009, p. 245-256. [TP, p. 163-179]

Diffusion du savoir :

- Participation à une émission radiophonique sur Elias Canetti à l'occasion du centenaire de sa naissance, animation : Antoine Perraud, France Culture, août 2005.
- Entrée « Elias Canetti », in : Ekaterina Dmitrieva (dir.), *Istoriia nemetskoi literatury. Novoe i noveiše vremia*, Moscou, RGGU, 2014, p. 687-696.
- Entrée « Elias Canetti », in : Chantal Delsol et Joanna Nowicki (dir.), *La Vie de l'esprit : auteurs de l'Europe du centre-est depuis 1945*, Dictionnaire encyclopédique, Académie des Sciences morales et politiques / Fondation Simone et Cino Del Duca / CNRS : à paraître.

1.1 Sur la trace des « ancêtres » de Canetti : travaux issus de la thèse

Un premier ensemble de travaux présentés ici s'inscrit dans le prolongement immédiat de ma thèse. Ce sont d'abord les deux monographies « *Comme un autre Don Quichotte* » : *Intertextualités chez Canetti* (2001) et *Canetti lecteur de Stendhal : Construction d'une écriture autobiographique* (2004), ainsi que l'article « *Les Âmes mortes* et la réalité de l'avenir » (2006). Ces trois études de réception sont issues des analyses développées respectivement dans le premier, le troisième et le deuxième chapitre du travail soutenu en 1997. L'article « Canetti et Aristophane » (2005) vient compléter cet ensemble par une exploration intertextuelle portant cette fois, non sur les textes narratifs de Canetti (roman et autobiographie), mais sur son œuvre dramatique.

Les références revendiquées par Canetti n'étant ni de même niveau, ni de même nature, les méthodes d'analyse ont dû être adaptées à chaque cas. Le rapport à Cervantes se concrétise dans la construction d'un roman, *Auto-da-fé*, qui peut se lire assez rigoureusement comme une transposition (au sens donné à ce terme par Genette) du *Quichotte* : thèmes, motifs, personnages, péripéties et technique narrative apparaissent directement dérivés de l'hypotexte, tout en donnant lieu à un traitement – c'est tout l'objet de la démonstration réalisée par l'auteur – considérablement « aggravé » par rapport à celui-ci. La figure de l'hyperbole permet de saisir le sens de l'opération effectuée par Canetti sur le schéma de composition de son modèle : en poussant jusqu'à l'absurde les traits les plus grotesques et les plus âpres de ce « vieux livre cru » qu'est le *Quichotte*, il

entend mettre en lumière toute l'étendue de la crise que traverse la civilisation européenne en cette fin des années 1920. À travers l'égarement du héros enfermé dans un monde d'érudition coupé du réel, son basculement dans la folie et son suicide final, c'est la défaite des intellectuels qui est dénoncée, cette « trahison des clercs » (Julien Benda) qui prépara le terrain au triomphe de l'idéologie nationale-socialiste. L'analyse narratologique permet de saisir comment la référence littéraire, loin de servir un idéal esthétique passéiste, est mobilisée pour répondre à la nécessité de représenter un état du monde perçu comme irreprésentable par les moyens du roman psychologique réaliste.

La référence à Gogol s'inscrit dans le cadre du même projet romanesque, conçu par Canetti comme une analyse aussi lucide et impitoyable des rouages de la société de son époque que le fut la *Comédie humaine* de Balzac pour la première moitié du XIX^e siècle. C'est l'ambition de prolonger le projet balzacien pour une société perçue comme littéralement sortie de ses gonds qui conduisit paradoxalement le jeune auteur à chercher ailleurs que dans la tradition réaliste – née d'une conception positiviste du monde – les modèles esthétiques de ce qui ne pourrait devenir, dans son cas, qu'une *Comédie humaine* « de la folie » ou « chez les fous » (« *eine Comédie humaine an Irren* »). Moins éloigné que Cervantes dans le temps, mais tout aussi tranchant dans son esthétique carnavalesque et ouvrant d'autres perspectives par l'extravagance de son imagination, Gogol lui sert de modèle parce que son œuvre permet de penser la perte de repères et de « substance » qui caractérise le monde moderne, post-balzacien et déconnecté du réel : inventeur visionnaire, il crée des monstres à partir du vide, de la médiocrité, de la banalité quodotienne. La référence littéraire trouve ici son origine dans une réflexion poétologique que Canetti exposera bien après la publication de son roman, dans un essai intitulé *Réalisme et nouvelle réalité* (*Realismus und neue Wirklichkeit*). Il ressort en creux de cette analyse que le monde vertigineux créé par le romancier russe constitue pour Canetti le chaînon manquant entre l'univers réaliste de Balzac et le post-réalisme grotesque que lui-même ambitionne d'élaborer pour rendre compte de l'irrationalité foncière de son époque. Pour vérifier cette hypothèse, qui articule la référence gogolienne à la question du rapport au réel, il fallait faire un détour par les analyses anthropologiques développées dans *Masse et puissance*. La mise en regard de certains développements de cet essai, considéré par Canetti lui-même comme son opus magnum, et de l'œuvre narrative de Gogol (*Les Âmes mortes* étaient ici complétées par la nouvelle *Une terrible vengeance*) me permit de vérifier que les principales analogies entre Canetti et son « maître » russe se situent dans le champ symbolique : c'est au niveau du rapport à la mort, à l'argent et à la puissance (corrélée à la

« survie »), bien plus que dans le schéma narratif, que l'on discerne une parenté entre les deux auteurs.

Il n'y a donc pas à proprement parler de « réécriture » (ou de transposition) du modèle gogolien chez Canetti, mais plutôt l'importation ciblée de thèmes, motifs et techniques formant ce qu'on pourrait appeler une constellation mythique autour des grands thèmes qui structurent son œuvre : la pulsion de « survie » mortifère, génératrice d'un rapport malsain au monde et à l'autre conduisant à l'instauration de rapports de domination destructeurs et à la formation de masses qui annihilent le sujet. L'imaginaire gogolien, tel qu'il se déploie notamment dans *Les Âmes mortes* à partir de l'idée extravagante et géniale d'un petit escroc de faire fortune en rachetant des serfs décédés (mais aussi par exemple dans le romantisme noir d'*Une terrible vengeance*), irrigue ainsi l'œuvre entière de Canetti, habitée par l'idée que la conscience de la mort engendre le mal et que celui-ci est encore amplifié par la déréalisation du monde contemporain. Abordée par le biais d'une analyse thématique et anthropologique, la référence gogolienne n'en a pas moins des effets structurants sur l'univers à bien des égards « fantastique » du roman *Auto-da-fé*. Comme je pus le montrer à l'aide d'une lecture détaillée de certains passages, Canetti a emprunté à Gogol des motifs qui donnaient forme à ses propres obsessions et lui fournirent la matrice mythique de son illustration de la crise contemporaine *par les moyens du roman*. Contrairement à *Don Quichotte* qui fonctionne comme un palimpseste narratif, l'œuvre de Gogol a ainsi le statut d'un organisateur sémantique du texte.

Pour Stendhal, c'est par la poétique que j'ai abordé l'articulation entre l'autobiographie canettienne (tout spécialement dans son premier tome, le récit d'enfance *La Langue sauvée*) et la *Vie de Henri Brulard*. L'analyse s'appuie ici sur une approche pragmatique du genre en termes de contrat de lecture, telle qu'elle a été proposée et systématisée par Philippe Lejeune dans *Le Pacte autobiographique*. Il s'agissait cette fois d'envisager la construction de l'œuvre (et, du point de vue de Canetti, l'idée même de sa possibilité) à partir d'une lecture axée autour de la référentialité du texte autobiographique : positionnement énonciatif, finalité et destinataire de la démarche, limites objectives et subjectives posées à l'expression du moi, scrupules (narcissisme, indiscretion, insincérité...), moyens envisagés pour surmonter ceux-ci.

Sur tous ces points, l'examen des textes autobiographiques de Canetti montre que celui-ci a trouvé chez Stendhal des réponses aux questions – formulées notamment dans les « Réflexions » (« *Aufzeichnungen* ») écrites en marge de l'œuvre littéraire et essayistique – qui l'empêchaient de s'engager naïvement dans un projet pourtant ardemment désiré : celui

de reconstituer l'histoire de sa vie de façon à faire émerger d'une destinée erratique la cohérence d'une personnalité et d'une œuvre. Sa réception productive de l'autobiographie stendhalienne ne peut ainsi se comprendre que par rapport, d'une part, à ses propres théories sur le despotisme du « survivant » (qui avait tout pour le dissuader de s'auto-immortaliser en transformant sa propre vie en mythe), et d'autre part à l'extraordinaire popularité des théories de Freud dans les milieux intellectuels contemporains. La résistance obstinée que Canetti opposa sa vie durant au modèle d'interprétation psychanalytique le conduisit à rechercher chez Stendhal – un auteur antérieur à la révolution freudienne, mais déjà affecté par la crise qui fait entrer le sujet, avec Rousseau, dans l'« ère du soupçon » de la modernité – des stratégies pour contourner les nombreux écueils de l'écriture testimoniale.

Au premier rang de ces procédés figurent une partialité assumée, qui s'exprime par des positions intellectuelles tranchées et une surexposition de sentiments extrêmes (amour/haine), ainsi qu'une double stratégie de dissimulation (« blancs » du récit) et de fuite en avant (l'auteur s'arrogeant le monopole de l'interprétation, il indique au lecteur qu'il n'y a rien à espérer d'une lecture soupçonneuse des éléments livrés). C'est dans la mesure où le récit de vie stendhalien représente une contre-proposition désinvolte et provocatrice aux *Confessions* de Rousseau qu'il se révèle fécond pour Canetti : abordé comme un défi à relever, le projet scriptural de Stendhal trace une voie qui permet d'envisager l'autobiographie comme un outil non pas de connaissance, mais de construction et de conquête de soi. Dans le même temps, et c'est le plus important (par distinction notamment avec un modèle d'auto-fictionnalisation tout en harmonie et en maîtrise comme *Dichtung und Wahrheit* de Goethe), l'exemple de Stendhal prouvait qu'il était possible d'enlever à l'esprit de conquête (que possédait pourtant au plus haut point cet admirateur de Napoléon) son « aiguillon » mortifère en transposant l'arène de combat dans l'espace littéraire ; il devenait possible, à son exemple, de se (re-)construire par l'écriture sans tomber dans l'omnipotence en faisant du récit une machine hagiographique.

Pour mettre en perspective les enjeux de la transposition du modèle stendhalien par Canetti, j'articulais l'étude comparative des deux œuvres, adossée pour l'essentiel à la méthode fonctionnelle de Philippe Lejeune, avec plusieurs approches critiques replaçant l'écriture autobiographique du XX^e siècle dans le contexte de l'histoire du genre, et plus largement de l'expression littéraire de la subjectivité et des affects. Je trouvai des outils

utiles pour penser la crise contemporaine de l'écriture mémorielle notamment chez Georges Gusdorf¹¹ (grand adversaire de la méthode formaliste prônée par Lejeune), qui situe son approche dans le champ de l'histoire des idées. Je fis appel également à l'étude du comparatiste Manfred Schneider (membre du jury de soutenance de ma thèse), *Die erkaltete Herzensschrift: Der autobiographische Text im 20. Jahrhundert* (1986), qui proposait une approche socio-historique adossée à l'analyse du discours. Je tirai profit, enfin, de l'analyse phénoménologique du romaniste Christoph Miething, auteur d'une monographie sur Sartre, qui avait opéré une distinction entre autobiographie « critique » (construite à partir d'un « statut initialement négatif de l'ego ») et autobiographie « mythique » (construite par intégration d'un ego de statut positif dans un univers de signification donné)¹². Ces éclairages me permirent de situer le projet autobiographique canettien, dans sa dimension intertextuelle de transposition du modèle stendhalien, par rapport à d'autres textes autobiographiques contemporains, tels ceux de Sartre, Manès Sperber, Fritz Zorn ou encore Bernward Vesper.

La référence à Aristophane, le dernier des quatre « ancêtres » dont j'entrepris de mettre au jour la réception productive chez Canetti, s'inscrit elle aussi dans le contexte d'une résistance à l'esthétique traditionnelle, fondée sur l'analyse psychologique des sentiments et l'identification du spectateur aux personnages. En revendiquant pour modèle l'Ancienne Comédie attique, Canetti marque une nouvelle fois sa volonté de se placer en dehors d'une ligne de tradition dominante, incarnée ici par Molière et se prolongeant jusqu'au « théâtre de conversation » contemporain de Shaw et Giraudoux. Mais en se démarquant de cette tradition du théâtre de mœurs perçue comme un long déclin, qu'il fait remonter jusqu'à la Nouvelle Comédie de Ménandre, Canetti entre en concurrence avec d'autres contemporains, désireux comme lui de rompre avec un théâtre de l'illusion et des conventions bourgeoises et d'expérimenter de nouvelles formes d'expression. Et, de même que sa réception de Cervantes et Gogol s'inscrit dans un contexte général de « crise » (et renouveau) du roman sous le signe de l'épique et du carnavalesque, son choix de renouer avec l'Ancienne Comédie participe d'un vaste mouvement, dans les années 1920, de

¹¹ Georges Gusdorf, *Les Écritures du moi*, Paris, O. Jacob, 1990 (*Lignes de Vie*, vol. 1), et *Auto-bio-graphie*, Paris, O. Jacob, 1990 (*Lignes de Vie*, vol. 2).

¹² Christoph Miething, « La grammaire de l'ego : phénoménologie de la subjectivité et théorie autobiographique », in : Mireille Calle-Gruber & Arnold Rothe (dir.), *Autobiographie et biographie*, Paris, Nizet, 1989, p. 149-162. Voir aussi : C. M., *Saint-Sartre oder der autobiographische Gott*, Heidelberg, Winter, 1983.

réhabilitation d'un théâtre populaire, engagé, participatif, satirique et grotesque dont le modèle est recherché plus particulièrement chez Aristophane. Il convenait donc de replacer l'analyse intertextuelle, d'une part, dans le contexte de la réflexion poétologique de Canetti et, d'autre part, dans celui de sa rivalité avec ceux de ses contemporains engagés dans un projet similaire de rénovation du théâtre sous le signe de l'Ancienne Comédie. Parmi ces derniers, il y avait d'abord Brecht, dont Canetti récuse avec force la proposition d'un théâtre « épique », fondé sur une pédagogie critique de la distanciation (tandis que lui-même ne veut pas renoncer à la *catharsis*) ; et en second lieu, Friedrich Dürrenmatt, dont la réception d'Aristophane procède d'une réflexion très proche de la sienne, tout en donnant lieu à une mise en œuvre bien différente.

Le rapport de Canetti avec ces deux grands rénovateurs du théâtre (mais surtout avec Brecht) avait déjà été abordé par Gerald Stieg dans un article consacré à la réhabilitation du chœur et à son utilisation différente chez les trois auteurs¹³. Néanmoins cette approche contrastive, qui visait à mettre en relief l'inscription de l'œuvre dramatique de Canetti dans la tradition du théâtre populaire viennois remontant à Nestroy, laissait dans l'ombre ce qui constitue d'après l'auteur lui-même l'élément central de sa réception d'Aristophane : la dramaturgie de « l'invention originale », du « *Einfall* ». À partir d'un relevé des réflexions que Canetti avait consacrées à son modèle antique, d'une part, et d'une étude réalisée sous cet angle de ses propres pièces de théâtre d'autre part, je m'attachai donc à mettre au jour les fruits de ce qu'il appelait son « apprentissage aristophanesque ».

Je pus ici m'appuyer sur les recherches que j'avais effectuées précédemment sur le roman, dans la mesure où la référence à Aristophane s'inscrit chez Canetti dans le même contexte poétologique de rejet du réalisme psychologique qui l'incita à se tourner pour son œuvre narrative vers Cervantes et vers Gogol. Je centrai cependant mon analyse autour de la question de l'« invention originale », laissant de côté cette fois les éléments thématiques (personnel dramatique, motifs), formels (chœur, masques), stylistiques (bas comique, mélange des registres) et même éthiques et politiques. Il s'agissait de dégager la fonction structurante du « *Einfall* » (ou « *Grundeinfall* ») pour les pièces de Canetti, cette « idée de départ » dont il avait trouvé le modèle chez Aristophane : une trouvaille littéralement inouïe, relevant de la construction intellectuelle, qui instaure abruptement un nouvel ordre

¹³ Gerald Stieg, „Canetti und Brecht oder ‚Es wird kein rechter Chor daraus‘“, *Austriaca*, 2, 1976, p. 77-92.

du monde, une « nouvelle réalité » (Thiercy) dans laquelle les lois naturelles n'ont plus cours, donnant le coup d'envoi à une action dramatique qui se déploie dès lors, selon Canetti, avec une rigueur implacable, « comme un cristal se crée ». Pour cette analyse comparative, je m'appuyai principalement sur une étude de l'helléniste Pascal Thiercy plaçant le « thème de départ », ainsi qu'il appelle le *Grundeinfall* des pièces d'Aristophane, au centre d'une technique dramaturgique fondée sur le développement d'utopies et de contre-utopies, dans le but d'inviter le spectateur à un « saut à travers le miroir » riche de potentialités critiques¹⁴.

Les analogies structurelles que je pus dégager sur cette base entre la composition des comédies d'Aristophane et celle des pièces de Canetti me permirent de vérifier, d'abord, que l'« apprentissage » de ce dernier chez le maître de l'Ancienne Comédie avait bien donné lieu à une réception productive, et non pas seulement développé chez lui le goût pour un théâtre politique de la démesure, de l'exubérance et de l'incarnation. L'analyse me permit également de mettre en relief la cohérence structurelle (rarement soulignée) qui sous-tend l'œuvre dramatique de Canetti, par-delà les différences thématiques et formelles considérables qui existent entre ses deux pièces « viennoises », écrites sur fond de montée du nazisme au début des années 1930 – *Noces (Hochzeit)* et *Comédie des vanités (Komödie der Eitelkeit)* – et, d'autre part, *Les Sursitaires (Die Befristeten)*, 1956). Elle me permit enfin de situer l'appropriation de la dramaturgie aristophanienne du *Einfall* par Canetti par rapport au travail effectué par Dürrenmatt sur cette même dramaturgie dans les années 1950-1960, dans une visée similaire (recherche d'un théâtre politique capable de s'imposer à la fois contre la tradition « culinaire » bourgeoise et contre la doctrine brechtienne de la distanciation épique).

1.2 Diversification des approches

1.2.1 Canetti et ses contemporains

Ces études de réception m'avaient préparée à aborder l'œuvre de Canetti dans son contexte de production, sans passer par le biais des « ancêtres ». L'article « Magie blanche ou magie noire ? Elias Canetti et Thomas Bernhard » (2002) témoigne de cette

¹⁴ Pascal Thiercy, *Aristophane : Fiction et dramaturgie*, Paris, Les Belles Lettres, 1986. L'étude est adossée méthodologiquement aux approches de Leo Spitzer, Jean Rousset et Gérard Genette.

diversification des approches. Centré autour de la question de la responsabilité éthique de l'écrivain, il met en perspective l'évolution philosophique et littéraire de Canetti à partir d'une polémique qui l'opposa en 1976 à Thomas Bernhard. Le romancier et dramaturge autrichien avait attaqué son aîné sur la tonalité humaniste de ses publications récentes, dans laquelle il voyait une régression par rapport à la puissance satirique de son œuvre de jeunesse. Pour Canetti, le renoncement à la négativité de la satire était pourtant la seule réponse possible d'un « poète » (*Dichter*) digne de ce nom à la déshumanisation du monde : les massacres perpétrés au cours du siècle (Auschwitz, Hiroshima) imposaient un changement de paradigme, un « dépassement éthique de la modernité »¹⁵. Restait à savoir si la conception « thérapeutique » de la littérature qui en résultait impliquait un modèle esthétique propre – viable – ou si elle était condamnée à déboucher soit sur le retour à un académisme stérile, soit sur le silence. Je tentai de répondre à cette question en comparant l'autobiographie de Canetti, produit majeur de son virage « thérapeutique », au cycle autobiographique de Bernhard.

Pour cette investigation, je pus m'appuyer sur le travail que j'avais effectué sur la trilogie autobiographique de Canetti en rapport avec l'intertexte stendhalien. J'appliquai les mêmes critères d'analyse à l'autobiographie de Bernhard, et j'en arrivai à la conclusion que celle-ci dément à bien des égards, dans sa forme comme dans son contenu, ce qu'elle proclame par ailleurs dans le droit fil de ses autres œuvres : la crise de l'auctorialité et l'impossibilité du récit, reflet d'une foi naïve et anachronique dans l'ordre du monde. L'esthétique bernhardienne de la rupture, loin de démonter les rouages du genre autobiographique comme elle subvertit ceux de la fiction, tend en effet à renforcer cette autre illusion, constitutive de l'autobiographie moderne : la véracité du geste narratif pris en charge par un « je » qui est en même temps auteur, narrateur et héros de l'histoire de sa (re-)naissance comme écrivain, présentée comme une conquête de soi et une victoire sur l'adversité. Du point de vue pragmatique, la stratégie bernhardienne d'« approche » prudente de la vérité n'a rien de transgressif eu égard à l'histoire du genre et aux normes pragmatiques qui le régissent.

Ainsi la vision qui consiste à opposer la « noirceur » de Bernhard, illustration emblématique d'une modernité arrivée à son point de non-retour, au conformisme

¹⁵ Voir Marek Przybecki, „Chaos, Sprache und Dichtung: Elias Canettis Überwindung der Moderne“, in: Gerald Stieg & Jean-Marie Valentin (Hrsg), *Ein Dichter braucht Ahnen. Canetti und die europäische Tradition*, Bern, Peter Lang, 1997, p. 23-35.

esthétique d'un Canetti repent et assagi, est-elle largement réductrice. La posture nihiliste de Bernhard, pourfendeur misanthrope des illusions et du mensonge, débouche dans l'autobiographie sur le récit somme toute assez conventionnel d'une émancipation (d'un « sauvetage ») du sujet par l'écriture. Inversement, la réhabilitation assumée du récit par Canetti (linéarité, chronologie, causalité), dans le contexte de la crise qui affecte l'écriture autobiographique dans les années 1970-1980, doit être comprise comme un renoncement délibéré – et délibérément provocateur – à la fiction de l'authenticité, constitutive du genre.

C'est encore à l'utopie canettienne d'une écriture « thérapeutique » que je portai mon attention en questionnant la mise en œuvre littéraire de sa théorie de la « métamorphose ». L'occasion de cette étude, publiée sous le titre « Métamorphose et esthétique littéraire chez Canetti » (2012), me fut fournie par un colloque interdisciplinaire organisé par Karine Winkelvoss et Florence Bancaud à Rouen en 2007 autour de l'utilisation du mythe de la métamorphose chez les écrivains de la modernité. En abordant la vaste question de la « *Verwandlung* » canettienne, concept notoirement polysémique dont l'auteur a fait la clé de voûte de son œuvre, ce n'est donc pas à l'aspect philosophique ou anthropologique de cette notion que je m'intéressais en priorité, mais à son application dans l'œuvre narrative. Cette recherche à la fois thématique et poétologique repose sur une reconstitution de la ligne que tracent de ce point de vue les textes littéraires de Canetti, depuis le sinistrement prophétique *Auto-da-fé* (illustration a contrario de l'impasse à laquelle conduit le refus obstiné de toute altération du moi) jusqu'aux « Réflexions » tardives (où affleurent sur le mode de l'irréel de timides ébauches de récits métamorphiques libérateurs), en passant par les œuvres plus optimistes de la maturité, *Les Voix de Marrakech* et *l'Histoire d'une vie* (conçues comme une défense et illustration de la métamorphose comme mode de construction du sujet).

L'analyse de cette évolution montre *in fine* les limites d'une poétique misant sur la valeur éthique de l'exemple pour conjurer la déshumanisation à l'œuvre dans la civilisation rationaliste du monde occidental post-industriel : traversée de part en part par l'opposition entre *Erstarrung* et *Verwandlung*, l'œuvre de Canetti s'avère en définitive incapable de tenir les promesses d'une poétique de l'empathie métamorphique qui irait à l'encontre d'un processus historique d'épuisement des ressources spirituelles de l'humanité. Son projet poétologique reste donc bloqué sur la ligne de crête d'une posture éthico-philosophique conciliant lucidité et utopie, constat d'échec et espoir de renouveau : tendu vers un objectif aporétique de résistance à une évolution dont l'auteur pense lui-même qu'elle est inéluctable, il offre l'exemple singulier d'une entreprise littéraire bâtie tout entière sur la

volonté de renouer avec la foi perdue des sociétés animistes dans la fluidité du monde et la capacité de l'homme à échapper à la détermination de son moi.

En abordant l'œuvre narrative de Canetti sous l'angle de sa « *Verwandlungslehre* », c'est son rapport avec des protagonistes de la modernité tels que Rilke, Kafka, Joyce, les surréalistes (jusqu'à Ransmayr) que je mettais en lumière. Il en ressort que Canetti va, sur ce point aussi, volontairement à contre-courant de tendances fortes de son époque : refusant aussi bien la grille de lecture psychanalytique que l'approche anthropologique darwinienne, il s'oppose à toute « récupération » littéraire du mythe de la métamorphose qui réduirait celui-ci à une figure poétique renvoyant au fantasme, au rêve, au symptôme névrotique ou encore à la régression civilisationnelle. Après les expériences dévastatrices du totalitarisme, de l'extermination du peuple juif et de l'assassinat massif de populations civiles durant les guerres du XX^e siècle, il a en effet voulu s'éloigner de positions dont il était proche avant-guerre en éradiquant définitivement de son écriture le ressort délétère de la satire : « écrire sans les dents », telle est la gageure à laquelle tente de répondre l'œuvre tardive¹⁶ – sans toujours y parvenir.

1.2.2 L'œuvre dans son contexte : exil, nation, judaïsme, Orient

Les cinq travaux qui complètent ce premier volet de mes recherches articulent l'analyse des textes littéraires à une approche contextualisante questionnant les conditions psychosociales, politiques et culturelles de leur production. Au centre de cette investigation figurent les expériences existentielles de l'exil, de l'errance et du déracinement, le rapport au judaïsme et à la nation, enfin le positionnement sur l'axe Orient/Occident. Toutes ces questions soulèvent le délicat problème de l'« identité » de Canetti, comprise comme manière de se situer envers des communautés constituées, de revendiquer ou non son appartenance à un collectif quel qu'il soit (national, religieux, linguistico-culturel).

L'article « Écritures de l'exil chez Elias et Veza Canetti » (2008) résulte de ma participation à un colloque du CAE organisé par Daniel Azuélos en 2007 autour du rapport qu'entretenaient avec leurs pays d'accueil les écrivains allemands exilés sous le national-socialisme. Ma contribution à ce débat prit la forme d'une mise en perspective de deux

¹⁶ „Ohne Zähne schreiben. Versuch's!“ La note, datée de 1968, figure dans le recueil *Die Provinz des Menschen* [1973], in: Elias Canetti, *Gesammelte Werke*, Bd. 4, *Aufzeichnungen 1942-1985*, München, Hanser, 1993, p. 7-367 (p. 317). Il s'agit d'une note datée de l'année 1968.

trajectoires d'écrivains étroitement imbriquées et néanmoins diamétralement opposées : celles d'Elias Canetti et de sa première épouse Veza, née huit ans avant lui à Vienne sous le nom de Venetiana Taubner-Calderon et morte par suicide à Londres en 1963, dans la solitude et le dénuement, après avoir détruit la majeure partie de son œuvre. Cette approche me fut inspirée par la publication tardive, à la fin des années 1980, par Elias Canetti lui-même, des rares textes ayant échappé à cet acte désespéré, et par celle en 2006, à titre posthume, de la correspondance entre Elias, son frère Georges et Veza.

D'origine judéo-espagnole comme son mari, Veza Canetti avait été avant-guerre une femme de lettres brillante et engagée : collaboratrice régulière du *Arbeiter-Zeitung*, organe du Parti Social-Démocrate Ouvrier (SDAP) autrichien, elle affichait des positions féministes et faisait figure d'écrivaine prometteuse, à une époque où son futur époux n'était encore qu'un obscur aspirant à la carrière d'écrivain. Contrainte à s'exiler avec lui en Angleterre pour échapper à la déportation, elle fit des efforts considérables pour s'adapter, assumant des tâches de traduction destinées à assurer leur subsistance à tous deux et tentant même – sans succès – de publier des œuvres écrites directement en anglais. Elle sacrifia ainsi, volontairement ou non, sa carrière à celle de son jeune époux, tandis que ce dernier se résignait à travailler dans l'ombre, en allemand, à une monumentale analyse des sources du nazisme (*Masse et puissance*, 1960). L'article est focalisé sur la trajectoire littéraire de Veza et culmine dans une analyse des quelques œuvres qui subsistent de sa période anglaise – un roman et un recueil de nouvelles –, à partir de thèmes dont le traitement reflète sa perception de sa condition d'exilée : le rapport à son pays d'accueil, l'Angleterre, le rapport à sa ville d'origine, Vienne, et enfin sa position à l'égard du monde juif, et plus particulièrement de la communauté judéo-espagnole.

Publié la même année dans un numéro de la revue *Austriaca* composé en hommage à son fondateur Félix Kreissler, disparu en 2004, l'article « Elias Canetti et le refus de la nation » s'inscrit dans le prolongement direct de mes recherches sur la métamorphose et sur l'exil. J'y confrontais le « patriotisme subversif » du juif communiste Kreissler¹⁷ au

¹⁷ Résistant de la première heure, Félix Kreissler (né à Vienne en 1917) s'était engagé dès le lycée dans la lutte contre l'austro-fascisme en militant au mouvement social-démocrate autrichien (prolétarien). Après la guerre, il retourna d'abord en Autriche où il collabora pendant une dizaine d'années à des journaux proches du parti communiste. Il s'installa ensuite en France, où – membre du PCF – il devint l'historien de « la prise de conscience de la nation autrichienne » (titre de l'une de ses trois thèses de doctorat) et fonda, en 1975, le Centre d'Études et de Recherches Autrichiennes (CERA) de Rouen et la revue *Austriaca. Cahiers universitaires d'information sur l'Autriche*.

credo cosmopolite de Canetti, foncièrement anti-nationaliste et donc ancré à gauche, mais sans affiliation à une doctrine politique.

Réfugié en France où il rejoignit la Résistance avant d'être arrêté et torturé par la Gestapo à Lyon puis déporté à Buchenwald, l'historien Kreissler, qui fut après guerre l'un des promoteurs les plus engagés des études autrichiennes en France, avait une approche critique du paradigme national pour laquelle il se réclamait des analyses livrées par Canetti dans *Masse et puissance*. Mais, à la différence de ce dernier, son objectif ultime était de « sauver » la nation autrichienne, tant de ses détracteurs que des nationalistes autrichiens rétrogrades et xénophobes. Canetti, quant à lui, voyait dans les nations des constructions idéologiques comparables à des religions, et donc vouées à disparaître dans un monde pacifié : bâties sur un postulat d'exclusivité, elles sont par principe incompatibles avec la conception pluraliste, tolérante et pacifique de la cohabitation des groupes humains qui représentait à ses yeux la seule chance de salut pour l'humanité.

Si, contrairement à d'autres intellectuels juifs ayant fui l'Autriche après l'*Anschluss*, tels Kreissler, l'écrivain Jean Améry ou encore sa propre femme Veza, il n'a que relativement peu coûté à Canetti de faire son deuil de la « *Heimat* » autrichienne, il en allait différemment de son appartenance à d'autres entités pouvant prétendre au statut de nations : le peuple allemand dans son ensemble (entendu comme « nation culturelle »), auquel il se sentait lié par la langue et la littérature en dépit des massacres commis au nom de l'idéologie nationale-socialiste, et, surtout, le peuple juif, avec lequel il avait pris ses distances de bonne heure par rejet du particularisme et de la religion, mais auquel il fut tenté de renouveler son attachement à la suite du génocide. Les « Réflexions » écrites en marge de *Masse et puissance* témoignent du douloureux dilemme qui l'amena finalement à surmonter cette tentation de renouer avec une communauté victime de persécutions tout au long de son histoire, et à présent massivement anéantie, pour réaffirmer et étayer son rejet de toute affiliation communautaire, fût-elle motivée par la solidarité avec les opprimés.

L'article retrace le cheminement intellectuel qui conduisit le rejeton apatride d'une famille judéo-espagnole transnationale, implantée à la frontière entre deux empires multiculturels séculaires, à revendiquer d'abord son appartenance à la nation culturelle allemande, puis à s'identifier avec la communauté diasporique exterminée au nom de cette même nation, avant de rompre avec l'idée même de nation comme projet de regroupement

d'individus unis par leur différence avec d'autres¹⁸. Cette étude diachronique met à contribution l'ensemble des écrits de Canetti, l'œuvre de fiction aussi bien que l'autobiographie, les « Réflexions », *Masse et puissance* et *Les Voix de Marrakech*. Elle me permet d'éclairer sous un autre angle – celui de la philosophie politique – le radicalisme de la pensée de cet écrivain, dont la position critique à l'égard des nations, et de la nation autrichienne en particulier, présente des points communs avec celles de nombre de ses contemporains juifs autrichiens (entre autres Kreissler, Améry, Freud, Schnitzler, Kraus, Zweig, J. Roth), tout en n'étant assimilable à aucun.

Les deux derniers articles de ce cycle poursuivent par des analyses littéraires les recherches engagées précédemment sur différents aspects de l'œuvre et de la pensée de Canetti. Le premier, « L'écriture du moi dans *Les Années anglaises* d'Elias Canetti » (2008), est issu d'une contribution à un autre colloque pluridisciplinaire du Centre de Recherche sur l'Allemagne et l'Autriche (CR2A) de Rouen, organisé cette fois par Rolf Wintermeyer en collaboration avec Corinne Bouillot. Cette rencontre, qui eut lieu à Rouen en 2006, avait pour objet de redéfinir les contours de l'écriture autobiographique, par-delà les limites étroites de la définition formelle posée en 1975 par Philippe Lejeune en termes de contrat de lecture. Prenant acte de la nécessité d'assouplir cette définition – par ailleurs bien utile – de façon à inclure dans le champ d'investigation, entre autres, des textes « rédigés ou publiés sans indication claire de genre mais sous-tendus par un vécu présenté comme authentique »¹⁹, les organisateurs proposaient de questionner la ligne de partage entre autobiographie et histoire d'une part, autobiographie et fiction de l'autre, et plus largement entre ce qui relève du « moi public » et du « moi privé » de l'auteur.

Ce débat, auquel Philippe Lejeune lui-même apporta sa pierre, me fournit l'occasion de prolonger mes recherches sur l'autobiographie de Canetti par l'étude d'un texte paru à peine trois ans auparavant à titre posthume et présentant, justement, des difficultés méthodologiques en raison de son caractère à la fois inachevé, non-autorisé et partiellement reconstitué par l'éditeur à partir de notes éparses écrites par l'auteur peu avant sa mort. Cette hybridité générique allait de pair avec une tonalité bien différente de

¹⁸ Canetti fut, à cet égard aussi, en avance sur son temps : sa conception de la nation n'est pas sans rappeler l'analyse de Benedict Anderson, pour qui les nations sont des « communautés imaginées ». Cf. B. Anderson, *Imagined Communities. Reflections on the Origin and Spread of Nationalism* [1983], revised edition, London and New York, Verso, 1991.

¹⁹ Rolf Wintermeyer & Corinne Bouillot, « Avant-propos », in : R.W. & C.B. (dir.), « *Moi public* » et « *moi privé* » dans les mémoires et les écrits autobiographiques du XVII^e siècle à nos jours, Mont-Saint-Aignan, PURH, 2008, p. 9-10 (p. 9).

celle qui dominait dans les trois volumes de l'autobiographie publiée du vivant de Canetti (laquelle s'achevait sur l'année 1937). *Party im Blitz*, ainsi que l'éditeur avait intitulé le récit de ces « Années anglaises » qui suivirent l'arrivée du couple Canetti en Angleterre en janvier 1939, était non seulement plus décousu, plus hétérogène et moins bien écrit que la trilogie qui avait valu à Canetti une reconnaissance internationale, il donnait aussi et surtout une image bien moins lisse et, en un mot, moins « aimable » de son auteur. La comparaison de l'autobiographie autorisée avec ce fragment déroutant, qui bouscule à plusieurs égards l'image que Canetti avait voulu donner de lui de son vivant, ne pouvait que laisser bon nombre de questions ouvertes. Elle est néanmoins riche en enseignements quant aux combats que l'écrivain dut livrer sa vie durant, en partie contre lui-même, pour tracer sa voie et bâtir une œuvre répondant aux objectifs qu'il s'était fixés. Échec partiel, ces *Années anglaises* donnent un aperçu inédit de ce que le psychanalyste Roger Gentis a appelé « la folie Canetti »²⁰, confirmant ainsi que l'une des préoccupations les plus constantes de l'auteur fut de se construire une « identité » tout à la fois plurielle – ouverte, mouvante, irréductible à un modèle prédéfini – et solide, véridique et cohérente.

Dernier des travaux réunis dans ce premier chapitre, l'article « Subvertir les codes du voyage en Orient : stratégies d'écriture dans *Les Voix de Marrakech* d'Elias Canetti » (2009) poursuit la réflexion engagée sur l'exil et la nation par l'analyse d'un texte qui occupe une position clé dans la trajectoire de Canetti. Recueil de « tableaux » composé après le premier voyage effectué par l'auteur hors d'Europe (et pour des raisons d'agrément), *Les Voix de Marrakech* (*Die Stimmen von Marrakesch*) sont une œuvre-charnière qui clôt la période de gestation de *Masse et puissance* et prépare le terrain, à la fois, au retour sur soi dont l'œuvre autobiographique est l'aboutissement, et au chantier éclectique des « Réflexions » de la dernière période. Mon approche de ce texte narratif de dimensions modestes, longtemps considéré comme une production mineure de son auteur, fut déterminée par ma découverte de l'ouvrage pionnier d'Edward Said sur l'orientalisme. À ce titre, ce travail marque l'ouverture de mon champ de recherche à des questionnements nouveaux, que je devais poursuivre au cours des années suivantes en diversifiant mes objets d'étude.

Réalisé en dehors de tout projet scientifique collectif imposant un cadre thématique, l'article constitue ma contribution à l'hommage rendu par ses élèves au

²⁰ Roger Gentis, *La Folie Canetti*, Paris, Nadeau, 1998.

professeur Gerald Stieg, à l'occasion de son éméritat, sous la forme d'un volume coédité par Marc Lachenay et Jean-François Laplénie. Il propose une lecture de ce texte, dont l'importance en termes de dépassement de la dichotomie Orient/Occident est aujourd'hui avérée, à la lumière des analyses et des concepts développés par Said. La grille de lecture saïdienne apparaît en l'occurrence à la fois incontournable et hautement problématique, tant le positionnement culturel de Canetti est difficile à saisir selon l'axe tracé par Said d'un « Orient construit par l'Occident ». Mais elle est d'autant plus fructueuse que Canetti, imprégné de littérature orientaliste et issu d'un monde qu'il qualifiera lui-même par la suite d'« oriental », renégocie ici son rapport à l'Orient comme à l'Occident. Il le fait en déconstruisant un à un les poncifs de l'orientalisme européen, depuis l'opposition entre « nous » et « eux », le connu et l'inconnu, le même et l'autre, jusqu'aux mystères d'un Orient insondable et fascinant pour le regard de l'Occidental éclairé – position dont l'originalité, dans le contexte européen de l'époque, se mesure à l'aune de la comparaison entre ce récit de voyage avec celui, à cet égard bien conformiste, de Roland Barthes sur le Japon (*L'Empire des signes*, 1970). C'est ici, alors qu'il est confronté à la rencontre avec un ailleurs auquel le renvoient ses propres origines, que Canetti inaugure sa conception « éthique » de la littérature comme espace d'écoute empathique et de mémorphose.

Cette investigation jetait les bases d'une réorientation générale de mes recherches au prisme d'approches interculturelles et plus spécifiquement postcoloniales : la position ambivalente de Canetti sur l'Orient, la structuration de son récit par la conscience de sa propre hybridité culturelle et la remise en question consécutive de toute frontière tranchée entre identité et altérité, enfin les stratégies discursives mises en œuvre dans ce texte pour déjouer la puissance objectivante du regard en substituant l'écoute à l'observation, toutes ces questions étaient autant de voies d'accès à une démarche intégrative visant à inscrire l'analyse littéraire dans le vaste champ des études culturelles, dont les études postcoloniales formaient alors un secteur en pleine expansion. Les premiers jalons de cette réorientation – je m'en rends compte a posteriori – avaient pourtant été posés dès 2003, lorsque je lançai avec Claudia Krebs le projet de recherche sur la radio. C'est à ces deux nouveaux chantiers, la redéfinition du champ littéraire allemand au prisme d'approches postcoloniales et l'exploration des relations entre littérature et radio, ainsi qu'à un troisième que j'ouvris en 2016 sur le multilinguisme littéraire, que sera consacré le deuxième chapitre de ce document de synthèse.

2 Aux frontières de l'espace littéraire : hybridations médiatiques, culturelles et linguistiques

Liste des travaux présentés dans ce chapitre

Direction d'ouvrage :

- *Kosmopolitische ‚Germanophonie‘: Postnationale Perspektiven in der deutschsprachigen Gegenwartsliteratur*, Würzburg, Königshausen & Neumann [Saarbrücker Beiträge zur Vergleichenden Literatur- und Kulturwissenschaft, Bd. 59], 2012, 412 p.

Co-direction d'ouvrages :

- *Relais et passages. Fonctions de la radio en contexte germanophone*, textes réunis par Claudia Krebs et Christine Meyer, Paris, Kimé, 2004, 274 p.
- *Langues choisies, langues sauvées : Poétiques de la résistance*, dir. Christine Meyer et Paula Prescod, Würzburg, Königshausen & Neuman [Saarbrücker Beiträge zur Vergleichenden Literatur- und Kulturwissenschaft, Bd. 81], 2018, 440 p.

Articles et chapitres d'ouvrages :

- « Avant-propos » [avec Claudia Krebs], in : Claudia Krebs et Christine Meyer (dir.), *Relais et passages. Fonctions de la radio en contexte germanophone*, Paris, Kimé, 2004, p. 7-17. [TP, p. 183-197]
- « L'acoustique du roman : la radio et les voix dans les romans policiers de Friedrich Glauser », in : C. Krebs et C. Meyer (dir.), *Relais et passages, op. cit.*, p. 127-152. [TP, p. 199-222]
- „Vorwort“, in: C. Meyer (Hrsg.), *Kosmopolitische ‚Germanophonie‘: Postnationale Perspektiven in der deutschsprachigen Gegenwartsliteratur*, Würzburg, Königshausen & Neumann, 2012, p. 9-30.
- „Elias Canetti als Ahne?“, in: C. Meyer (Hrsg.), *Kosmopolitische ‚Germanophonie‘, op. cit.*, p. 81-104.
- « Introduction », in : Christine Meyer et Paula Prescod (dir.), *Langues choisies, langues sauvées : Poétiques de la résistance*, Würzburg, Königshausen & Neuman, 2018, p. 11-33.

Diffusion du savoir, vulgarisation :

- Animation d'une présentation publique de l'ouvrage *Langues choisies, langues sauvées : Poétiques de la résistance*, le 16 février 2018 à la librairie du Labyrinthe (Amiens). Avec la participation de Paula Prescod, Camille Guyon-Lecoq et Ibticem Mostfa.

2.1 Délimitation d'un champ de recherche transdisciplinaire

Les travaux présentés ensemble dans ce deuxième chapitre sont le produit d'approches que je qualifierais de transdisciplinaires, au sens donné à ce terme par la germaniste Christine Maillard, coéditrice d'un ouvrage qui dressait en 1998 un état des lieux du « dialogue des disciplines »²¹, d'une façon qui me semble toujours d'actualité : des approches qui se distinguent de la démarche *inter*-disciplinaire (caractérisée par le transfert de concepts et de méthodes d'une discipline à une autre) en ceci qu'elles procèdent de théories générales « embrassant et sous-tendant le discours de plusieurs disciplines ». Les modèles « intégrateurs » qui résultent de l'application de ces approches transversales aux « systèmes partiels » que sont les disciplines permettent d'inscrire la science de la littérature (*Literaturwissenschaft*) – dont on rappellera à cette occasion qu'elle est née, en Allemagne, au début du XIX^e siècle sous le signe de la philologie – dans le domaine plus vaste des sciences humaines (*Geisteswissenschaften*), notamment dans le sillage des plus récentes « sciences de la culture » (*Kulturwissenschaften*). De telles approches, dont l'émergence remonte à la fin des années 1970, dessinent selon Christine Maillard une perspective qui peut être mise à profit

pour une science de la littérature qui aurait l'ambition « intégrative » de se préoccuper à la fois du sujet producteur et récepteur et de l'objet, du produit-texte, ainsi que des conditions contextuelles de la production et de la réception. Si l'écriture est un « acte transdisciplinaire par excellence » (Resweber), qui met en œuvre des niveaux multiples de l'identité de l'auteur comme du lecteur, la tâche d'une lecture intégrative est d'intégrer ces niveaux dans l'interprétation sans les dissocier, en tenant compte des possibilités de leur reliance.²²

Cette perspective, qui était décrite alors *in statu nascendi*, a aujourd'hui prouvé sa fécondité. Au-delà des modèles d'interprétation recensés par C. Maillard (théorie des systèmes et de l'action, théorie du discours, sociologie des savoirs, théorie de la civilisation, sciences cognitives et théorie de la communication, théorie des cultures et des « identités »), des approches intégratives ont été développées à partir, notamment, des études postcoloniales et de celles sur la construction sociale du « genre » (*gender studies*) –

²¹ Christine Maillard & Arlette Bothorel-Witz (dir.), *Du dialogue des disciplines : Germanistique et interdisciplinarité*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 1998.

²² Christine Maillard, « Dialogue des disciplines et science de la littérature », in : C.M. & A. B.-W. (dir.), *Du dialogue des disciplines, op.cit.*, p. 117-134.

les unes et les autres construites elles-mêmes par interpénétration et hybridation de modèles interprétatifs divers (marxisme, psychanalyse, structuralisme, déconstruction...).

Signalons que dans la pratique, les concepts d'*inter-*, de *trans-* et de *pluri-*disciplinarité ne font pas toujours l'objet de distinctions rigoureuses. Ce flou terminologique est sans doute en partie imputable au fait que la structuration du monde académique (enseignement et recherche) en disciplines autonomes ne favorise pas en elle-même un dialogue pourtant reconnu comme nécessaire par une majorité de chercheurs. Si l'on ajoute à ce cloisonnement institutionnel le fait que, par ailleurs, une discipline comme les études germaniques (françaises)²³ est née sous sa forme actuelle du regroupement de plusieurs domaines de « spécialité » fondés sur des cultures scientifiques développées au sein de « disciplines mères » qui mènent leur existence propre (« science de la littérature » issue de la philologie, « civilisation » empruntant à l'histoire, « histoire des idées » empruntant à la philosophie, linguistique), on se trouve dans une situation où le/la chercheur·se est tout à la fois contraint·e de puiser ses outils scientifiques dans d'autres disciplines (plus ou moins connexes), et empêché·e par le cadre institutionnel d'aller jusqu'au bout de cette logique d'incorporation sans se heurter aux frontières de son domaine d'expertise « officiel ».

Il a néanmoins – et par conséquent – toujours existé entre les différents champs du savoir des formes de collaboration, d'échange et de partenariat. Celles-ci peuvent être subsumées sous le terme d'interdisciplinarité, entendue comme mise en relation d'une ou de plusieurs disciplines, selon des stratégies que le philosophe Jean-Paul Resweber décline en quatre grandes catégories : l'interdisciplinarité réductionniste (redistribution des champs disciplinaires par zones de proximité), l'interdisciplinarité limitrophe (interaction de plusieurs disciplines pour mettre en perspective les niveaux de complexité d'un objet), l'interdisciplinarité instrumentale (transformation de l'équipement intellectuel d'une discipline par importation de structures et de concepts développés dans une autre) et l'interdisciplinarité herméneutique (transfert conceptuel et structurel à des fins de confrontation des interprétations)²⁴.

²³ La même division, consacrée par les textes réglementaires et les cursus d'enseignement, existe en France dans les études anglophones et hispaniques.

²⁴ Jean-Paul Resweber, « Disciplinarité, transdisciplinarité et postures du sujet », in : C. Maillard & A. Bothorel-Witz (dir.), *Du dialogue des disciplines*, op. cit., p. 19-35 (p. 25-26).

Sur la base d'une telle classification des stratégies interdisciplinaires dominantes, la transdisciplinarité apparaît en revanche comme le produit d'un saut catégoriel qui fait passer de la mise en relation d'approches particulières (par cumul, confrontation et transfert) à une démarche visant à réinscrire un secteur partiel du savoir dans une « culture générale » dont il est porteur ou tributaire²⁵. On rejoint ici l'idée, formulée par C. Maillard, d'approches « intégratives », i.e. transversales et englobantes : il s'agit d'ouvrir le champ d'investigation du/de la chercheur-se (en littérature pour ce qui me concerne) à des approches autres que philologiques de façon à désenclaver le « secteur partiel » de la discipline en posant des axes de réflexion transversaux, propres à susciter un déplacement de perspective et à faire émerger des objets et des questionnements nouveaux. Cette dynamique intégrative, qui va à l'encontre de l'éclatement croissant des domaines du savoir (tout en y trouvant dans une certaine mesure sa source et sa raison d'être), caractérise aussi la démarche que J.-M. Valentin désigne comme « transversalité » :

Il faut moins avoir en vue une sorte de légitimité supplémentaire que la conquête d'une crédibilité seule à même de doter de bases plus solides la fonction d'experts à laquelle, il faut le redire, nous ne renoncerons sous aucun prétexte. La « transversalité », terme qu'il faut probablement préférer à ceux d'« interdisciplinarité » ou de « pluridisciplinarité », poste justement en principe l'emprunt à d'autres disciplines.²⁶

La démarche « transdisciplinaire » procède donc d'une volonté de poser les questions en termes de structure et d'organisation transversale plutôt que par addition ou croisement de perspectives partielles. Sur cette base, je souscris à la définition que donne C. Maillard du champ de compétence du germaniste opérant selon une approche transdisciplinaire. Selon elle, en effet

[d]ans la mesure où une approche transdisciplinaire ne procède pas du résultat cumulatif de plusieurs approches disciplinaires, ce n'est pas une multi-compétence disciplinaire qui est demandée à l'interprète, et quand bien même il en disposerait, elle ne suffirait pas encore à elle seule à constituer un regard transdisciplinaire. Il s'agit de porter sur les textes un regard qui soit *autre* que disciplinaire, c'est-à-dire qui ne procède pas d'un seul « mode de signification particulier », ni même de la juxtaposition de plusieurs de ces modes. Ce regard visera ce qui est « entre, à travers et au-delà » de ceux-ci, c'est-à-dire de la

²⁵ *Ibid.*, p. 25.

²⁶ Jean-Marie Valentin, « La germanistique, voies anciennes et voies nouvelles », in : C. Maillard & A. Bothorel-Witz (dir.), *Du dialogue des disciplines*, op. cit., p. 65-84 (p. 80).

totalité des relations qui s'établissent entre les divers niveaux de l'objet, et entre l'objet et le sujet de la réception.²⁷

Il n'en reste pas moins que le/la chercheur·se qui construit et aborde ses objets selon une perspective transdisciplinaire ne saurait évidemment se passer de l'expertise acquise au sein de la discipline à laquelle il/elle a été formé·e, dans une perspective de recherche aussi bien que d'enseignement. Pour reprendre encore les termes de C. Maillard,

[L]es approches intégratives de l'objet littéraire, dans la mesure où elles ne veulent pas perdre l'objet en route, se voient contraintes de procéder à partir d'un ancrage disciplinaire privilégié, à partir duquel peut s'opérer le passage « à travers » les disciplines que postule la transdisciplinarité. C'est à partir de concepts traversant plusieurs disciplines, de concepts situés aux confins des disciplines ou de concepts supradisciplinaires que peut s'opérer une telle approche. L'objet du discours sur le texte est condamné à rester un objet partiel, mais qui fait signe vers sa propre complexité et vers sa propre totalité.²⁸

C'est grosso modo dans le cadre d'une approche transdisciplinaire ainsi comprise que s'inscrivent les travaux présentés dans la suite de ce chapitre. Issus de projets de recherche collectifs, ils mettent à contribution des spécialistes de différents domaines pour construire une réflexion commune sur des objets et des thèmes situés à l'intersection de plusieurs champs disciplinaires. La transversalité intervient dans chacun d'entre eux à différents niveaux, que je m'emploierai à éclairer au fur et à mesure de leur présentation.

Au préalable, il me faut toutefois esquisser brièvement la position qu'occupent mes travaux dans un secteur de recherche qui s'est développé au cours des trente dernières années au point de donner naissance en Allemagne à une nouvelle branche des études germaniques institutionnalisée en tant que discipline autonome : la « germanistique interculturelle » (*Interkulturelle Germanistik*). Relevant d'une « science de la littérature interculturelle » (*Interkulturelle Literaturwissenschaft*) qui a peu à peu développé son propre outillage conceptuel, ce nouveau « secteur partiel » en plein essor fait lui-même partie – au même titre que la « communication interculturelle » (*Interkulturelle Kommunikation*) – du domaine plus vaste des « études interculturelles » (*Interkulturelle Studien*).

²⁷ Christine Maillard, « Dialogue des disciplines et sciences de la littérature », in : C. Maillard & A. Bothorel-Witz (dir.), *Du dialogue des disciplines*, op. cit., p. 127-128.

²⁸ *Ibid.*, p. 128.

2.2 Pour une approche critique du paradigme « culturel »

Les études dites interculturelles ont émergé en Allemagne dans le sillage des « études culturelles » (*Kulturwissenschaften*), nées elles-mêmes dans les années 1960 de la jonction entre des traditions scientifiques allemandes remontant aux années 1910-1920 (E. Cassirer pour la philosophie, G. Simmel et M. Weber pour la sociologie, A. Warburg pour l'histoire de l'art...) et des *cultural studies* anglo-saxonnes, qui puisaient de leur côté à des sources diverses (marxisme d'Althusser et Gramsci, École de Francfort...). L'application à la littérature des approches développées dans ce contexte s'est faite, à partir du milieu des années 1980, par la mise en relation de trois branches des études germaniques, différentes dans leurs traditions, leurs méthodes et leurs orientations thématiques : la germanistique « autochtone » (*Inlandsgermanistik*), la germanistique de l'étranger (*Auslandsgermanistik*) et le champ de recherche et d'enseignement de l'« allemand langue étrangère » (*Deutsch als Fremdsprache*, DAF).

Selon Ortrud Gutjahr, qui dirige le Groupe de travail sur les Études littéraires interculturelles et la Science des médias de l'Université de Hambourg, l'approche « interculturelle », qui implique la prise en compte du regard de l'autre sur sa propre culture, modifie radicalement le rapport du germaniste (allemand) à son domaine d'étude. Le glissement de perspective induit un changement de paradigme qui, à terme, ne peut que reconfigurer dans sa totalité une discipline qui fut longtemps strictement monoculturelle. Née du dialogue entre trois secteurs jusqu'alors séparés de la discipline-mère, la « germanistique interculturelle » a donc développé ses propres outils conceptuels et méthodologiques, au confluent des trois sous-ensembles en question, mais aussi en empruntant à d'autres disciplines comme notamment l'ethnologie, l'anthropologie et la sociologie. Ce changement de paradigme a également déplacé les accents thématiques, puisque des objets de recherche qui occupaient à ce jour une place périphérique dans le champ disciplinaire, comme la traduction et la traductologie, les littératures de l'exil, de l'immigration, du voyage, etc., accèdent dans cette perspective au statut d'objets privilégiés²⁹.

Pour important qu'ait été son rôle dans le développement de nouvelles approches au sein de la germanistique, cet axe de recherche (qui inscrit l'étude « interculturelle » de

²⁹ Ortrud Gutjahr, „Interkulturalität und Interdisziplinarität“, in : C. Maillard & A. Bothorel-Witz (dir.), *Du dialogue des disciplines*, op.cit., p. 135-147.

la littérature dans le champ d'investigation de ce qui s'appelle désormais la « communication interculturelle ») pose cependant la question de savoir ce qu'est une « culture », notion qui a fait l'objet de nombreux débats ces dernières décennies. Les pionniers de l'interculturalité³⁰ s'appuyaient sur une conception de la culture certes « ouverte », inspirée de l'anthropologie, de la sémiotique et de la sociologie du savoir, mais qui ne pouvait totalement renier son ancrage dans les théories de Herder (*Ideen zu einer Geschichte der Philosophie der Menschheit*, 1784-1791), lequel postulait l'existence de « cultures » (linguistico-nationales) relativement homogènes appartenant en propre à des « peuples »³¹. L'approche poststructuraliste proposée au début des années 1970 par l'anthropologue américain Clifford Geertz, qui définissait la culture comme un système de signes, ne bouleversait pas fondamentalement cette vision : la dichotomie entre identité et altérité n'était pas remise en cause en tant que telle, mais mobilisée à des fins de relativisation et de mise à distance par le/la chercheur·se de sa propre « culture ». Il s'agissait d'interroger l'altérité de manière à rendre productive l'opposition entre le même et l'autre, l'ici et l'ailleurs, le connu et l'inconnu, en variant les points de vue afin de potentialiser les ressources de l'approche herméneutique traditionnelle des objets culturels. Le relativisme culturel prôné par des anthropologues comme C. Geertz ambitionnait de débarrasser le culturalisme de toute forme d'explication causale liée à la psychologie, l'histoire ou l'ethnicité, déconstruisant ainsi l'ethnocentrisme ; il laissait cependant intacte l'idée de cultures distinctes.

³⁰ Voir notamment Alois Wierlacher (Hrsg.), *Das Fremde und das Eigene. Prolegomena zu einer interkulturellen Germanistik*, München, Iudicium, 1985 ; A. Wierlacher, *Perspektiven und Verfahren interkultureller Germanistik*, München, Iudicium, 1987 ; A. Wierlacher & Georg Stötzel (Hrsg.), *Blickwinkel. Kulturelle Optik und interkulturelle Gegenstandskonstitution*, München, Iudicium, 1996 ; A. Wierlacher, *Hermeneutik der Fremde*, München, Iudicium, 1990 ; Bernd Thum & Gonthier-Louis Fink (Hrsg.), *Praxis interkultureller Germanistik: Forschung – Bildung – Politik*, München, Iudicium, 1993.

³¹ Il faut toutefois rappeler que la pensée de J.G. Herder, développée à une période où l'Allemagne ne s'était pas encore constituée en nation, est bien plus complexe que n'a pu le laisser entendre pendant longtemps une réception encore influencée par l'instrumentalisation qu'en avaient faite les idéologues nationaux-socialistes. Cette nécessaire distinction entre l'œuvre elle-même et l'histoire de sa réception a relancé l'intérêt des chercheur·se·s pour Herder, notamment en France, depuis les travaux pionniers de Pierre Pénisson. Voir entre autres : P.P., « L'Imaginaire européen de Johann Gottfried Herder », in : Katia Dmitrieva & Michel Espagne (dir.), *Transferts culturels triangulaires France-Allemagne-Russie*, Paris, Éd. de la Maison des sciences de l'homme, 1996, p. 141-151 ; P.P. & Norbert Waszek (dir.), *Herder et les Lumières : L'Europe de la pluralité culturelle et linguistique*, *Revue germanique internationale*, 20/2003. Ces approches dessinent l'image nuancée d'un Herder partagé « entre universalisme et singularité », comme le formule Lia Formigari dans sa contribution à cet ouvrage (« Herder entre universalisme et singularité », *op. cit.*, p. 133-143. C'est dans ce nouveau courant que s'inscrivent également les travaux de ma collègue Clémence Couturier-Heinrich, qui a édité les actes d'un colloque organisée par elle dans le cadre du CAE/CERCLL sous le titre *Théorie et pratique de la traduction chez J.G. Herder*, Heidelberg, Synchron, 2012.

Ce modèle fut remis en cause par l'approche proposée en 1997 par le philosophe allemand Wolfgang Welsch sous le terme de *transculturalité*³². Selon Welsch, les cultures ne peuvent plus être envisagées de nos jours comme des organismes ou des structures constituées en systèmes fermés (comparables à des « îles » ou à des « sphères »), mais comme des « réseaux ». Il ne s'agit donc pas de redéfinir la nature du rapport *entre* des cultures (d'instaurer un « dialogue » ou de jeter des « ponts »), mais bien de faire son deuil de l'idée même qu'il existerait des entités culturelles stables et relativement autonomes : selon ce modèle dynamique, il n'y aurait d'identités culturelles que plurielles, composites et processuelles.

En prenant acte du fait que ce que nous percevons comme des « cultures » n'est en fait que le résultat transitoire de mélanges et d'enchevêtrements résultant eux-mêmes de processus historiques complexes et variés, on admet en effet que les frontières entre ces ensembles ne sont pas seulement mouvantes et relatives, mais qu'elles traversent jusqu'aux individus. Dans cette perspective, l'« identité » culturelle d'un être humain n'est que le point d'intersection d'une multitude de « cultures » déterminées par des paramètres différents (langue, nation, ethnie, religion, classe, profession...). N'étant plus considérées comme objectivement données, les cultures acquièrent le statut de « discours » en perpétuel devenir.

Contrairement à l'interculturalité, la transculturalité ne désigne donc pas un type de relation entre des unités prédéfinies, mais la qualité même (dynamique et composite) attribuée à toute culture. Cette conception rejoint d'autres théories contemporaines remettant en question l'ancienne représentation organique et statique de la culture, comme notamment celle du rhizome, modèle épistémologique développé par Gilles Deleuze et Félix Guattari en opposition au modèle pyramidal de l'arborescence, ou encore celle de l'hybridité culturelle conceptualisée par Homi K. Bhabha dans une perspective de déconstruction du concept idéologique d'altérité. Elle se rapproche également de la conception de la culture qui sous-tend la théorie des transferts culturels élaborée par les germanistes Michel Espagne et Michael Werner.

³² Signalons au passage que Welsch n'a pas inventé le concept de transculturalité, qui fut utilisé pour la première fois par le sociologue cubain Fernando Ortiz dans la première édition de son étude *Contrapunteo Cubano del Tabaco y el Azúcar* (1940). Le terme réapparut dans les années 1990 dans différentes disciplines universitaires, notamment en didactique des langues étrangères. Welsch se l'appropriait pour fonder de façon méthodologique sa théorie de la culture et la consolider : il reprend le terme à connotation dynamique de transculturation en le dégageant de son contexte sociologique et en le généralisant comme catégorie philosophique.

La distinction schématique faite ici entre interculturalité et transculturalité est assurément réductrice : les approches développées ces dernières années dans le cadre désormais institutionnel des « études interculturelles » se sont beaucoup diversifiées. Les outils conceptuels issus de courants tels que les études postcoloniales (hybridité, ambivalence, tiers-espace, *mimicry*, zone de contact...), notamment, y ont fait leur entrée et modifient continûment les contours d'une « discipline partielle » (*Teildisziplin*) qui s'est toujours voulue, par définition, ouverte au « dialogue » non seulement avec d'autres cultures mais aussi avec d'autres disciplines³³. Nombre de chercheur·ses·s qui situent leurs travaux dans le cadre épistémologique de l'interculturalité ont donc fait évoluer le concept de manière à lui intégrer d'autres approches, dont notamment celle de la transculturalité³⁴.

Toutefois cette évolution ne saurait occulter le fait qu'un axe de recherche qui se définit par la mise en relation d'entités appelées « cultures » ne peut renoncer tout à fait – sauf à scier la branche sur laquelle il s'est développé – à l'idée que de telles entités existent et qu'elles sont suffisamment autonomes pour faire l'objet d'une forme ou une autre de jonction. Il ne peut pas non plus, de ce fait, renier totalement son ancrage dans une tradition d'approche herméneutique du fait culturel : l'objectif de « compréhension » (de l'Autre) reste posé à l'horizon de toute recherche qui se définit elle-même comme « interculturelle ». Cet ancrage conceptuel et méthodologique entraîne inévitablement quelques contradictions pour qui entend par ailleurs mobiliser des approches déconstructionnistes telles qu'elles ont été développées dans le contexte des études postcoloniales ou de genre : envisagé en termes de dialogue, de rencontre ou d'interface, le concept d'altérité peut certes évoluer vers plus de fluidité, mais il ne peut tout à fait être appréhendé dans sa dimension de construction idéologique³⁵.

³³ Michael Hofmann trace précisément les contours de ce que pourrait être une recherche interculturelle intégrant les approches postcoloniales lorsqu'il désigne comme le principal apport de ces dernières la focalisation du regard critique sur les rapports entre construction de l'altérité et structures de domination. Pointant dans un même mouvement le risque de binarisme que comporte la critique saïdienne de l'orientalisme, il assigne aux études interculturelles la mission de corriger ces outrances (certes « compréhensibles » en regard de la sensibilité du chercheur palestinien sur le chapitre de la politique hégémonique menée par les États-Unis au Proche-Orient) en apportant un éclairage plus nuancé au rôle bien souvent « subversif » de la littérature envers les discours officiels de domination. M.H., *Interkulturelle Literaturwissenschaft: Eine Einführung*, Paderborn, Fink, 2006, p. 27-36 (p. 36).

³⁴ Fritz Peter Kirsch plaide ainsi pour une « combinaison des deux approches théoriques et méthodologiques ». F.P.K., « L'interculturalité, une notion périmée ? », *Revue germanique internationale*, 19/2014, p. 57-64 (p. 57).

³⁵ Ayant à cœur de démontrer l'incompatibilité des approches interculturelles avec toute conception essentialiste de la culture, Ortrud Gutjahr, Michael Hofmann ou encore Ernest W.B. Hess-Lüttich (dont l'un des principaux axes de recherche est la communication interculturelle) insistent sur la dimension

D'un autre côté, le modèle de la transculturalité a lui aussi ses limites. En premier lieu, il ne fonde pas une méthodologie, puisqu'il désigne une qualité identifiée comme propre au fait culturel en tant que tel. En outre, la théorie de la transculturalité reste malgré tout tributaire d'une perspective qui inscrit le « culturel », entendu comme une catégorie renvoyant à un ensemble de mentalités et de pratiques distinctives (fût-ce sur un mode dynamique, pluriel et ouvert), au centre de l'attention du/de la chercheur·se. Comment opérer avec un concept aux contours aussi flous et mouvants ? L'idée de « transculturalité » ne devrait-elle pas aboutir finalement à l'abandon pur et simple du terme de « culture » ?

Même parmi les adeptes de cette approche, certain·e·s se sont demandé s'il ne faudrait pas aller jusqu'au bout du raisonnement et renoncer définitivement à considérer la « culture » comme un paradigme opératoire pour aborder des œuvres littéraires et artistiques. Ainsi les éditrices de l'ouvrage *Des cultures en mouvement : Contributions à la théorie et à la pratique de la transculturalité* (*Kulturen in Bewegung : Beiträge zur Theorie und Praxis der Transkulturalität*, 2012), la germaniste Dorothee Kimmich et la slaviste Schamma Schahadat, concluent-elles leur présentation théorique en ces termes :

Letztlich stellt sich also die Frage, ob nicht auch das Konzept der Transkulturalität, das auf Dynamik und Offenheit setzt, nicht dem Kulturalismus verfällt. Es bleibt schließlich wahrscheinlich, dass kein einziges Problem, kein einziger Konflikt transkultureller Dynamik tatsächlich auf „kulturelle“ Gründe zurückzuführen ist, sondern dass jeweils ökonomische, soziale oder politische Gründe sind, die Kulturkonflikte auslösen. Transkulturalität wäre dann eine systemische Bedingung für das Überleben von Kultur(en). Der Versuch, transkulturelle Dynamiken in positive und negative Aspekte einzuteilen, wäre nichts anderes als der gescheiterte aufklärerische

relationnelle et relative de l'identité culturelle, et donc de l'altérité. Ils représentent ainsi dans le champ de l'interculturalité une orientation plus ouverte, c'est-à-dire plus critique envers l'approche herméneutique que celle défendue notamment par Norbert Mecklenburg (*Das Mädchen aus der Fremde. Germanistik als interkulturelle Literaturwissenschaft*, München, Iudicium, 2008). Pour autant, le fait même que leurs préoccupations continuent de tourner avec constance autour de cette notion d'altérité semble indiquer qu'il s'agit bien là d'une catégorie indépassable dans le cadre du modèle « interculturel ». Voir Ernest W.B. Hess-Lüttich, *Fremdverstehen in Sprache, Literatur und Medien*, Frankfurt/Bern/New York, Peter Lang, 1996 ; Ortrud Gutjahr, „Alterität und Interkulturalität. Neuere deutsche Literatur“, in: Claudia Benthien & Hans Rudolf Velthen (Hrsg.), *Germanistik als Literaturwissenschaft. Eine Einführung in neue Theoriekonzepte, Reinbek bei Hamburg*, Rowohlt, 2002, p. 345-369 ; Michael Hofmann, *Interkulturelle Literaturwissenschaft, op. cit.*, p. 9-26 („Interkulturalität, Fremdheit, Differenz“). L'une des approches les plus prudentes de ce complexe thématique – et donc les plus prometteuses pour l'avenir de l'interculturalité comme champ d'analyse – me semble être celle proposée récemment par un collectif de chercheurs européens membres du Key Area Multilingualism and Intercultural Studies (MIS, fondé en 2014) de l'Université de Luxembourg : Jeanne E. Glesener, Nathalie Roelens, Heinz Sieburg *et al.* (Hrsg.), *Das Paradigma der Interkulturalität. Themen und Positionen in europäischen Literaturwissenschaften*, Bielefeld, Transcript, 2017.

Versuch, humanistischen Universalismus und einen potentiell rassistischen Relativismus zu vereinen. Letztlich provoziert der Transkulturalismus die Frage, ob es nicht das Konzept „Kultur“ selbst ist, das man aufgeben muss, um den Anforderungen der Gegenwart gerecht zu werden. Das allerdings wird nicht allgemein, sondern in den verschiedenen sozialen und politischen Diskursen entschieden werden müssen.³⁶

[Au bout du compte se pose donc la question de savoir si le concept de transculturalité, qui mise sur le dynamisme et l'ouverture, ne succombe pas lui-même au mirage du culturalisme. Il reste après tout probable que pas un seul problème, pas un seul conflit relevant de la dynamique transculturelle ne puisse réellement être imputé à des causes « culturelles », mais que ce soient plutôt des causes soit économiques, soit sociales ou politiques qui déclenchent les conflits culturels. La transculturalité serait dès lors une condition systémique de la survie de la (des) culture(s). La tentative de distinguer les dynamiques transculturelles en fonction de leurs aspects positifs ou négatifs ne serait alors pas autre chose que la tentative manquée – tributaire de l'*Aufklärung* – de faire fusionner l'universalisme humaniste avec un relativisme potentiellement raciste. En fin de compte, le transculturalisme soulève la question de savoir si ce n'est pas le concept de « culture » lui-même qu'il faut abandonner pour satisfaire aux exigences du temps présent. Mais c'est là une question à laquelle on ne peut répondre de manière générale et qui devra être tranchée dans le cadre des différents discours sociaux et politiques.]

C'est avec tout le recul critique exprimé ici par D. Kimmich et S. Schahadat à l'égard du concept de transculturalité que je me rallie néanmoins, dans le débat entre inter- et transculturalité, aux tenants de la seconde – dans la mesure justement où ils/elles n'en font pas un cadre scientifique autonome, mais plutôt les prémisses théoriques d'une démarche vouée à terme à rendre caduc jusqu'au concept qui lui a donné naissance³⁷.

Cette tentative de positionnement terminologique laisse entrevoir pourquoi il m'apparaît nécessaire de corrélér toute approche scientifique d'objets culturels (littéraires et artistiques notamment) en termes d'appartenance à *des* « cultures » plurielles – que ce soit au prisme de l'interaction ou de l'interpénétration de ces dernières – à une problématisation du discours tenu *sur* les entités ainsi désignées. Cette démarche revient à porter l'attention sur les rapports de pouvoir, de domination et d'autorité qui travaillent les « cultures » en question et les constituent en tant que telles (i.e. dans leur distinctivité) dans la conscience collective. Une telle approche ne peut faire l'économie de modèles

³⁶ Dorothee Kimmich & Schamma Shahadat, „Einleitung“, in: D. K. & S. S. (Hrsg.), *Kulturen in Bewegung: Beiträge zur Theorie und Praxis der Transkulturalität*, Bielefeld, Transkript, 2012, p. 7-21 (p. 15).

³⁷ Voir aussi l'exposé nuancé que donnent Hendrik Blumentrath, Julia Bodenburg, Roger Hillman & Martina Wagner-Egelhaaf de la théorie de Welsch dans leur ouvrage *Transkulturalität. Türkisch-deutsche Konstellationen in Literatur und Film*, Münster, Aschendorff, 2007, p. 17-18.

conceptuels intégrateurs permettant d'articuler aussi bien l'analyse immanente de l'objet que son approche « inter- » ou « transculturelle » à un éclairage du contexte social, politique, institutionnel et intellectuel de sa genèse et de sa réception. Elle est donc par définition « transversale », au sens défini plus haut.

2.3 Intermédialité : regards croisés sur un objet hybride, la radio

Parmi les domaines de recherche qui se sont développés sur une base d'emblée transdisciplinaire, l'intermédialité forme un champ scientifique aux contours encore assez mal définis. Née dans le prolongement direct de la théorie de l'intertextualité, elle se fonde sur la prise de conscience que l'« univers textuel » dans lequel s'inscrit tout texte individuel selon les fondateurs de l'approche intertextuelle englobe également des supports autres que textuels : acoustiques (radiophonie, phonographie), visuels (dessin, peinture, sculpture, photographie), spectaculaires (théâtre, danse, opéra, cirque), audiovisuels (cinéma, télévision). L'approche « médiatique » conduit cependant très vite à cette nouvelle découverte que les objets culturels ne sont jamais génériquement purs : la prise en considération de la matérialité du support attire inévitablement l'attention sur le *croisement* de techniques de communication dont tout objet culturel est le produit, et par là sur la contamination générale des formes et des discours. L'intertextualité débouche ainsi sur une approche qui est elle-même, d'emblée, mixte : il n'y a de « médialité » qu'*inter-médiale*³⁸.

Ainsi la radiophonie, technique réputée « aveugle » puisqu'elle ne repose pas sur la transmission d'images mais uniquement de sons, fait-elle néanmoins appel à l'imagination visuelle de l'auditeur-ice pour construire des « films mentaux ». Recourant à des procédés déjà utilisés dans le cinéma (muet) de l'époque, elle construit sa propre scénographie à l'intersection des genres narratif, dramaturgique et cinématographique. Dans le même temps, elle réactive par les moyens d'une technologie avancée des formes de communication culturelle qui avaient peu à peu disparu dans les civilisations occidentales

³⁸ Sur cette question, voir Jürgen E. Zimmer, « L'intermédialité, une nouvelle approche disciplinaire : perspectives théoriques et pratiques à l'exemple de la vision de la télévision », *Cinéma et intermédialité*, vol. 10, n^{os} 2-3, printemps 2000, p. 105-134 ; Rémy Besson, « Prolégomènes pour une définition de l'intermédialité à l'époque contemporaine », rapport de recherche publié sur l'archive ouverte HAL-UTM, juillet 2014, en ligne [dernière consultation le 27/07/2018] : <hal-01012325v1> ; Eric Méchoulan, « Intermédialité, ou comment penser les transmissions », *Fabula / Les colloques*, « Création, intermédialité, dispositif », article publié le 05/03/2017, en ligne [dernière consultation le 20/07/2018] : <<http://www.fabula.org/colloques/document4278.php>>.

après l'invention de l'imprimerie : Benjamin voit dans la radio la possibilité historique de réhabiliter l'art du « conteur » pré-moderne, dont il s'emploie à utiliser les ressorts dans une visée émancipatrice par le biais d'une pédagogie marxiste³⁹. Plus généralement, c'est l'oralité comme mode autonome d'expression et de création qui revient en force dans l'espace public, avec des conséquences importantes dans tous les domaines de la société. L'attention nouvelle à la voix humaine, et à la dimension acoustique de manière générale, conduit à une reconfiguration des modes de perception qui, à son tour, suscite par réfraction de nouvelles approches esthétiques en matière de stratégies d'écriture littéraires.

Le projet de recherche que je mis sur pied avec Claudia Krebs en organisant en 2003 le premier colloque du CAE sur un aspect central de l'histoire intellectuelle du XX^e siècle, l'invention de la radio, visait à jeter les bases d'une exploration intermédiaire et transnationale des conséquences de l'apparition de la radiodiffusion dans le champ culturel des pays germanophones. Nous appuyant sur la réflexion engagée collectivement au sein de notre « Jeune équipe » autour de la « circulation des objets, des savoirs et des textes » entre l'espace germanique et le reste de l'Europe, nous entendions orienter le débat sur ce sujet – déjà abondamment étudié dans les milieux académiques des pays germanophones – vers un questionnement transversal de la notion de frontière. Il s'agissait d'inscrire les différentes approches possibles (par l'histoire, la philosophie, l'anthropologie, l'esthétique, les sciences de la communication, la littérature...) de cet objet hybride qu'est la radio dans la perspective d'une appréciation des changements provoqués par la révolution radiophonique, non seulement à l'intérieur du champ culturel germanophone, mais aussi et surtout dans les interactions entre l'espace germanique et les autres pays européens.

Au-delà de la présentation à un public scientifique français des élaborations théoriques auxquelles a donné lieu la radio dès son apparition dans les années 1920 dans le contexte allemand, l'objet de ce colloque était donc d'ouvrir des pistes pour une approche trans- et supranationale des pratiques culturelles développées dans ce cadre. L'une de ces pistes était la reconstitution de l'histoire *européenne* de la pièce radiophonique (*Hörspiel*), ce genre nouveau qui attira aussitôt les écrivains et dont la productivité artistique fut relancée en Allemagne dans les années 1950-1960 par la renaissance des chaînes de

³⁹ Voir Reinhard Döhl, « Le travail radiophonique de Walter Benjamin », in : C. Meyer & C. Krebs (dir.), *Relais et passages. Fonctions de la radio en contexte germanophone*, Paris, Kimé, 2004, p. 73-106.

radiodiffusion nationales, lui assurant une popularité qui ne s'est pas démentie jusqu'à nos jours⁴⁰.

En attirant l'attention sur la fonction de médiation culturelle dont fut très vite investie la radio, nous voulions également réinscrire dans ce cadre supranational l'histoire des services étrangers de grandes stations de radio nationales comme la BBC, dont les programmes endossèrent pendant la Seconde Guerre mondiale un rôle politique : produites par des auteur·rice·s allemand·e·s exilé·e·s à l'intention du public germanophone à l'intérieur et à l'extérieur des frontières du « Reich » hitlérien, les émissions du *German Service* de la BBC pouvaient atteindre la population confinée dans la zone d'influence du régime national-socialiste. Des écrivains profitèrent de cette possibilité pour élaborer des formats satiriques (comme le cabaret politique) visant à déjouer l'endoctrinement de la population allemande par la propagande officielle – elle-même largement diffusée par le biais des ondes⁴¹. Après la guerre, ce furent encore des émissions radiophoniques qui contribuèrent de façon non négligeable à reconstruire le corps social et politique, que ce soit, comme en Allemagne, par l'importation de modèles étrangers à des fins d'éducation politique⁴², ou, dans des zones frontalières telle l'Alsace où la population avait été dépossédée de sa culture régionale et dialectale, au moyen de formats populaires conçus selon le projet d'une « thérapeutique du rire »⁴³. L'histoire européenne de la radio se joue ainsi à différents niveaux : intra-national (rôle fédérateur des stations publiques dans l'espace germanophone), inter-national (traductions, adaptations), supra-national (stations étrangères des radios publiques nationales) et local (émissions en langues régionales).

Ce colloque de dimensions modestes (dix interventions réparties sur deux jours) mettait à contribution des chercheur·se·s français·e·s et allemand·e·s de différentes disciplines – histoire, études germaniques (littérature et histoire des idées), littérature comparée, science des médias –, ainsi que des professionnel·le·s (responsables de programmation). Plusieurs participants, dont Claudia Krebs elle-même, présentaient l'atout de conjuguer l'expertise scientifique à une expérience professionnelle des métiers de la

⁴⁰ Irmela Schneider, « La pièce radiophonique en Europe : historique et perspectives », in : C. Meyer & C. Krebs (dir.), *Relais et passages*, op. cit., p. 21-40.

⁴¹ Frank Stucke, « Exil sur les ondes : *Les Lettres du caporal Adolf Hirsnschal* de Robert Lucas (1940-1945) », in : C. Meyer & C. Krebs (dir.), *Relais et passages*, op. cit., p. 117-198.

⁴² Claudia Krebs, « Le feuilleton *Paul Temple* de Francis Durbridge (1949-1968) : enquête sur un modèle », in : C. Meyer & C. Krebs (dir.), *Relais et passages*, op. cit., p. 227-250.

⁴³ Christiane Kohser-Spohn, « Radio-Strasbourg et le réveil de l'identité alsacienne (1930-1982) », in : C. Meyer & C. Krebs (dir.), *Relais et passages*, op. cit., p. 199-250.

radio, que ce soit en qualité de journalistes, d'auteur·rice·s ou d'enquêteur·se·s. Ces échanges donnèrent lieu à une publication chez Kimé où les dix contributions recueillies étaient complétées par la traduction d'un essai inédit en France de l'écrivain, théoricien et historien des médias Reinhard Döhl⁴⁴. Invité au colloque, cet expert de renommée internationale (décédé l'année suivante) n'avait pu honorer son engagement et avait mis à notre disposition le texte d'une étude réalisée quelques années auparavant sur le travail radiophonique de Walter Benjamin.

J'ai déjà évoqué, dans l'introduction de ce document de synthèse, la teneur de l'article qui constitue ma contribution personnelle à cette réflexion : « L'acoustique du roman : la radio et les voix dans les romans policiers de Friedrich Glauser ». J'y soulignais le rôle qu'a joué dans mon parcours scientifique cette plongée dans l'univers d'un écrivain qui occupa toute sa vie (non moins que Canetti mais pour d'autres raisons) une place tout à fait singulière dans le champ littéraire et social. La mise au jour dans l'œuvre de Glauser d'interférences thématiques et structurelles entre l'univers de la radio et celui du roman (au niveau de l'imaginaire, de l'esthétique, des procédés narratifs et de l'éthique) réalisa la jonction entre mes recherches antérieures sur Canetti et les axes d'investigation que je développerais par la suite en m'appuyant sur des approches postcoloniales : place de l'oralité dans la littérature, volonté de donner une « voix » (et par là une légitimité) à celles et ceux qui en sont privé·e·s dans l'espace public (les « subalternes »), rapport entre cette attention portée à la matérialité de la voix humaine et, d'une part, une utopie éthico-politique d'écoute mutuelle opposée à la force objectivante du regard et, d'autre part, la dimension linguistique des conflits entre des « cultures » nationales et supranationales engagées dans un rapport de force dissymétrique. Glauser était en effet sensibilisé à l'approche « acoustique » du jeu social, non seulement par son immersion dans un univers marqué – pour le meilleur et pour le pire – par l'essor d'un média qui reconfigura profondément le champ social durant sa période de productivité, mais aussi par son imprégnation culturelle éclectique (père suisse et mère autrichienne, ancrage territorial à la frontière linguistique d'un pays possédant quatre langues nationales, bilinguisme précoce...), prolongée par une trajectoire tumultueuse d'errance aussi bien géographique que sociale (comprenant entre autres une expérience à la Légion étrangère).

⁴⁴ Voir note 39.

Même si l'article n'insistait pas outre mesure sur le plurilinguisme sous-jacent à l'œuvre de Glauser (j'avais d'autres aspects à traiter prioritairement dans le cadre de ce projet), mon attention fut attirée dès ce moment sur la dimension sociopolitique de la diversité linguistique, qui intervient à la fois dans l'interaction entre différents niveaux de langue opérant comme des instruments de distinction sociale et de domination politique (langue châtiée de la bourgeoisie, jargons savants, dialectes...), et dans la coexistence – jamais totalement pacifique – de différentes langues nationales sur un même territoire, laquelle entraîne, pour qui les maîtrise, un usage stratégique de l'une ou de l'autre en fonction des situations. Cette problématique d'une grande richesse, que les romans de Glauser illustrent avec autant de finesse que de légèreté apparente, me conforta dans l'idée, mise à profit plus tard dans le contexte du projet « Langues choisies, langues sauvées », qu'il y avait là une voie d'accès fructueuse au « babélisme » en littérature, si souvent traité dans le contexte européen sur un mode angéliste.

Outre cet article, le présent dossier d'Habilitation contient l'avant-propos dans lequel nous exposons, Claudia Krebs et moi-même, le cadre réflexif du projet qui avait donné naissance à ce volume. Si je n'ai pas versé au dossier l'intégralité de l'ouvrage, c'est que celui-ci – en dépit du rôle important qu'a joué sa réalisation dans mon parcours scientifique – ne reflète que partiellement mon travail personnel. D'abord, le choix initial de l'objet étudié (la radio) ne fut pas effectué à mon initiative mais à celle de ma collègue, qui était contrairement à moi familiarisée de longue date avec cette matière, tant par son expérience professionnelle (à Radio France notamment) que par ses recherches dans le domaine de l'histoire des idées du XX^e siècle et par ses activités pédagogiques (axées entre autres autour de la pièce radiophonique allemande). Ensuite, et par voie de conséquence, je n'intervins que marginalement dans le choix des personnalités extérieures à solliciter, laissant à Claudia Krebs le soin de sélectionner parmi ses contacts, et en fonction de ses références, les professionnels susceptibles de faire avancer la réflexion, notamment sur le plan théorique.

Mon implication fut déterminante, en revanche, pour ce qui est de la définition des axes de réflexion développés à partir du thème directeur de la radio comme « passe-frontières ». J'insistai notamment sur l'intérêt que nous avions à étayer l'entrecroisement des dimensions transnationale et (inter-)médiale, pour lequel C. Krebs disposait d'un solide équipement conceptuel, par l'analyse concrète d'objets culturels (littéraires et/ou radiophoniques) – seul angle d'approche pour lequel je pouvais au demeurant (et peux toujours) me prévaloir de quelque expertise. Je pris toutefois une part croissante au projet

ainsi (re-)défini, et mon intérêt pour le chantier d'investigation commun augmenta au fur et à mesure de sa mise en œuvre. Je proposai ainsi de solliciter deux intervenants extérieurs, l'historienne Christiane Kohser-Spohn et le germaniste Frank Stucke (par ailleurs enquêteur à la BBC), tous deux basés à Berlin, dont les contributions se révélèrent très pertinentes et enrichirent le débat de perspectives novatrices.

Je pris également une part importante au travail d'édition. C'est à ce stade que je m'aperçus que nous avions commis quelques erreurs de conception : les contributions écrites laissaient apparaître, par leur petit nombre comme par leur longueur et leur qualité inégale, une disproportion entre le résultat obtenu et la vastitude de la matière embrassée ainsi que sa complexité. Toutes deux novices dans l'organisation de manifestations scientifiques, nous n'avions pas anticipé la phase de rédaction et d'édition, ni tenu compte du fait que des professionnels de la radio – certes précieux comme discutants et informateurs – ne sont pas forcément des auteurs pointilleux de textes destinés à la publication dans un ouvrage scientifique. Autrement dit, nous avions été – selon le point de vue – soit trop ambitieuses dans la définition du cadre thématique, soit trop prudentes dans le dimensionnement du projet. En prévoyant un plus grand nombre d'interventions, nous aurions eu la marge de manœuvre nécessaire pour procéder à des réajustements lors de l'édition (en écartant au besoin les contributions les moins pertinentes), et nous aurions disposé de la masse critique permettant de produire un résultat significatif. Nous fîmes de notre mieux pour pallier ces défauts, en demandant à certain·e·s auteur·rice·s de reprendre et d'étoffer leurs articles et en effectuant sur d'autres un travail de « rewriting » méticuleux.

Malgré ces incidents de parcours et grâce au climat d'entente collégiale dans lequel nous travaillâmes du début à la fin – nous répartissant les tâches au fur et à mesure, en fonction de nos compétences respectives –, l'ouvrage *Relais et passages. Fonctions de la radio en contexte germanophone* apporte selon moi des éclairages féconds sur la question abordée. Je déplore seulement que notre inexpérience ne nous ait pas permis d'en faire une publication qui eût été tout à fait à la hauteur de notre investissement scientifique, tant individuel que collectif.

2.4 Interculturalité : repenser les contours de la « germanophonie » littéraire

Pour mon prochain colloque, je voulais avoir dès l'abord une maîtrise suffisante du sujet pour être à même de faire des choix pertinents et proportionnés. Il s'agissait donc de définir le champ d'investigation de telle sorte qu'il corresponde à l'orientation que je souhaitais donner à mes recherches futures. Mon attention se portait depuis quelque temps, je l'ai dit, vers les approches théoriques développées dans le domaine des études postcoloniales. Celles-ci me semblaient ouvrir des perspectives, également, pour aborder cette catégorie de productions littéraires germanophones que la critique littéraire nationale, tant académique que journalistique, persistait à envisager selon le prisme exogène : « littérature étrangère en allemand », « littérature des migrants », « littérature de la migration », et plus récemment « littérature interculturelle » ou « transculturelle ». Les étiquettes variaient au gré des réajustements du discours public sur la présence (de plus en plus visible et pérenne), dans le corps social, de minorités ethnoculturelles d'origine étrangère. Cette succession de formules aussi peu satisfaisantes les unes que les autres reflétait l'impuissance de l'institution à intégrer cette catégorie de textes à une image implicitement prédéfinie de ce qu'est (ou doit être) la « littérature allemande ». Comment trouver une désignation qui rende justice à la fois à la qualité intrinsèquement « allemande » des textes (de plus en plus souvent, du reste, en accord avec la nationalité des auteur·rice·s), et au caractère distinctif qui les unit, par-delà les différences formelles et thématiques patentées (et de plus en plus considérables) qui existent entre eux ?

Je ne tenais pas particulièrement à assumer seule la direction scientifique d'un colloque qui serait, cela s'imposait compte tenu de la leçon tirée de ma première expérience, de plus grande envergure que celui sur la radio. Mais vu la matière que j'entendais traiter, je n'eus pas le choix : aucun autre membre du CAE ne travaillait sur des thèmes suffisamment proches de ces questions pour s'engager à mes côtés dans cette nouvelle aventure. Je décidai donc d'ouvrir le débat dans les termes mêmes où le problème se posait à moi depuis quelque temps : comment aborder un objet qu'on se refuse à enfermer dans une étiquette normative ? Comment se saisir de la littérature allemande dans sa dimension transnationale (ou « transculturelle ») sans tomber dans les apories du culturalisme ? Comment penser le paradigme postcolonial dans le contexte germanique ?

Je pensais au départ faire porter la réflexion sur l'ensemble de l'espace germanophone, l'Autriche et la Suisse connaissant elles aussi une forte immigration qui a conduit à l'émergence d'une production littéraire suscitant dans la communauté

scientifique le même type d'embarras conceptuel et méthodologique. Mais cette ambition s'est vite révélée démesurée : la prise en compte de la dimension politique et sociale (et donc historique) imposait de choisir un axe prioritaire, les configurations autrichienne et suisse étant bien trop différentes de la configuration allemande pour qu'on puisse espérer parvenir dans le cadre d'un colloque à autre chose qu'une juxtaposition d'aperçus partiels sur des situations extrêmement complexes et variées. Il fallait donc me résoudre à favoriser pour ce projet – sans exclure par principe d'autres terrains – la perspective d'une « germanophonie » centrée autour de la République fédérale, et plus particulièrement des *Länder* de l'ancienne RFA et de Berlin, où se concentrent d'ailleurs les centres institutionnels du champ littéraire germanophone dans sa dimension supranationale : maisons d'édition, organes de presse les plus influents, prix littéraires prestigieux, pôles d'attraction pour les auteur·rice·s (qui viennent s'y installer y compris depuis les autres régions et pays de l'espace germanique). Seul ce cadrage sur la RFA, ancienne et nouvelle, pouvait garantir une cohésion suffisante des échanges pour éviter l'éparpillement autour d'un questionnement qui, quant à lui, se voulait largement ouvert.

Au demeurant, même en axant la réflexion sur l'Allemagne, on ne pouvait raisonnablement embrasser toute l'étendue de la problématique, s'agissant d'un territoire qui avait connu quarante ans durant des évolutions divergentes : la division politique avait conduit à des histoires d'immigration bien différentes de part et d'autre de la frontière intérieure. En revanche, la réunification était à l'évidence une donnée majeure de la situation actuelle. La fin de la partition politique avait amorcé une reconfiguration générale du champ social dont les immigrés et leurs descendants étaient des deux côtés les grands perdants, comme en témoignait de façon dramatique la hausse des violences xénophobes enregistrée après 1990. Cette recrudescence de l'hostilité à l'égard des minorités visibles s'accompagnait d'une droitisation – d'abord insidieuse puis de plus en plus assumée – du discours public envers ces mêmes minorités qui allait conduire, après une courte phase d'euphorie patriotique « pacifique », à l'émergence de figures intellectuelles défendant cette régression de la culture démocratique, et préparant le terrain aux formations populistes dont l'influence structure aujourd'hui le jeu politique. Pendant la phase de préparation du colloque, alors que les invitations étaient lancées et que je collectais les propositions qui me furent soumises, parut – à l'automne 2010 – un livre polémique dont le succès retentissant permettait de prendre la mesure de la dégradation du climat dans le pays : *L'Allemagne court à sa perte (Deutschland schafft sich ab)* de l'économiste Thilo

Sarrazin, banquier influent et membre du parti social-démocrate (*sic*), qui entonnait un discours identitaire xénophobe d'une violence inédite depuis l'après-guerre.

Ce qui se jouait depuis le « Tournant » historique de 1989-1990, c'était donc bien – au-delà de la renégociation de l'identité nationale et à travers elle – la place qui serait concédée dans le collectif national nouvellement (re-)défini à cette frange de la population qui avait toujours dû lutter, avec plus ou moins de succès, pour sa légitimité. Depuis les années 1970 environ, l'un des théâtres privilégiés de ce combat des minorités pour leur légitimité sociale, politique et culturelle était le champ littéraire. Or, derrière la succession des modes et des courants dominants de la littérature, où se reflète l'évolution de la société majoritaire – et dont les derniers phénomènes marquants étaient alors l'éclosion d'une « littérature du Tournant » (« *Wende-Literatur* ») et le débat sur l'héritage littéraire de la RDA⁴⁵ –, se poursuivait dans cette même arène, de façon certes moins spectaculaire (ou simplement moins médiatisée), mais en profondeur depuis les années 1970, un processus de transformation de l'imaginaire collectif sous l'effet de la présence de ces populations « venues d'ailleurs », et en premier lieu de la plus importante d'entre elles, la minorité issue de l'immigration turque. La germaniste américaine Leslie Adelson avait mis un nom sur ce processus en parlant du « tournant turc » (« *Turkish Turn* »⁴⁶) à l'œuvre dans la littérature allemande contemporaine, attirant l'attention sur la nécessité de trouver un langage adéquat pour décrire l'imbrication croissante de la littérature allemande « d'origine étrangère » dans la littérature majoritaire. Ce processus, que ni le discours sur « l'entre-deux » auquel sont supposément cantonnées les immigrés et leurs descendants⁴⁷, ni le fastidieux débat terminologique autour de la manière d'aborder la littérature produite par cette population culturellement hybride ne permettaient de saisir (ils l'occultaient plutôt), requérait une approche qui permette d'établir une « nouvelle grammaire critique de la migration » (sous-titre de l'ouvrage).

⁴⁵ Débat déclenché dans les rubriques littéraires des grands journaux par les réactions polémiques de critiques ouest-allemands (Ulrich Greiner et Frank Schirmacher en premier lieu) à la publication du récit de Christa Wolf, *Was bleibt* (1990). La controverse tournait autour de l'engagement politique de l'écrivain·e dans une société non-démocratique ; les critiques visaient à disqualifier Christa Wolf et ses collègues restés jusqu'au bout en RDA en faisant valoir qu'ils avaient profité du régime en acceptant les privilèges que celui-ci accordait à ses écrivains renommés.

⁴⁶ Leslie A. Adelson, *The Turkish Turn in Contemporary German Literatur: Toward A New Critical Grammar of Migration*, New York, Palgrave Macmillan, 2005.

⁴⁷ Leslie A. Adelson, "Against Between – Ein Manifest gegen das Dazwischen", *Text + Kritik* IX/06, Sonderband *Literatur und Migration*, München, 2006, p. 36-46.

Adelson, qui étayait son analyse par diverses approches théoriques postcoloniales dont notamment celle de l'anthropologue Arjun Appadurai⁴⁸, ouvrait une voie des plus prometteuses pour faire avancer la réflexion. Les études présentées dans son livre me confortaient dans l'idée que la société allemande était travaillée depuis la réunification par deux tendances concomitantes et inverses : l'une allait dans le sens d'un resserrement du discours national autour de questionnements ethnocentrés, l'autre se situait dans le prolongement du processus d'ouverture et d'hybridation enclenché par l'intégration continue des minorités étrangères dans la société ouest-allemande depuis les années 1960 – la première devant probablement être considérée en partie comme une réaction à la seconde, qui n'en était pas moins tout aussi probablement amenée à se poursuivre. Si cette hypothèse était juste, on ne prenait pas la mesure de l'hybridation en cours en se bornant à l'envisager à travers le prisme de l'« interculturalité » qui travaille la littérature des allochtones. En faisant le pari de prendre les choses par l'autre bout, c'est-à-dire de se demander comment cette production au départ marginale, mais qui relève de moins en moins de l'exception, est en train de reconfigurer l'entité « littérature allemande » en tant que telle (par rapport à l'image qu'on pouvait s'en faire encore, disons, dans les années 1960), on se donnait la possibilité de sortir des impasses auxquelles conduit l'éternel débat terminologique. Il devenait dès lors possible de contextualiser et d'analyser la nouvelle « transculturalité » allemande à partir d'une inscription de la littérature des « étrangers » dans une histoire littéraire commune qui restait à construire.

C'est ce programme que tentait de circonscrire la question formulée en titre de l'appel à communications : « Vers une “germanophonie” cosmopolite ? Perspectives postnationales dans la littérature allemande contemporaine ». Plusieurs des termes utilisés étaient à dessein équivoques et potentiellement provocateurs : non seulement le néologisme « germanophonie », qui indiquait un positionnement programmatique sur lequel je m'explique longuement dans l'introduction du volume, mais aussi « cosmopolite » (choisi de préférence à « interculturel » pour la ligne de tradition qu'il dessine dans l'histoire intellectuelle européenne) et, *last but not least*, « postnational » (plutôt qu'inter- ou supra-national, alors même qu'il n'est pas du tout certain que nous

⁴⁸ Arjun Appadurai, “Disjuncture and difference in the global cultural economy” (1990), in: Mike Featherstone (ed.), *Global Culture*, London, Sage, 1991; *Modernity at Large: Cultural Dimensions of Globalization*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1996 ; éd. française : *Après le colonialisme. Les conséquences culturelles de la globalisation*, trad. Françoise Bouillot, Paris, Payot, 2001.

vivions dans un monde où la catégorie de la nation serait en voie d'être dépassée). Ce programme se déclinait en quatre axes de réflexion :

- dimension politique (pertinence du paradigme postcolonial ?) : quelles stratégies discursives ? Quelles représentations du passé, de l'histoire ?
- questions de transmission, tradition, filiation ;
- évolutions formelles et thématiques, notamment en lien avec la configuration du champ littéraire ;
- réception internationale : comment penser la littérature allemande « transculturelle » dans sa dimension inter- et postnationale ?

Je ne lançai pas, cette fois encore, d'appel à communications public mais procédai par invitations ciblées. Parmi les chercheur·se·s qui avaient proposé récemment les approches les plus stimulantes dans la perspective indiquée, la plupart étaient – sans surprise – spécialisé·e·s dans l'étude des littératures minoritaires et diasporiques. Beaucoup se trouvaient hors d'Allemagne, notamment dans les pays anglo-saxons, comme Leslie Adelson (professeure de littérature allemande à Cornell, spécialiste de littérature des minorités), et/ou avaient une trajectoire personnelle d'immigration, comme Azade Seyhan (professeure de littérature allemande et comparée à Bryn Mawr College, Pennsylvanie, autrice d'un ouvrage intitulé *Writing Outside the Nation*⁴⁹), ou encore Immacolata Amodeo (professeure de littérature à la Jacobs University de Brême), dont les travaux sur la littérature des « écrivains étrangers en Allemagne fédérale » prenaient appui sur les concepts de « rhizome » et de « littérature mineure » développés par Deleuze et Guattari⁵⁰.

Il s'agissait pourtant d'ouvrir le champ de réflexion à d'autres approches. En France, Bernard Banoun était alors, dans le domaine des études germaniques, l'un des rares chercheurs chevronnés à s'être intéressés de longue date à la littérature allemande contemporaine dans sa dimension pluri- ou transculturelle. Spécialisé entre autres dans l'étude de la littérature autrichienne, il était également le traducteur en France de l'écrivaine germano-japonaise Yoko Tawada, sur laquelle il venait de coéditer avec Linda

⁴⁹ Azade Seyhan, *Writing Outside the Nation*, Princeton/NY, Princeton University Press, 2000.

⁵⁰ Voir notamment „Die Heimat heißt Babylon“: *Zur Literatur ausländischer Autoren in der Bundesrepublik Deutschland*, Opladen, Westdeutscher Verlag, 1996, ainsi que l'article „Betroffenheit und Rhizom: Literatur und Literaturwissenschaft“, *Migrationsliteratur. Eine neue deutsche Literatur?*, 6-8/2009.

Koiran (autrice d'une thèse sur celle-ci) un numéro de la revue *Études germaniques*⁵¹. Sollicité pour cette raison dans le cadre du colloque « Germanophonie », il me fit non seulement le plaisir et l'honneur d'accepter mon invitation, mais aussi la surprise de proposer une réflexion non pas sur l'une des figures de la littérature « Chamisso », mais sur l'écrivain carinthien (« monoculturel ») Josef Winkler – répondant ainsi à mon appel à s'emparer de la question de l'hybridation de la littérature allemande (ou de son internationalisation) par le biais d'approches englobant la perspective « intra-culturelle ».

Il fut suivi dans cette voie par le comparatiste Manfred Schmeling (Université de la Sarre), vers lequel je me tournai en raison de son expertise sur les questions de globalisation littéraire⁵². Désormais émérite, l'auteur de l'article qui m'avait mise jadis sur la piste de l'intertextualité répondit également à mon invitation par une proposition qui relevait le défi du décentrement de perspective : il aborda le sujet, quant à lui, à partir d'une vaste réflexion à la fois philosophique et poétologique sur le « perspectivisme » culturel et le traitement de l'altérité dans les romans d'auteurs contemporains a priori monoculturels, tels Herbert Rosendorfer ou Sten Nadolny.

Je pus obtenir également la participation du germaniste Michael Hofmann (Paderborn), à l'origine de nombreuses publications sur la littérature « interculturelle » – et sur l'interculturalité comme approche théorique⁵³ – mais aussi spécialiste de littérature de la Shoah⁵⁴, dont j'espérais une mise en perspective de la nouvelle littérature allemande « métissée » avec la littérature juive allemande. Sa proposition dépassa mon attente puisqu'il aborda la question, cruciale dans le cadre de ce projet, de la relation entre les immigrants d'origine turque et la minorité juive en Allemagne à travers le prisme d'une « culture mémorielle transculturelle » dont il éclairait l'entrelacs à partir de la résurgence dans la littérature, à la fois – selon des lignes parallèles mais aussi intriquées –, de la

⁵¹ Bernard Banoun & Linda Koiran (dir.), *L'oreiller occidental-oriental de Yoko Tawada*, *Études germaniques*, 2010/3 (n° 259).

⁵² Voir les ouvrages collectifs *Weltliteratur heute – Konzepte und Perspektiven*, Würzburg, Königshausen & Neumann, 1995, et (coédition avec Monika Schmitz-Emans et Kerst Walstra), *Literatur im Zeitalter der Globalisierung*, Würzburg, Königshausen & Neumann, 2000, ainsi que l'article „Der Schriftsteller als Anthropologe? Zur Dialektik von interkultureller und ästhetischer Vermittlung“, in: Beate Burtscher-Bechter & Martin Sexl (Hrsg.), *Theory Studies? Konturen komparatistischer Theoriebildung zu Beginn des 21. Jahrhunderts*, Innsbruck, StudienVerlag, 2001, p. 297-315.

⁵³ Voir note 33. Depuis *Interkulturelle Literaturwissenschaft: Eine Einführung* (2006, *op. cit.*), Michael Hofmann a publié notamment le recueil d'essais *Deutsch-türkische Literaturwissenschaft*, Würzburg, Königshausen & Neumann, 2013, et les deux coéditions *Deutsch-afrikanische Diskurse in Geschichte und Gegenwart: Literatur- und Kulturwissenschaftliche Perspektiven*, Amsterdam u.a., Rodopi, 2012, et *Unbegrenzt: Literatur und interkulturelle Erfahrung*, Frankfurt a. M., Peter Lang, 2013.

⁵⁴ Michael Hofmann, *Literaturgeschichte der Shoah*, Münster, Aschendorff, 2003.

mémoire turque du génocide arménien et de la mémoire allemande du génocide juif. Cet angle d'approche laissait apparaître toute l'ambivalence de la position des « Turcs allemands » puisque s'ils peuvent, en raison de leur infériorisation présente dans la société allemande, s'identifier jusqu'à un certain point au peuple juif exterminé sous le nazisme, ils peuvent tout aussi bien être renvoyés au prisme de la même configuration historique à leur propre responsabilité collective dans la persécution d'autres minorités (arménienne mais aussi kurde et grecque) – sans parler des pogroms infligés au XX^e siècle, avec la complicité des responsables politiques, à la population juive de Turquie également.

Lorsque j'avais proposé d'axer la réflexion, entre autres, autour de questions politiques et notamment mémorielles, je ne m'étais pas attendue à ce que cette piste soit privilégiée par beaucoup de collègues. Pourtant, là aussi, les échos positifs furent nombreux, avec une contribution intéressante, en particulier, sur la poésie « d'après Solingen » (Karin Yeşilada), montrant que les auteurs de textes lyriques écrits en mémoire des victimes des attentats racistes du début des années 1990 s'inscrivaient explicitement dans la tradition de Paul Celan, le poète juif qui avait bâti toute son œuvre « d'après Auschwitz » (au double sens de la locution « d'après »⁵⁵). Au-delà de l'intrication des mémoires turque et juive (et à travers celles-ci également arménienne et kurde), deux contributions mettaient en outre l'accent sur le fait que la littérature allemande porte aussi, fût-ce à la marge, l'empreinte de l'histoire de la persécution des Noirs, que ce soit en Allemagne (Linda Koiran) ou aux États-Unis, où les exilés juifs fuyant le nazisme furent confrontés dans les années 1940-1950 – mais en se retrouvant cette fois associés à leur corps défendant, en raison de leur couleur de peau, au camp des bourreaux – à la persécution de cette autre minorité stigmatisée, porteuse de la mémoire de l'esclavage (Katja Schubert).

Le prisme postcolonial se révélait donc bel et bien efficace, au-delà même de la mobilisation de concepts théoriques pour une configuration dans laquelle la post-colonialité (comme donnée historique) devait être repensée selon des lignes de partage plus complexes que le face-à-face entre d'anciens dominés et ceux-là mêmes qui avaient été leurs dominants. Car, et les analyses présentées dans le cadre de ce colloque le rappelaient

⁵⁵ Comme le rappelle Jean-Pierre Lefebvre, Celan a développé « une poésie qui n'est pas celle de l'après-Auschwitz, mais qui est "d'après Auschwitz", d'après les camps, d'après l'assassinat de la mère, d'après les chambres à gaz, au sens où "d'après" veut également dire "en fonction de..." ». J.-P. Lefebvre, « Préface », in : Paul Celan, *Choix de poèmes réunis par l'auteur*, Paris, Gallimard, 1998, p. 7-23 (p. 19).

avec insistance aussi bien individuellement que collectivement, même si l'Allemagne n'a pas été (contrairement à l'Angleterre ou à la France) la puissance colonisatrice à l'origine des persécutions et dépossessions dont avaient été victimes les actuelles minorités vivant sur son territoire, elle a indéniablement été une puissance non seulement colonisatrice mais aussi exterminatrice ; et même si les minorités en question n'ont pas subi dans leur chair les violences exercées par l'Allemagne dans le passé envers d'autres minorités au nom d'une idéologie impérialiste et nationaliste mortifère, elles sont porteuses d'une histoire d'infériorisation et d'aliénation qui ne peut pas davantage être effacée de leur mémoire collective que dans la population allemande celle des crimes commis. Ces différentes mémoires d'un lourd passé de domination restent non seulement vivaces d'un côté comme de l'autre, mais elles s'enchevêtrent et travaillent souterrainement les relations nouées entre les groupes de population qui cohabitent aujourd'hui sur le territoire. Et la littérature porte la trace de tout cela – et de bien plus encore.

J'avais sciemment privilégié dans le choix des personnalités à inviter celles et ceux des collègues travaillant sur ces questions dont les recherches s'inscrivaient d'une façon ou d'une autre à contre-courant du discours majoritaire – culturaliste et ethnocentré – sur la littérature et la société allemandes et laissaient apparaître une volonté de contextualisation politique et sociale des phénomènes de brassage culturel. Le fléchage pluridisciplinaire du colloque s'avéra ici d'une grande fécondité : le jeune politologue Kien Nghi Ha (Berlin), spécialisé dans l'étude du racisme et des discours sociaux sur l'immigration et l'ethnicité⁵⁶, apporta au débat un éclairage sociopolitique qui permettait de prendre toute la mesure de la conflictualité sous-jacente à la nouvelle « transculturalité » allemande. Son analyse, nourrie par les approches postcoloniales développées dans le cadre des *cultural studies*, confrontait la popularité actuelle de la notion d'hybridité, utilisée de manière inflationnaire par les médias, les politiques et les publicitaires pour célébrer l'avènement de la globalisation culturelle, avec l'histoire refoulée de la banalisation des discours racistes en Allemagne depuis le XIX^e siècle. En montrant que derrière le discours « postmoderne », apologétique et anhistorique, de l'hybridité heureuse, se poursuit en sourdine un autre discours – celui de l'extranéité et de l'autochtonie, de la différence culturelle et de

⁵⁶ Kien Nghi Ha, *Ethnizität und Migration Reloaded. Kulturelle Identität, Differenz und Hybridität im postkolonialen Diskurs*, Berlin, überarb. und erw. Neuauflage, 1999/2004 ; Kien Nghi Ha, Nicola Lauré al-Samarai & Sheila Mysorekar (Hrsg.), *re/visionen. Postkoloniale Perspektiven von People of Color auf Rassismus, Kulturpolitik und Widerstand in Deutschland*, Münster, Unrast, 2007.

l'impératif d'intégration –, il révélait l'angle mort d'une rhétorique lénifiante qui entretient paradoxalement la survivance des modèles racistes sous couvert de les récuser : l'occultation des origines historiques et politiques du concept d'hybridité, enraciné dans l'histoire coloniale, conduit à étayer et à pérenniser des formes de domination à la fois économiques, sociales et ethniques.

Cette analyse résolument postcoloniale ne put malheureusement être développée – ni par conséquent débattue – dans le cadre du colloque, Kien Nghi Ha n'ayant finalement pas pu se rendre à Amiens. L'axe tracé par son approche critique (annoncée et résumée en amont) orienta néanmoins les échanges, entre autres sous la forme d'un débat récurrent autour de la réception du récent pamphlet de Thilo Sarrazin, ainsi que d'une discussion – proposée en clôture du colloque – avec l'écrivain Zafer Şenocak à propos de son essai *Deutschsein. Eine Aufklärungsschrift* (2011), tout juste sorti des presses et interrogeant les concepts de diversité et d'identité allemande à la lumière de l'histoire intellectuelle et sociale du pays. La contribution écrite de Kien Nghi Ha, envoyée pour la publication des actes, vint toutefois opportunément compléter le cadrage théorique et critique assuré dans le volume par les articles des comparatistes Manfred Schmeling et Azade Seyhan, que je plaçai dans le chapitre d'ouverture en raison de la largeur du champ de réflexion couvert par leurs exposés comparatistes. En contrepoint de ces deux articles conceptualisant des approches plutôt « interculturelles »⁵⁷, l'analyse du politologue indiquait le cap d'une réflexion transversale articulée à l'analyse critique des discours, donnant ainsi tout leur sens aux études littéraires développées dans la suite de l'ouvrage. Cet éclairage profitait en particulier aux trois contributions consacrées à la mise au jour de lignes de filiation permettant de réinscrire la littérature des allochtones dans l'histoire littéraire allemande, à partir d'un questionnement du statut de « précurseurs » qui revient sous cet angle aux écrivains juifs Elias Canetti (Christine Meyer), Paul Celan (Andréa Lauterwein) et Franz Baermann Steiner (Isabella Parkhurst-Atger).

Au-delà des spécialistes que j'avais invité·e·s sur la base d'une expertise avérée, étayée par de nombreuses publications (parmi lesquel·le·s également Nilüfer Kuruyazıcı, professeure de littérature allemande à l'Université d'Istanbul⁵⁸), j'avais fait appel à

⁵⁷ Immacolata Amodeo, qui avait présenté lors du colloque une troisième contribution comparatiste retraçant l'histoire des littératures de l'immigration en Allemagne, n'avait quant à elle pas eu la possibilité de soumettre la version écrite de sa conférence pour la publication des actes.

⁵⁸ Nilüfer Kuruyazıcı & Manfred Durzak (Hrsg.), *Die ‚andere‘ deutsche Literatur: Istanbul Vorträge*, Würzburg, Königshausen & Neumann, 2004.

plusieurs chercheur·se·s de ma génération dont je suivais le travail d'assez près depuis plus ou moins longtemps (Marion Dufresne⁵⁹, Andréa Lauterwein⁶⁰), et à d'autres qui avaient soutenu ou étaient en train d'achever des thèses en rapport avec la matière traitée, comme Linda Koiran⁶¹, Katja Schubert⁶², Myriam Geiser⁶³, Benoît Ellerbach⁶⁴, Isabella Parkhurst-Atger⁶⁵ ou encore la jeune germaniste égyptienne Haimaa El Wardy⁶⁶. Les échanges s'étendirent sur trois jours complets et impliquaient vingt intervenants au total, dix-neuf universitaires et l'écrivain Zafer Şenocak (qui ne fournit pas de contribution originale pour la publication).

Comme j'étais seule à porter le projet, le travail d'édition fut intense. Il comprit entre autres des tâches de traduction, puisque le colloque s'était déroulé en deux langues (français et allemand) et que certain·e·s auteur·ice·s ne pouvaient pas traduire elles/eux-mêmes leurs contributions. La recherche d'un éditeur, en revanche, ne me prit pas longtemps : Manfred Schmeling – qui aura décidément joué un rôle providentiel à plusieurs étapes de mon parcours – me proposa dès la fin de la rencontre de publier les actes dans la collection qu'il a fondée en 1995 et co-dirige avec Christiane Solte-Gresser (en collaboration avec Jürgen Lüsebrink et Klaus Martens) aux éditions Königshausen &

⁵⁹ Voir notamment, parmi ses publications sur Elias Canetti, « Le masque rituel revisité : Rôle et fonction du masque acoustique dans la production dramatique d'Elias Canetti », in : Michel Grimberg, Marie-Thérèse Mouret, Elisabeth Rothmund, Wolfgang Sabler, Anne-Marie Saint-Gille & Marielle Silhouette (dir.), *Recherches sur le monde germanique : regards, approches, objets* [en hommage à l'activité de recherche du professeur Jean-Marie Valentin], Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2003, p. 141-154, et « La conception de "retournement" dans l'œuvre d'Elias Canetti. Un principe dramatique et une notion anthropologique », *Elias Canetti à la bibliothèque nationale de France, Austriaca*, 61/2005, p. 101-115 ; mais aussi quelques articles sur la littérature de l'immigration, dont : „Emine Sevgi Özdamar, *Mutter(s)zunge*. Der Weg zum eigenen Ich“, *Germanica*, 38/2006, p. 115-128 ; „Franco Biondi, *In deutschen Küchen*: Das Arbeitermilieu, Integrationsangebot oder Ort der Ausgrenzung“, in : Dominique Herbet (dir.), *Culture ouvrière. Arbeiterkultur : mutations d'une réalité complexe en Allemagne du XIX^e au XXI^e siècle*, Lille, Presses du Septentrion, 2011, p. 287-303.

⁶⁰ Andréa Lauterwein, *Paul Celan*, Paris, Belin, 2005 ; *Essai sur la mémoire de la Shoah en Allemagne fédérale, 1945-1990*, Paris, Kimé, 2005 ; *Anselm Kiefer et la poésie de Paul Celan*, Paris, éd. du Regard, 2006 ; (dir. en collaboration avec Colette Strauss-Hiva) *Rire, mémoire, Shoah*, Paris, éd. de l'Éclat, 2009.

⁶¹ Linda Koiran, *Écrire en langue étrangère : Études des œuvres allemandes des auteurs d'origine asiatique / Schreiben in fremder Sprache: Studien zu den deutschsprachigen Werken von Autoren asiatischer Herkunft*, München, Iudicium, 2009.

⁶² Katja Schubert, *Notwendige Umwege. Voies de traverse obligées. Gedächtnis und Zeugenschaft in Texten jüdischer Autorinnen in Deutschland und Frankreich nach Auschwitz*, Olms, Hildesheim, 2001.

⁶³ Myriam Geiser, *Der Ort transkultureller Literatur in Deutschland und in Frankreich. Deutsch-türkische und frankomaghrebine Literatur der Postmigration*, Würzburg, Königshausen & Neumann, 2015.

⁶⁴ Benoît Ellerbach, *L'Arabie contée aux Allemands. Fictions interculturelles chez Rafik Schami*, Würzburg, Königshausen & Neumann, 2018.

⁶⁵ Isabella Parkhurst-Atger, « Franz Baermann Steiner – Précurseur du postcolonialisme », thèse de doctorat d'études germaniques préparée sous la direction de G. Stieg, soutenue à l'Université de Paris III – Sorbonne-Nouvelle le 11 décembre 2010.

⁶⁶ Haimaa El Wardy, *Das Märchen und das Märchenhafte in den politisch engagierten Werken von Günter Grass und Rafik Schami*, Frankfurt a. M., Peter Lang, 2007.

Neumann, « Saarbrücker Beiträge zur vergleichenden Literatur- und Kulturwissenschaft ». Après une rapide prospection auprès de plusieurs éditeurs scientifiques des deux pays, je décidai d'accepter cette proposition, qui me permettait de publier l'ouvrage dans la langue de la communauté scientifique internationale des germanistes, qui plus est dans une maison réputée et une collection expressément dévolue aux approches comparatistes et transversales. Je ne devais pas regretter ce choix, car grâce à la compétence et à la réactivité que je trouvai à tous les niveaux de responsabilité dans cette maison, la procédure d'édition se déroula sur un mode à la fois simple, fluide et cordial.

Le principal problème fut, à nouveau, d'équilibrer le niveau des contributions. Étant donné l'actualité de la question abordée, je trouvai important de publier rapidement et renonçai à mettre en place un comité de lecture qui aurait retardé le processus. D'un autre côté, comme tou-te-s les auteur-ric-e-s étaient intervenu-e-s à mon invitation personnelle, je ne pouvais prendre sur moi d'écarter des contributions dont la qualité laissait tant soit peu à désirer. Je fus donc contrainte, dans ces quelques cas, d'engager un processus de révision qui se déroula en partie en concertation avec les auteur-ric-e-s, en partie avec leur accord de principe pour procéder moi-même aux ajustements nécessaires. L'efficacité d'une telle opération de « toilettage » serait forcément limitée, mais je ne voyais pas d'autre solution à court terme. À charge pour moi de pallier ces faiblesses en donnant au recueil une structure cohérente et lisible et en étayant la réflexion déclinée dans ses quatre parties par une introduction substantielle indiquant les enjeux et le cap du débat.

L'ouvrage, sorti des presses un an et demi après le colloque, reçut un accueil plutôt favorable de la part de la communauté scientifique internationale, qui salua majoritairement l'ambition théorique du projet tout en pointant parfois, à raison, un certain écart entre les objectifs affichés et la réalisation⁶⁷. La démarche consistant à solliciter individuellement les collègues plutôt que de publier un appel à candidatures spontanées me parut, cette fois encore, avoir globalement fait ses preuves. En revanche, je retirerai de cette deuxième expérience de direction scientifique la conviction qu'il me faudrait dorénavant, pour de futurs projets de recherche que je monterais seule ou en équipe, prévoir de bonne

⁶⁷ Je pense ici en particulier à la recension scrupuleuse et nuancée de la germaniste néerlandaise Liesbeth Minnaard dans *Zeitschrift für interkulturelle Germanistik*, Vol. 5, Issue 1, August 2014, p. 187-190. Des comptes rendus parurent également dans *Literaturkritik.de* (03.04.2013, par Michael Braun), *Monatshefte* (December 21, 2013, Sonja E. Klocke), *Informationen Deutsch als Fremdsprache* (Nr. 2-3, April/Juni 2014, p. 315-317, Miriam Houska), *Allemagne d'aujourd'hui* (n° 208, avril-juin 2014, p. 199-201, Carola Hähnel-Ménard), *Literary Research/Recherche Littéraire* (vol. 30, Summer 2014, p. 7-11, Chloé Chaudet), *Women in German Newsletter* (124, Summer 2014, p. 18-20, Nicole White).

heure la constitution d'un comité d'expert·e·s chargé·e·s d'évaluer les contributions, et l'annoncer en amont aux participant·e·s.

Au titre de ma recherche personnelle, ce deuxième colloque fut également très riche en enseignements et en stimulations : l'échange avec des collègues travaillant au plus près de mes champs d'investigation, que ce soit dans le domaine des études germaniques ou dans les autres disciplines impliquées dans le chantier transversal que j'avais ouvert, m'apporta des éclairages précieux sur ma propre pratique. Les lectures variées que j'avais faites en prévision du colloque, en partie de ma propre initiative et en partie au gré des propositions qui m'étaient soumises, orientèrent également de façon durable mon travail, d'une part en consolidant le socle conceptuel et méthodologique de ma recherche et d'autre part en élargissant ma connaissance de la littérature primaire.

L'extension de mon champ d'investigation se traduisit au niveau de l'enseignement par une intégration de ces nouveaux objets et approches au contenu de mes cours. L'année où je préparai le colloque « Germanophonie », 2010-2011, fut également celle de l'entrée en vigueur de la loi relative à la Liberté et aux Responsabilités des Universités (LRU), dont l'un des volets était la réforme de la formation initiale des enseignants, aussi appelée « mastérisation ». En tant que responsable de la préparation aux concours de l'Éducation Nationale pour le Département d'allemand, je m'étais impliquée dès le début (c'est-à-dire dès l'échec du mouvement de contestation contre cette réforme, auquel j'avais également participé) dans la conception des maquettes du nouveau master « Enseignement » de l'UFR des Langues et Cultures étrangères. Avec le directeur de l'UFR et mes homologues angliciste (Charlotte Coffin) et hispaniste (Rica Amran), je m'étais employée à mettre au point un dispositif qui obtienne l'agrément des instances de décision tout en préservant autant que possible la diversité de nos filières – condition même, en allemand, de la survie de la formation initiale des enseignant·e·s dans l'académie. Ce dispositif se fondait sur une politique de mutualisation très poussée, seul moyen d'assurer à nos formations des effectifs suffisants pour être ouverte : une partie des enseignements était mise en commun entre les niveaux (1^{re} et 2^e année de master), mais aussi entre les filières de spécialité (« Recherche » et « Enseignement »). Il impliquait en outre la préparation d'un « mémoire de recherche » soutenu en fin de master par les étudiants se destinant à l'enseignement dans le Second degré – ce qui imposait la mise en place d'une initiation minimale, tant méthodologique que conceptuelle et thématique, à la recherche.

Il fallait donc définir désormais nos contenus d'enseignement de manière à faire coïncider dans la mesure du possible les intérêts de formation des futur·e·s professeur·e·s

d'allemand (acquisition d'un socle de connaissances et de compétences disciplinaires assez solide pour réussir le CAPES et enseigner l'allemand au collège et au lycée) avec le maintien d'un niveau satisfaisant de la formation à la recherche dispensée dans le cadre d'un diplôme ouvrant à la poursuite d'études en troisième cycle. Dans un tel contexte, il semblait opportun de proposer des séminaires sur les domaines dans lesquels j'avais acquis récemment des compétences : ce fut d'abord, en 2011-2012, un séminaire « Littérature et immigration en Allemagne » (repris en 2012-2013), puis, en 2013-2014, « Représentations de l'Orient dans la littérature allemande, XIX^e-XX^e siècles ». Ces deux séminaires, dont le corpus primaire comprenait notamment, pour le premier, des textes de Biondi, Schami, Şenocak, Zaimoglu et Özdamar, et, pour le second, de Goethe, Heine, Lasker-Schüler, Schami et Özdamar, me permirent de conjuguer, d'une part, l'initiation à des textes et à des questionnements en prise avec la société et l'histoire récente de l'Allemagne (cette « civilisation » dont la connaissance est indispensable pour tout professeur de langue étrangère) avec, d'autre part, l'introduction d'approches qui orientent une bonne partie de la recherche actuelle (études interculturelles, déconstruction de l'« orientalisme » comme discours d'altérisation, postcolonialisme).

Ces séminaires suscitèrent l'intérêt des étudiants, pour certains jusqu'à déterminer le choix de leur sujet de mémoire. Je dirigeai ainsi deux mémoires de fin de master dans la filière « Enseignement » (à l'époque où le CAPES était passé en deuxième année et le « mémoire de recherche », unique, préparé sur deux ans), respectivement sur la déconstruction du paradigme « étranger » dans un roman de Franco Biondi⁶⁸ et sur le rôle de la frontière inter-allemande dans la structuration de l'identité du sujet chez Peter Schneider et Özdamar⁶⁹.

Je pus également mettre à profit mes nouveaux terrains de recherche pour guider une étudiante autrichienne, alors lectrice dans notre Département, dans le choix des sujets de ses mémoires de master « Recherche » de 1^{re} et 2^e année et la soutenir dans sa démarche scientifique, ainsi que pour participer à ses deux jurys de soutenance aux côtés de la professeure Geneviève Espagne, qui dirigeait officiellement son travail (les mémoires

⁶⁸ Christine Bossart, „Die Auseinandersetzung mit ‚Fremde‘ und deren literarische Verarbeitung unter besonderer Berücksichtigung des Umgangs mit Sprache bei Franco Biondi, dargestellt am Beispiel seines Romans *In deutschen Küchen*“, mémoire de master « Enseignement », Amiens, septembre 2012.

⁶⁹ Nicole Fèvre, „In einer Vor- und Rückwärtsbewegung über die Mauer“. Grenzüberschreitungen als Mittel zur Identitätsbildung in *Der Mauerspringer* von Peter Schneider und *Seltsame Sterne starren zur Erde* von E. S. Özdamar: Eine vergleichende Studie“, mémoire de master « Enseignement », Amiens, novembre 2013.

de cette filière étant impérativement encadrés par des enseignants-chercheurs habilités à diriger des recherches)⁷⁰. Enfin, je fus invitée par le professeur Bernard Banoun à participer à la soutenance de deux travaux préparés sous sa direction à l'Université de Paris-Sorbonne, l'un en master 2 (« Recherche »), sur les auteur·rice·s allemand·e·s d'origine chinoise⁷¹, l'autre en thèse de doctorat sur l'œuvre de Rafik Schami⁷².

2.5 Diversité linguistique : le monolinguisme en question

Comme je l'ai expliqué en introduction, le troisième chantier de recherche dont j'ai assuré la coordination scientifique est né de l'intention de faire émerger des projets transversaux au sein du CERCLL. L'idée initiale m'en fut soufflée à la fin de l'année 2013-2014 par Marie-Françoise Montaubin qui présentait en assemblée générale le projet, alors à l'étude au CERR (qu'elle dirigeait), d'organiser un colloque international sur « la littérature française et les langues étrangères ». C'est quasiment par réflexe que, sur la lancée de mon travail autour de la « germanophonie littéraire », j'avançai l'idée d'élargir la focale à d'autres aires linguistico-culturelles.

Le changement d'échelle n'était pas seulement un moyen de lancer le projet sur une base collaborative impliquant potentiellement des chercheur·se·s de toutes les disciplines représentées dans notre laboratoire. En remplaçant l'épithète de nationalité par un terme générique au pluriel englobant toutes les catégories de même type (« littératures nationales »), on était forcé de s'interroger sur le périmètre sémantique de la catégorie ainsi désignée, et du même coup sur la valeur opératoire du prisme de la nation pour classer des œuvres littéraires. Quel rapport établissait-on ainsi entre nation, langue et littérature ? Qu'est-ce qui était entendu au demeurant, dans la formulation d'origine, par « française » ? Les littératures francophones non-métropolitaines étaient-elles comprises dans cette

⁷⁰ Gerlinde Kössler, „Auszüge aus David Boratavs Roman *Murmures à Beyoğlu*, eingeleitet, übersetzt und erläutert von Gerlinde Kössler“, mémoire de master 1 « Recherche », Amiens, septembre 2011 ; „Literatur als Raum zur Entwicklung eines kulturverbindenden Identitätsbewusstseins. *Murmures à Beyoğlu* von David Boratav und *Gefährliche Verwandtschaft* von Zafer Şenocak: eine vergleichende Studie“, mémoire de master 2 « Recherche », Amiens, juillet 2013.

⁷¹ Jenny Bussek, « Écrire la Chine depuis l'Allemagne et l'Allemagne à travers le prisme chinois : donner à voir, mettre en question, mettre en scène. Une écriture au service de la médiation interculturelle », Paris-Sorbonne, 2012. J.B. a soutenu depuis lors une thèse qui s'inscrit dans le prolongement de ce travail, « Horizons diasporiques dans la littérature transculturelle de trois auteures allemandes d'origine chinoise : Luo Lingyan, Xu Pei, Lin Jun, Paris-Sorbonne, 1^{er} décembre 2017.

⁷² Benoît Ellerbach, « “L'Arabie” contée aux Allemands : fictions interculturelles chez Rafik Schami », Paris-Sorbonne, 2014. Le jury était composé de Bernard Banoun (dir.), Marc Lacheney (président), Immacolata Amodeo, Bernard Heyberger et moi-même.

désignation ? Bien sûr, m'assura-t-on. Pourtant des collègues comme la linguiste Paula Prescod, qui travaille sur la diversité linguistique dans les Caraïbes, ne s'étaient pas senties concernées par un projet formulé en ces termes. La deuxième partie de l'intitulé, « langues étrangères », entérinait une dichotomie entre le « français » et l'« étranger » où il était difficile – pour quelqu'un qui travaille sur ces questions – de ne pas percevoir un impensé sinon nationaliste, du moins national et eurocentré. Que veut dire « langues étrangères » ? Étrangères à qui, à quoi, et selon quel critère ? Les collègues qui avaient lancé l'idée d'un colloque sur cette question pensaient à l'évidence à une littérature française (c'est-à-dire à la fois en langue française et de France) dont les auteurs (français eux-mêmes) font parler dans leurs récits des personnages étrangers (de nationalité et de langue), soit dans leur propre idiome originel, soit dans un français fautif, où perce une forme d'« accent » étranger.

Si l'implicite de la polarité postulée ne sautait pas aux yeux dans la formulation initiale, il devenait incontournable une fois qu'on dépassait le cadre hexagonal : « littératures nationales » suscitait fatalement une problématisation du recours au concept de nation pour appréhender des objets culturels. Je ne sais si la portée heuristique de la nuance introduite par ma reformulation fut perçue sur le moment – assurément, elle ne le fut pas par moi-même dans toutes ses implications dans un premier temps. Comme je l'ai dit, l'idée fut bien accueillie selon des critères stratégiques (nous avions besoin de projets fédératifs), mais elle ne suscita guère de propositions constructives, alors que dans mon esprit elle ne pouvait être que le point de départ d'une réflexion à mûrir. Pour l'heure, le décentrement effectué soulevait surtout de nouveaux problèmes, de nature méthodologiques ceux-là : comment se saisir d'un objet par définition sans limites ? Dans quelle(s) intention(s), sous quel angle, s'engageait-on dans une telle recherche ? Quels objectifs se fixait-on ?

Après avoir espéré en vain que les collègues qui avaient manifesté leur intention de coopérer apporteraient des pistes concrètes pour circonscrire le champ d'investigation que j'avais si largement ouvert, je fis quelques suggestions pour resserrer la perspective : nous pouvions nous limiter au roman – genre sur lequel se concentraient les recherches d'un nombre important d'entre nous, notamment parmi les membres du CERR – et à une période. Je proposai un titre de travail : « Le roman à la croisée des langues : littératures nationales et langues étrangères XIX^e-XXI^e siècles ». La proposition paraissait raisonnable, proportionnée aux ressources scientifiques de nos quatre équipes.

Comme cette nouvelle formulation ne débouchait toujours sur aucune avancée notable, je fis quelques recherches bibliographiques qui montrèrent la nécessité de resserrer encore la focale, si nous ne voulions pas nous perdre dans une confusion littéralement « babélique ». Car la réflexion sur les formes de pluralité linguistique dans la littérature a beaucoup progressé au cours des dernières décennies. Depuis l'étude pionnière de Leonard Forster sur *Les Langues du poète* (*The Poet's Tongues*, 1970), au plus tard, la recherche sur ces questions s'est intensifiée et spécialisée, à tel point qu'il existe aujourd'hui une littérature critique abondante, favorisée à la fois par l'internationalisation effective de la littérature, le discours sur la globalisation culturelle, et les avancées scientifiques réalisées, entre autres, dans le contexte des *cultural studies* et de la « communication interculturelle ». Que l'on parle de multi-, pluri-, poly- ou translinguisme littéraire (là encore les préfixes font l'objet de débats terminologiques et idéologiques passionnés), ou plus récemment d'hétéroglossie, de polyglossie ou d'hétérolinguisme, il est impossible d'ignorer que le sujet non seulement n'est pas nouveau, mais qu'il est en passe de devenir un poncif de plus au sujet du « dialogue des cultures ». La focalisation sur le roman des deux derniers siècles ne promettait guère d'ouvrir des perspectives innovantes à cet égard, tant l'hégémonie de ce genre s'est affirmée à cette période.

Il fallait donc choisir un angle d'approche thématique. Mais lequel ? Après bien des tâtonnements, je me résolus à appréhender ce trop vaste champ d'étude par un biais qui permette d'aborder de front les questions nichées dans les angles morts de la formulation initiale : si l'on ne tenait *pas* pour acquis que la littérature est forcément produite par des locuteurs natifs de la langue dans laquelle ils écrivent, et qui sont en même temps des ressortissants (et résidents) d'un pays dont l'idiome en question est la langue nationale, à quelle « identité » commune distinctive renvoyait alors le paradigme de l'altérité désigné par l'expression « langues étrangères » ? Lorsqu'un·e écrivain·e n'écrit pas dans sa langue première, la (ou les) autres langue(s) qui résonnent peut-être *aussi* de manière sous-jacente dans ses textes ne sont-elles pas constitutives de son « identité » au même titre que celle dans laquelle il publie ? Envisager les choses ainsi invitait non seulement à remettre en question la pertinence d'une classification nationale aux trop nombreuses limites, mais aussi à s'interroger sur une notion comme « langue maternelle », voire plus largement sur l'historicité et la validité d'une « norme » universelle supposée par principe monolingue.

C'était, encore une fois, prendre les choses « par l'autre bout », en mettant en avant (au « centre ») des configurations habituellement envisagées comme périphériques, voire exceptionnelles, pour mieux questionner ce qui est tenu pour la règle : une démarche

heuristique bien connue des chercheur·se·s travaillant selon des approches postcoloniales. Il s'agissait pourtant de ne pas restreindre le propos à cet angle, d'abord parce que la question de la diversité linguistique dans les « zones de contact »⁷³ post- et néocoloniales est elle aussi déjà bien étudiée, ensuite parce qu'avec un sujet ainsi défini, la majorité des collègues du laboratoire auraient « décroché », alors que mon intention avait été au contraire de les interpeller le plus largement possible. Il convenait donc d'orienter la réflexion dans un sens qui permît de concilier les deux objectifs : adopter un point de vue critique affirmé, ouvrant des pistes de réflexion nouvelles, et paramétrer le champ d'enquête de telle façon qu'y trouvent place des configurations habituellement envisagées selon des axes disciplinaires et/ou conceptuels distincts.

L'écriture en « langue étrangère » est un objet d'étude aussi bien pour les études postcoloniales que, dans le domaine européen et plus généralement occidental, pour celles et ceux qui étudient les littératures de l'exil, des diasporas et des minorités, ou encore, selon une répartition par aires linguistico-nationales, les littératures désignées comme relevant respectivement de la « francophonie », de l'« anglosphère » (recoupant plus ou moins ce qu'on appelait autrefois la « littérature du Commonwealth »), des « pays germanophones », du « monde hispanique », etc. Si les configurations focalisées selon ces différentes approches présentent indéniablement des écarts, elles ne devaient pas moins autoriser aussi quelques recoupements. Il s'agissait de trouver les points d'ancrage et d'intersection à partir desquels on pourrait mettre en cohérence ces corpus. Si, de plus, comme cela m'apparaissait maintenant nécessaire, on ne voulait pas se cantonner aux phénomènes d'exophonie caractérisée (dans la mesure où cette approche présuppose des certitudes problématiques quant à la dichotomie identité/altérité), force était de prendre en considération d'autres cas encore, où l'auteur s'exprime dans une langue qui ne lui est ni complètement « propre » ni complètement « étrangère ». Le problème commun à tous ces cas de figure étant précisément qu'un auteur écrivant « à la croisée des langues » est confronté à un choix. Choix certes le plus souvent restreint par un certain nombre de contraintes (politiques, éditoriales, commerciales...), mais néanmoins crucial. N'est-ce pas en effet cette possibilité (et/ou obligation) de *choisir* sa langue d'écriture – et même, plus précisément encore, la conscience qu'il/elle a des enjeux de ce choix – qui distingue

⁷³ L'expression a été forgée par Mary Louise Pratt, qui l'emploie pour la première fois dans l'article "Arts of the contact zone", *Profession 91*, New York, Modern Language Association, 1991, p. 33-40.

radicalement la situation de l'écrivain·e plurilingue de celle de tout·e écrivain·e se percevant « naturellement » comme monolingue ?

Mettre en exergue la question du choix semblait constituer enfin une entrée opératoire pour concilier les deux conditions posées à notre projet, l'intérêt scientifique et la largeur de champ. Restait à conceptualiser cette approche, assurément « intégrative » à souhait, mais comportant de ce fait même un risque de dispersion. Il fallait baliser ce terrain touffu en posant clairement, dès le titre et ensuite dans l'appel à communications, les prémisses, les enjeux et l'ambition du projet. Au fond, c'était à nouveau en pensant à Canetti que j'avais trouvé où placer le curseur : il était l'exemple même de l'écrivain à qui les catégories usuelles d'appartenance à une nation, un territoire, une langue, une ethnie, une religion, et à une « culture » qui serait la résultante de tout cela, ne s'appliquent pas. Mieux, son cas révélait exactement en quoi une configuration qui met à ce point en échec les logiques de classification habituelles, déplace également les définitions : c'était Canetti qui, l'un des premiers, dans le contexte germonophone à tout le moins, avait attiré l'attention sur la pensée essentialiste qui sous-tend une notion en apparence aussi anodine que celle de « langue maternelle ». Prenant la formule au pied de la lettre, il avait appelé sa langue « maternelle » une langue – l'allemand – apprise tardivement et dans la douleur, mais d'autant plus chérie que, vecteur de son attachement à la mère et fondement de son identité d'écrivain, elle manqua de lui être par la suite encore plus violemment aliénée, par l'exil d'une part et par la gangrène idéologique du nazisme d'autre part. Il avait démonté ainsi, comme en passant, l'un des pivots du discours de l'authenticité culturelle : ce présupposé selon lequel la première langue acquise par un être humain dans la petite enfance – sucée pour ainsi dire avec le lait maternel – serait celle dans laquelle il est destiné une fois pour toutes à s'exprimer le mieux, la seule dans laquelle il sera jamais capable d'exprimer sans détour sa pensée et ses émotions. Avant Derrida (*Le Monolinguisme de l'autre*, 1996), Canetti avait ainsi pointé la part d'idéologie inhérente à cet axiome qui fait du monolinguisme la condition naturelle de l'homme.

Or cet écrivain avait également donné une image éloquente de ce que représente pour un auteur polyglotte le choix de la langue d'écriture (et éventuellement la décision de s'y tenir en dépit des aléas de l'existence) : en intitulant son récit d'enfance *Die gerettete Zunge* (et non « Sprache »), Canetti avait mis en avant le faisceau d'enjeux qui sous-tendent ce type de décision et engagent le sujet bien au-delà du strict plan linguistique. Cette métaphore pouvait nous servir de fil conducteur pour appréhender les multiples configurations dessinées par les corpus disparates que nous entendions traiter : articuler la

question du choix linguistique à celle de l'engagement (dans le projet d'écriture et au-delà) ouvrirait des pistes pour apprécier les implications et les conséquences du choix d'une langue d'écriture de préférence à une autre, dans tous les cas où la situation permet (ou, le plus souvent, impose) un tel choix. Il suffisait de découpler les deux aspects, le choix de la langue et son enjeu vital, pour desserrer la focale (la langue « choisie » peut, mais ne doit pas nécessairement être celle qu'il s'agit de « sauver »), tout en laissant ouverte la polysémie du mot *langue*. « Langues choisies, langues sauvées » : la virgule permettait d'ouvrir le plus largement possible l'éventail des points de vue. Pour atténuer un peu l'impression d'harmonie créée par cette formule symétrique, j'ajoutai un sous-titre remplaçant la question des enjeux au centre, et désignant comme objet la littérature : « poétiques de la résistance ».

Une fois posé le levier critique de la « langue sauvée », quel était l'intérêt de faire entrer en résonance des configurations si diverses, habituellement envisagées à travers des prismes incitant – que ce soit d'un point de vue socio-politique, ethnoculturel, poétologique ou autre – à les regrouper dans des catégories distinctes (écritures exophoniques, postcoloniales, diasporiques, régionales, postmodernes, francophones, littérature-monde, *world literature*...) ? C'est que les lectures proposées selon ces différents points de vue des pratiques littéraires de la polyglossie procèdent de discours spécifiques et partiellement antinomiques. Ainsi le postcolonialisme a-t-il établi, depuis *Les Lieux de la culture* (*The Location of Culture*) de Bhabha, le principe d'une hybridation productive et subversive, illustré brillamment entre autres par les romans de Salman Rushdie – une approche qui peut conduire inversement à taxer de conformisme esthétique (donc d'aliénation à l'esthétique dominante) des auteurs faisant un usage moins syncrétique du matériau linguistique, tel par exemple V. S. Naipaul. Le prisme de la francophonie incite quant à lui à aborder le choix du français comme langue d'écriture selon une perspective idyllisante et eurocentrée qui porte à y lire souvent, au détriment d'autres enjeux, une forme d'hommage à la France, à sa tradition culturelle et aux valeurs universelles de la République. Ce discours très politique, aux accents parfois missionnaires – qui, sous sa forme la plus caricaturale, tend à faire de la productivité littéraire de la « francophonie » un argument et un avant-poste de la lutte contre l'hégémonie culturelle des États-Unis – se retrouve même chez certains écrivain·e·s postcoloniaux (*cf.* Manifeste

du Tout-Monde, tel qu'analysé par Charles Forsdick dans l'ouvrage⁷⁴). Quant aux littératures en langues régionales, ou faisant une place plus ou moins grande aux langues régionales, elles sont généralement abordées à travers le prisme d'un combat identitaire, voire séparatiste, de défense des cultures minoritaires menacées par l'hégémonie des États-nations.

Embrasser ces différentes configurations dans une même analyse, c'était se donner la possibilité de décroiser les discours construits à leur propos, et peut-être de bousculer quelques idées reçues. C'est sur la base du sujet redéfini en ces termes que je fus rejointe au comité scientifique par les collègues avec qui j'allais finalement mettre le projet en œuvre : la linguiste Paula Prescod qui travaillait sur le terrain antillais, l'hispaniste Ernesto Mächler Tobar, spécialiste de littérature colombienne, et la francisante Camille Guyon-Lecoq, dont l'expertise en matière d'histoire des idées de l'époque des Lumières nous permit d'inclure dans la réflexion la Querelle des Anciens et des Modernes. Des propositions concrètes nous arrivèrent maintenant aussi d'autres membres du CERCLL : Kevin Perromat (littérature hispano-américaine de la « frontière »), Georges Bê Duc (littérature chinoise du XX^e siècle), Fanny Martin (thèse en sciences du langage sur la structuration des répertoires linguistiques en Picardie) et Audrey Faulot (thèse de littérature française sur l'Abbé Prévost)⁷⁵ firent des propositions pertinentes et prometteuses. Fort·e·s de ce succès, nous dressâmes ensemble la liste des personnalités extérieures à solliciter : chacun·e d'entre nous avait ou pouvait établir des contacts susceptibles d'enrichir le débat, tant dans d'autres départements de notre université (un angliciste, une italianiste, un anthropologue) qu'ailleurs en France et aussi à l'étranger.

Je m'impliquai fortement dans ce travail de recrutement, d'une part en mobilisant des contacts noués dans le passé (Bernard Banoun eut cette fois encore la gentillesse d'apporter sa contribution, plaçant la barre de l'ensemble assez haut), pour certains à l'occasion du projet « Germanophonie » (Linda Koiran, Katja Schubert et Karin Yeşilada), d'autre part en me tournant vers des experts internationaux dont j'avais découvert le travail plus récemment : ce furent notamment Lise Gauvin (Montréal), spécialiste de littérature francophone et autrice de nombreux ouvrages de référence sur la question, dont certaines

⁷⁴ Charles Forsdick, « La littérature comme zone de traduction », in : Christine Meyer & Paula Prescod, *Langues choisies, langues sauvées : Poétiques de la résistance*, Würzburg, Königshausen & Neumann, 2018, p. 59-72.

⁷⁵ Pour plus de détails sur ces contributeur·rice·s et sur leurs travaux, voir les notices bio-bibliographiques à la fin du volume, p. 417-423.

conceptualisations avaient orienté ma réflexion dans le sens finalement retenu (« surconscience linguistique », « langage », « littératures de l'intranquillité »)⁷⁶, David Simo (Yaoundé), germaniste travaillant sur les transferts culturels d'un point de vue postcolonial⁷⁷, ou encore Charles Forsdick (Liverpool), professeur de littérature et culture française dont les travaux se concentrent sur les corpus coloniaux et postcoloniaux⁷⁸, et qui coordonne depuis 2014 un programme du Conseil national britannique dévolu à la recherche en arts et humanités (*Arts and Humanities Research Council*, AHRC) intitulé « Traduire les cultures » (« Translating Cultures »).

J'avais fait la connaissance du professeur Forsdick en décembre 2015 à l'occasion d'une journée d'étude organisée à Nanterre par le collectif de chercheur·se·s pluridisciplinaire de Paris-Nanterre et de Paris VIII qui avait mis en place le programme « Postcolonial et transculturalité ». Ma première collaboration scientifique avec ce groupe avait eu lieu trois ans plus tôt dans le cadre du colloque international « Interprétations postcoloniales et littératures mondiales », première déclinaison de ce programme ambitieux, auquel je participai en qualité de conférencière aux côtés de quelques autres germanistes dont Myriam Geiser, à l'invitation de Katja Schubert (co-organisatrice du projet). La deuxième rencontre, intitulée « Du colonial au mondial » (sous-titre : « Littératures et études littéraires nationales à l'épreuve »), s'inscrivait dans le prolongement de ce colloque. Sollicitée pour y participer, au titre de seule germaniste cette fois, je dus renoncer faute de temps – je voulais avancer dans mon projet d'HDR et m'étais en outre engagée à coordonner le chantier sur le plurilinguisme – à y présenter un nouvel exposé destiné à la publication. Mais j'assistai aux débats, notamment parce que je trouvais

⁷⁶ Voir en particulier ses études *L'écrivain francophone à la croisée des langues*, Paris, Karthala, 1997 et 2006 (Prix France-Québec), *Langage : l'écrivain et la langue au Québec*, Montréal, Boréal, 2000, *Écrire, pour qui ? L'écrivain francophone et ses publics*, Paris, Karthala, 2007, ainsi qu'une coédition avec Jean-Pierre Bertrand : *Littératures mineures en langue majeure*, Bruxelles, Peter Lang/Presses de l'Université de Montréal, 2003.

⁷⁷ L'article qui attira mon attention sur ce chercheur fut une publication en ligne intitulée « Littérature et Nation : une réflexion à partir des positions et de l'expérience de l'écrivain Franz Kafka », *TRANS. Internet-Zeitschrift für Kulturwissenschaften*, 11/2001, en ligne [dernière consultation le 04/08/2018] : <<http://www.inst.at/trans/11Nr/simo11.htm>>. J'eus l'occasion de rencontrer David Simo quelques années plus tard à Amiens, alors que je préparais le colloque « Germanophonie » (auquel il ne put malheureusement participer), lors d'une séance du CAE où il prononça une conférence sur Kafka et le colonialisme. D. Simo codirige avec Michael Hofmann la collection « Deutsch-Afrikanische Studien zur Literatur- und Kulturwissenschaft » chez Königshausen & Neumann.

⁷⁸ Voir les coéditions Charles Forsdick & David Murphy (eds), *Francophone Postcolonial Studies: A Critical Introduction*, London, Arnold, 2003, C. F. & D. M. (eds), *Postcolonial Thought in the French-Speaking World*, Liverpool, Liverpool University Press, 2009, et C. F. & Alec J. Hargreaves (eds), *Transnational French Studies: Postcolonialism and Littérature-monde*, Liverpool, Liverpool University Press, 2010.

important (c'est suffisamment rare) que le point de vue germaniste soit représenté dans un réflexion transversale sur ces questions. Je pris part également à la table ronde de clôture, dont l'objectif était de faire le point sur la situation des études postcoloniales dans les différents pays. J'y esquissai les questions que soulève la mobilisation des concepts postcoloniaux dans le contexte allemand, pour constater que celles-ci se posent en des termes très proches en Italie notamment, et à d'autres égards aussi dans certains pays d'Amérique du Sud.

Ma rencontre avec le professeur Charles Forsdick m'ouvrit des perspectives inédites sur les analyses élaborées à l'échelle mondiale autour des phénomènes de diversité linguistique. La conférence qu'il prononça ce jour-là, intitulée « From Comparative Literature to World Literature : monolingualism, translingualism, multilingualism », arrivait à point nommé pour élargir mon horizon scientifique et renforcer l'assise théorique du projet « Langues choisies, langues sauvées » – au demeurant déjà bien engagé. À la fois très pointue et très vaste, la réflexion esquissée par le chercheur britannique prenait appui sur les recherches les plus récentes sur ces questions et embrassait un champ d'analyse littéralement immense. Parmi les ouvrages qui me furent les plus utiles pour mettre en cohérence, par la suite, les vingt-quatre contributions que comptent les actes du colloque, figurent plusieurs titres d'auteur·rice·s dont je dois la découverte à ses impulsions, à commencer par *Nés traduits* (*Born Translated*, 2015) de Rebecca Walkowitz et jusqu'à, surtout, *L'Invention du monolinguisme* (*The Invention of Monolingualism*, 2016) de David Gramling.

Jusque-là, l'ampleur du chantier que j'avais ouvert en redéfinissant le périmètre de notre projet transversal n'avait pas été sans m'alarmer un peu. La synthèse rigoureuse du professeur Forsdick, étayée par de nombreuses études parfaitement sérieuses, dissipa une partie de ces craintes en me montrant qu'il est bien possible d'aborder ces questions à une échelle transdisciplinaire et « globale » sans forcément perdre le cap et aboutir à la confusion. Je parlai au professeur Forsdick du colloque que je préparais à Amiens pour le mois de mai suivant, et non seulement il montra de l'intérêt pour le projet, mais il accepta malgré le délai très court d'y participer en personne – pour le plus grand bénéfice de la manifestation, ainsi que du volume publié dans son prolongement.

Lancé sur des bases aussi solides, le colloque avait désormais toutes les chances de remplir les attentes que nous placions en lui. Motivé·e·s par ces perspectives encourageantes, nous élaborâmes un programme de trois jours très dense qui comprenait, outre le programme scientifique, un volet culturel composé d'un concert (piano et chœur

de chambre) et d'une exposition-lecture sur le thème de la rencontre. Ces deux manifestations, ouvertes au public, furent montées par Camille Guyon-Lecoq avec le soutien du Service des Affaires Culturelles de l'Université de Picardie. L'effet de synergie que j'avais voulu susciter se mettait en place, au-delà même de ce que j'avais espéré puisque s'instauraient maintenant aussi des passerelles entre notre équipe de recherche amiénoise et les acteur·rice·s de la culture locale : la poétesse et plasticienne Ibticem Mostfa, notamment, fut pour nous une partenaire précieuse à la fois durant le colloque (avec une exposition-lecture qui constitua un apport bien plus que « marginal » aux débats) et pour la publication, puisqu'elle mit gracieusement à notre disposition, pour en illustrer la première de couverture, l'une des œuvres de son cycle « Labiles labyrinthes ».

Pratiquement tous les collègues sollicités acceptèrent notre invitation, et nous n'eûmes à déplorer aucun désistement. Si nous « perdîmes » néanmoins quelques participants entre le colloque et la publication, c'est parce que certains (tel Romuald Fonkoua, professeur de littératures francophones à Paris-Sorbonne) renoncèrent pour des raisons de surcharge de travail à nous soumettre la version écrite de leur conférence, et que d'autres retirèrent la leur au cours du processus d'expertise des contributions. Mais nous en gagnâmes d'autres qui, tel l'anthropologue Bertrand Masquelier (maître de conférences en anthropologie retraité de l'Université de Picardie, dont les recherches portent sur l'interlocution), n'avaient pas pu honorer leur engagement à venir au colloque.

J'avais prévu cette fois, en temps utile, de réunir un comité de lecture qui nous permettrait à la fois de limiter les risques de déséquilibre qualitatif entre les articles, et de restreindre le travail d'édition à des ajustements formels. Cette précaution s'avéra d'autant plus utile que nous ne fûmes que deux à assumer cette tâche, Paula Prescod et moi-même, les trois autres membres du comité d'organisation (dont deux avaient par ailleurs apporté leur contribution personnelle au débat) s'étant concentrés après le colloque sur d'autres tâches. Cette collaboration fut très efficace : nos champs de compétences étaient complémentaires, nos points de vue scientifiques concordaient et le projet entraînait pareillement en résonance avec nos recherches personnelles.

Si mon implication dans le travail d'édition fut néanmoins un peu plus importante, c'est surtout pour des raisons pratiques : bilingue anglais-français, Paula Prescod ne maîtrisait pas suffisamment l'allemand pour communiquer avec la fluidité nécessaire avec notre éditeur – qui fut cette fois encore Königshausen & Neumann. Nous avons brièvement hésité à nous tourner pour ce projet (destiné à être publié en français) vers une maison d'édition allemande, mais ma première expérience avec l'équipe de Thomas

Neumann avait été si concluante que je ne voulais pas prendre le risque, pour ce projet encore plus ambitieux, de m'engager dans le processus éditorial sans être sûre de pouvoir compter sur des interlocuteurs fiables et réactifs. En outre, saisir l'opportunité qui nous était offerte (tant par l'éditeur que par les responsables de la collection) de publier notre ouvrage dans ce cadre allait bien dans le sens de la démarche intégrative défendue dans l'ouvrage, puisqu'en accueillant des travaux en français (entre autres), cette maison contribue de son côté de façon essentielle à décroiser la recherche au niveau international, œuvrant ainsi à la constitution d'une « Europe des chercheurs » qu'on aimerait voir rattraper son retard sur « l'Europe des marchands »⁷⁹.

Les membres du comité de lecture furent recrutés pour une (petite) part dans le comité scientifique élargi que nous avions mis en place en amont, à l'appui notamment de nos demandes de subventions. La grande majorité de nos relecteur·rice·s fut cependant recrutée plus tard, au fur et à mesure que nous arrivèrent les contributions, au prix d'une prospection dont nous nous répartîmes la charge en fonction de nos compétences. Ce dispositif se révéla efficace à toutes les étapes du processus : non seulement nous pûmes noter un effet indéniable de l'annonce de la procédure sur la qualité moyenne des articles reçus (qui furent dès la première mouture d'une teneur au minimum honorable – quand ils nous furent soumis), mais les conseils (anonymisés) de nos expert·e·s engagèrent les auteur·rice·s à améliorer notablement leurs prestations et à renforcer la cohérence thématique de l'ensemble.

Sorti des presses à la fin de l'année 2017, c'est-à-dire à nouveau un an et demi après la tenue du colloque, l'ouvrage se compose de cinq parties dont la première réunit les études générales soumises par les deux collègues qui avaient également assuré les conférences liminaires de la manifestation, Lise Gauvin et Charles Forsdick. J'avais eu la sagesse, cette fois, de ne pas prévoir d'apporter moi-même de contribution au débat sous la forme d'une étude originale. Je pus ainsi consacrer tous mes efforts à d'autres tâches : la concertation avec Paula Prescod, la médiation entre les membres du comité de lecture et les auteur·rice·s, les échanges avec les responsables la maison d'édition, l'harmonisation des articles et l'organisation générale du volume, enfin la rédaction d'une introduction

⁷⁹ Je me réfère ici à l'historien Gérard Noiriel, spécialiste des questions d'immigration, qui déclarait dans un entretien publié en 1998 déplorer « que l'Europe des marchands se fasse plus vite que l'Europe des chercheurs ». Gérard Noiriel & Christine Barats, « La construction des identités de papier : entretien avec Gérard Noiriel », *Quaderni*, 36, Automne 1998, « L'immigration en débat (France/Europe) », p. 57-68 (p. 66).

substantielle posant le cadre scientifique du projet et tirant le bilan de sa mise en œuvre. Aussi ambitieux qu'ait été ce chantier à l'échelle du CERCLL, dans son amplitude thématique autant que disciplinaire, l'ouvrage ne peut évidemment apporter qu'un éclairage très partiel à la réflexion de la communauté scientifique sur les enjeux du plurilinguisme littéraire. Avec toutes ses limites, il apporte cependant une pierre de plus à l'examen critique d'un certain nombre d'idées qui ont fait autorité pendant au moins deux siècles (l'existence de littératures nationales homogènes et distinctes, le monolinguisme comme condition naturelle de l'homme, l'idée qu'une langue puisse être « pure », voire que la notion même de « langue » corresponde à une réalité solidement définie et préétablie...), surtout parce qu'il remet au centre du débat sur ces questions l'articulation entre les enjeux esthétiques, sociopolitiques et idéologiques.

3 La littérature immigrée en Allemagne aujourd'hui : dynamiques postcoloniales ?

Liste des travaux présentés dans ce chapitre

Articles et chapitres d'ouvrages :

- « Istanbul, ville-personnage au cœur de l'Europe : les romans d'Orhan Pamuk, Emine Sevgi Özdamar et David Boratav », in : Carlo Arcuri (dir.), *Europe du roman, romans de l'Europe*, Paris, Garnier, coll. « Romanesques », hors-série 2013, p. 191-210. [TP, p. 225-243]
- « Feridun Zaimoglu adaptateur de Shakespeare », in : Françoise Aubès, Silvia Contarini, Jean-Marc Moura *et al.* (dir.), *Interprétations postcoloniales et mondialisation. Littératures de langues allemande, anglaise, espagnole, française, italienne et portugaise*, Berne, Peter Lang, coll. « Liminaires – Passages interculturels », vol. 33, 2015, p. 173-192. [TP, p. 245-268]
- « Guerres esthétiques et conflits communautaires : le roman d'artiste comme riposte au "choc des civilisations" (Orhan Pamuk, Rafik Schami, Metin Arditi) », in : Philippe Alexandre (dir.), *Orients et orientalisme dans la culture des pays de langue allemande au XX^e siècle. Perceptions, appropriations, constructions et déconstructions*, Nancy, PUN, 2016, p. 365-383. [TP, p. 269-293]
- „Karriere einer Putzfrau oder die Stimme der Subalternen: eine Relektüre Hamlets durch das Prisma von Heiner Müllers *Hamletmaschine*“, in: Bernard Banoun (dir.), *La littérature interculturelle de langue allemande – Emine Sevgi Özdamar, Études germaniques*, juillet-septembre 2017, p. 431-447.

3.1 Qu'est-ce que la littérature immigrée ? Étapes d'une définition

La question des modèles, c'est-à-dire de la construction d'une généalogie littéraire, m'avait occupée dès le début de mon parcours scientifique – alors en rapport avec Canetti, et selon l'approche conceptuelle de l'intertextualité. J'y étais revenue en 2010 dans le cadre de mes réflexions préliminaires au chantier « Germanophonie », dont je me disais que l'une des voies d'accès possibles était, à nouveau, la recherche de lignes de tradition : si l'on voulait sortir la littérature des allochtones de cette « zone grise » du champ littéraire national dans laquelle elle était reléguée (quelle que fût l'étiquette choisie), une telle investigation était même un passage obligé, une condition *sine qua non* au désenclavement qui permettrait de réinscrire cette catégorie de textes dans l'histoire littéraire commune.

La question était similaire, mais l'angle d'approche et l'objectif avaient changé. Dans le cadre du colloque « Germanophonie », il s'agissait non plus d'interroger des références revendiquées, mais d'identifier les textes et les auteurs pouvant être considérés a

posteriori comme des précurseurs, en regard de tendances qui se dessinent dans une partie de la production littéraire contemporaine. Pour ouvrir cette enquête, il fallait définir au préalable la (ou les) tendance(s) dont on entendait retrouver les germes ou les ferments dans des œuvres antérieures. Telle que j'avais posé la question en amont du colloque, le curseur était placé sur le courant de pensée postcolonial, et c'est sous cet angle qu'elle est traitée dans les trois études publiées dans les actes : Andréa Lauterwein montre comment Paul Celan a ouvert dans la tradition poétique allemande une brèche où a infusé l'idée, conceptualisée entre-temps par Homi Bhabha, d'une « hybridation » fondée sur l'inversion stratégique d'assignations identitaires. Isabella Parkhurst-Atger dégage dans l'œuvre de Franz Baermann Steiner les effets contradictoires qu'eurent sur la pensée de cet « ethnopoète » juif (par ailleurs ami de Canetti, et exilé en Angleterre comme lui) la conscience de sa propre « liminalité » dans la société de l'époque et, d'autre part, sa conception essentialiste du peuple juif comme « oriental » : la première le conduisit à anticiper dans son œuvre poétique une déconstruction du concept d'altérité qui est au cœur du projet postcolonial, tandis que la seconde le bloquait dans une position culturaliste qui l'empêcha d'aller jusqu'au bout de sa démarche critique. Quant à Canetti, dont certains écrits portent encore des traces d'une ambivalence similaire, je montrai que son œuvre protéiforme converge néanmoins vers une remise en question radicale de la pensée occidentale dans ses fondements aussi bien anthropologiques que philosophiques et politiques (logocentrisme, rationalisme, universalisme, impérialisme...) : la voie qu'il a tracée ainsi, souvent dans l'incompréhension de ses contemporains, reste féconde et explique le regain d'intérêt dont il bénéficie aujourd'hui, dans un contexte de popularisation des approches postcoloniales, sur la base de ce qu'on pourrait appeler une éthique du décentrement et de la résistance⁸⁰.

⁸⁰ Voir entre autres : Chunjie Zhang, „Das Exotische als Scheinwelt. Die China-Rezeption in *Die Blendung* von Elias Canetti“, *Literaturstraße. Chinesisch-deutsches Jahrbuch für Sprache, Literatur und Kultur*, 5/2004, p. 23-42, et „Social Disintegration and Chinese Culture: The Reception of China in *Die Blendung*“, in: William C. Donahue & Julian Preece (Hrsg.), *The Worlds of Elias Canetti: Centenary Essays*, Newcastle, Cambridge Scholars Publishing, 2007, p. 127-149 ; Narjes Khodae Kalatehbali, *Das Fremde in der Literatur, Postkoloniale Fremdheitskonstruktionen in Werken von Elias Canetti, Günter Grass und Josef Winkler*, Münster, LIT, 2005 ; Patrice Djoufack, *Entortung, hybride Sprache und Identitätsbildung: Zur Erfindung von Sprache und Identität bei Franz Kafka, Elias Canetti und Paul Celan*, Göttingen, V & R Unipress, 2010 ; Johannes Görbert, „Im Kreuzfeuer der Kritik: Elias Canettis *Die Stimmen von Marrakesch* als Prüfstein für (post-)kolonialistische Grundfragen“, in: Franciszek Grucza et al. (Hrsg.), *Akten des XII. Internationalen Germanistenkongresses Warschau 2010. Vielheit und Einheit der Germanistik weltweit*, Frankfurt a. M., Peter Lang, 2012, p. 95-104. Johannes Görbert est également l'auteur de la première monographie entièrement consacrée aux *Voix de Marrakech : Poetik und Kulturdiagnostik: Zu Elias Canettis 'Die Stimmen von Marrakesch'*, St. Ingbert, Röhrig Universitätsverlag, 2009. Une deuxième, plus

Dernier travail approfondi que j'ai consacré à ce jour à l'œuvre de Canetti, cette synthèse (de même que les articles de mes deux collègues traitant de cette question) procédait donc d'une démarche inverse de celle qui avait suscité mes premières recherches : c'était une analyse rétrospective pour laquelle la question de savoir si les auteur·rice·s que je désignais comme ses successeurs putatifs s'étaient personnellement inspiré·e·s de son œuvre était secondaire. Cette question de la réception m'intéressait alors d'autant moins qu'elle m'aurait obligée à pousser plus avant l'enquête sur les contours de ce que je percevais comme un nouveau courant, « postcolonial », de la littérature allemande. « Littérature allemande postcoloniale » : cette désignation toute provisoire – que je me gardais bien d'avancer dans un cadre public tant j'étais consciente des problèmes qu'elle soulevait –, recouvrait-elle ce que d'autres appelaient « littérature Chamisso » ? A priori non, bien entendu, puisque je récusais le principe d'une classification des auteur·rice·s selon des critères ethnoculturels : c'était précisément de ce refus qu'avait germé le projet « Germanophonie ».

Par la suite, pourtant, la question de savoir quelles personnalités et quels textes je mettais exactement derrière cette formule temporaire et volontairement nébuleuse de « littérature allemande postcoloniale » devint incontournable. Non que je voulusse revenir sur la position qui m'avait conduite à plaider pour une inclusion des littératures minoritaires dans l'entité « littérature allemande », mais parce que j'envisageais maintenant de m'orienter vers une recherche axée autour de « cette littérature » que je refusais toujours de considérer comme une catégorie à part. Or il fallait bien reconnaître que les auteur·rice·s qu'il me semblait le plus fructueux d'étudier dans une perspective « postcoloniale », parce qu'ils/elles mobilisent des stratégies narratives ou discursives procédant de positions et d'analyses qu'on peut rapprocher de ce courant de pensée critique, étaient généralement des allochtones : Schami, Özdamar, Trojanow, Şenocak,

ambitieuse, a été publiée récemment en français par Dirk Weissmann sous le titre *Métamorphoses interculturelles. Les Voix de Marrakech d'Elias Canetti*, Paris, Orizons, 2016 (338 p.). L'intérêt pour l'œuvre de Canetti dans une perspective postcoloniale dépasse au demeurant les frontières de la germanistique, et n'est pas concentré uniquement sur *Die Blendung* et *Les Voix de Marrakech*. Ainsi le francisant Martin Mégevand, spécialiste d'études théâtrales, note-t-il que *Masse et puissance* « contient implicitement une leçon [...] également à l'œuvre dans les recherches situées dans l'orbe des études postcoloniales : celle selon laquelle il est, pour le dire de façon mesurée, préférable de penser ce que la terreur a de radicalement neuf hors des strictes limites des savoirs constitués ». M. M., « Théâtre, terreur et mémoire en contexte postcolonial », in : Claire Joubert (dir.), *Le postcolonial comparé. Anglophonie, francophonie*, Saint-Denis, Presses universitaires de Vincennes, 2014, p. 125-150 (p. 125).

Tawada, Zaimoglu... Pouvait-on inverser la proposition ? Les écrivain·e·s allochtones (immigrés, exilés, issus de l'immigration...) adoptent-ils tous des positions et des pratiques « postcoloniales » ? Ces questions étaient à l'évidence hors de ma portée, et elles le sont toujours en grande partie. Tout au plus puis-je dire aujourd'hui, sur la base des recherches effectuées dans le cadre du nouveau travail qui constitue la troisième pièce de ce dossier d'Habilitation, d'une part, qu'on a sans doute en effet plus de chances de trouver des aspects « postcoloniaux » dans les textes d'auteur·rice·s minoritaires que dans les autres et, d'autre part, que l'inverse n'est pas vrai : il y a bien des auteur·rice·s d'origine étrangère dont l'œuvre ne porte aucune trace de positions qu'on pourrait qualifier de près ou de loin de postcoloniales – l'exemple type d'une telle œuvre étant, dans le contexte de mon ouvrage sur le canon, celle d'Akif Pirinçci.

Ce n'est pas simplement, j'en étais de plus en plus consciente, une question de dénomination. Même si les auteur·rice·s de cette littérature allemande contemporaine que j'appelais pour moi-même, faute de mieux, « postcoloniale », sont objectivement « d'origine étrangère », ce n'est assurément pas cette origine en tant que telle (nationale, culturelle, linguistique ?) qui détermine leurs positionnements idéologiques et leurs modalités d'écriture, mais avant tout leur expérience – une expérience fondée, en l'occurrence, sur la perception par l'entourage de leur altérité présumée. Cette expérience d'altérisation, en tant qu'elle vaut *assignation* à un groupe désigné comme « étranger », « marginal » ou « minoritaire », joue selon toute apparence un rôle fondamental à la fois dans la construction subjective de leur identité, leur représentation du monde et l'élaboration de leur projet scriptural. C'était sur ce point que je pouvais (et devais) m'appuyer : la spécificité des textes de certains auteur·rice·s « d'origine étrangère », telle que je l'envisageais, ne s'enracine pas dans une quelconque différence culturelle, mais dans l'expérience vécue d'une marginalisation (dans la société en général et dans le champ intellectuel et littéraire en particulier) qui conduit ces auteur·rice·s à développer des stratégies discursives et narratives sinon identiques, du moins comparables – à la fois entre elles et avec celles mises en œuvre par d'autres écrivain·e·s ailleurs dans le monde, notamment dans des territoires autrefois colonisés.

Pour autant, ce n'est pas sur cette dimension psychosociale et politique de l'acte créateur que porterait l'investigation, mais sur les œuvres elles-mêmes : la prise en considération de facteurs extra-littéraires ne devait pas me détourner de l'analyse littéraire ; elle servirait en revanche à la guider et à la nourrir. C'est pourquoi je reléguai provisoirement à l'arrière-plan la question terminologique pour me concentrer sur l'étude

des modalités d'écriture et de représentation. Ce n'est que tardivement, au cours de mon nouveau travail (et même durant la phase finale de sa rédaction), que j'adopterais la formule de « littérature immigrée ». Empruntée au comparatiste Charles Bonn⁸¹, cette formule a assurément elle aussi ses limites. Elle a cependant l'avantage de ne pas être chargée, dans la critique littéraire allemande, d'une histoire qui en ferait un euphémisme de plus pour désigner peu ou prou ce qu'on a commencé par appeler, dans les années 1970, la « littérature des étrangers ». Et surtout, contrairement à toutes les autres expressions qui ont été avancées pour circonscrire ce corpus, elle ne place l'accent ni sur l'origine des auteur·rice·s, ni – de façon biaisée – sur une dominante putative, thématique ou formelle, des textes (la « migration », « l'interculturalité », l'« hybridité »), mais sur la donnée extra-littéraire qui indique précisément la position et le statut des textes en question dans le champ national : l'immigration, non comme critère de classification objectif articulé à la condition existentielle des auteur·rice·s, mais comme désignation du périmètre de réception assigné aux œuvres sur la base de l'histoire personnelle de ceux/celles-ci.

Je n'attache à cette désignation qu'une utilité purement pratique, et – j'ose du moins l'espérer – transitoire : il faut pouvoir nommer ce dont on parle. Le défaut de la plupart des formules en cours actuellement (ou leur atout, selon le point de vue) est de masquer pudiquement ce qui est pourtant au cœur de la question : le rapport de force sous-jacent à l'insidieuse stigmatisation que représentaient les dénominations antérieures (« littérature des étrangers », « des travailleurs immigrés », « des migrants », etc.). Or ce n'est pas en évitant de parler d'une chose qu'on la fait disparaître. Parler de « littérature de la migration », « interculturelle », « transculturelle », voire « hybride » ne résout le problème qu'en apparence, dès lors que les œuvres ainsi désignées le sont en fonction de la trajectoire personnelle ou familiale de leurs auteur·rice·s et non sur la base de leurs propriétés intrinsèques. Tant que des notions comme celle d'« arrière-plan migratoire » auront cours dans l'espace public et seront tenues pour des catégories utiles et pertinentes par les politiques, la police, la justice, la presse, les sociologues, etc., la stigmatisation restera un sujet également pour la critique littéraire. C'est de cela, et de cela seulement, que tente de rendre compte, dans le contexte de mon travail, la formule « littérature immigrée » : simple commodité d'expression, elle ne revêt aucun caractère heuristique et n'a d'autre prétention que d'éviter aussi bien les malentendus que les faux-fuyants.

⁸¹ Charles Bonn (dir.), *Littératures des immigrations : 1. Un espace littéraire émergent*, Paris, L'Harmattan, 1995, 2^e partie : « D'une littérature immigrée à une autre ».

Opter pour cette formule, c'était aussi renoncer définitivement à l'idée de faire entrer la notion de « postcolonialité » dans la définition de mon corpus. Certes, le cadre de référence postcolonial a orienté de façon déterminante mes recherches sur la « littérature immigrée », et ce à deux niveaux : d'abord comme horizon comparatif pour aborder les œuvres, dont certains aspects (thématiques, formels, structuraux) permettent une confrontation fructueuse avec les corpus postcoloniaux francophones et anglophones notamment, ensuite comme levier épistémologique, puisque ma démarche prend appui sur un certain nombre de concepts développés par les théoricien·ne·s du postcolonialisme (orientalisme, subalternité, *writing back*, *agency*...). Ces deux aspects sont étroitement liés, la critique postcoloniale s'étant développée en grande partie pour mettre au jour (et en valeur) des positions et pratiques observées chez les écrivain·e·s de territoires anciennement colonisés.

Toutefois ces deux éléments ne suffisaient pas à établir une « postcolonialité » effective de mon corpus : désigner de but en blanc comme « postcoloniaux » des textes allemands auxquels la définition reçue de cette épithète (pour qualifier des œuvres littéraires) ne s'applique pas, n'aurait fait qu'ajouter de la confusion à une situation déjà passablement embrouillée : si l'on peut parler de postcolonialité dans le contexte des œuvres que j'étudie, ce n'est en aucun cas comme d'une caractéristique postulable a priori, mais tout au plus pour subsumer (et encore de façon abusivement condensée) un ensemble assez hétéroclite de positions idéologiques, de contenus thématiques et de stratégies discursives qui nécessitent d'être mis en évidence au moyen d'une analyse rigoureuse. Le paradigme postcolonial ne pouvait donc servir de point de départ à mon investigation (en tant qu'élément de définition du corpus), pas plus qu'il ne pouvait en constituer le socle épistémologique exclusif : posé comme hypothèse heuristique à l'horizon de l'enquête, il devrait être – ou non – validé et précisé par celle-ci.

Je fus confortée dans cette position par l'intensification, ces dernières années, du débat public et scientifique autour de la question du colonialisme allemand. La réflexion sur l'histoire coloniale allemande, qui était encore balbutiante à l'époque où je commençai à m'intéresser à ces questions, a depuis lors connu un essor considérable, conduisant à une multiplication des ouvrages⁸², expositions⁸³, articles de presse et débats⁸⁴ consacrés aux

⁸² Voir entre autres Ulrich van der Heyden & Joachim Zeller (Hrsg.), *Kolonialismus hierzulande: Eine Spurensuche in Deutschland*, Erfurt, Sutton, 2007 ; Florian Krobb & Elaine Martin (eds), *Weimar*

traces laissées par cette histoire, tant dans la mémoire collective (des Allemands d'une part et des populations qui l'ont subie⁸⁵ de l'autre) que dans l'espace urbain et surtout dans les mentalités. Si le paradigme colonial était largement perçu en Allemagne, il y a encore une quinzaine d'années, comme concernant avant tout les « autres », notamment la France et l'Angleterre (qui conservent à ce jour quelques possessions territoriales outre-mer et encore plus de zones d'influence héritées de leur histoire coloniale), la situation a bien changé aujourd'hui. L'avancement du débat sur ces questions est tel que l'un des problèmes auquel m'acculait mon projet initial de travailler sur une « littérature allemande postcoloniale » s'en est trouvé résolu : il ne paraît plus aussi incongru en 2018 de parler de postcolonialisme dans le contexte allemand que ce n'était le cas encore au début des années 2000⁸⁶.

Colonialism: Discourses and Legacies of Post-Imperialism in Germany after 1918, Bielefeld, Aisthesis, 2014.

⁸³ Ainsi le musée de Treptow-Köpenick (Berlin) a-t-il mis en place en octobre 2017, en collaboration avec l'Initiative des Personnes Noires en Allemagne (Initiative Schwarze Menschen in Deutschland) et l'association Berlin Postcolonial (Berlin Postkolonial) une exposition permanente portant l'intraduisible titre *ZurückGESCHAUT* (= *Regard en arrière/Riposte par le regard*) consacrée à la première exposition coloniale allemande de 1896, sur les lieux mêmes où elle se déroula. À Hambourg, une exposition des œuvres du photographe germano-américain Marc Erwin Babej a été organisée tout récemment à l'hôtel de ville sous le titre « Notre Afrique : l'héritage visuel du colonialisme allemand » („Unser Afrika: Zum visuellen Erbe des deutschen Kolonialismus“, 18/06-13/07/2018).

⁸⁴ L'un des exemples les plus récents est la discussion lancée le 2 août 2018 par l'hebdomadaire *Die Zeit* à propos des conséquences et des traces du colonialisme à l'échelle mondiale. Prévue pour durer plusieurs mois, elle a été ouverte par un éditorial de Gero von Randow intitulé „Die Neuvermessung der Welt“ (p. 2-3) qui dresse un tableau très complet de l'ampleur du phénomène (lequel agit comme un « boomerang » revenant à la face des anciennes puissances impériales). Cette synthèse sans complaisance fait clairement ressortir l'implication de l'Allemagne, dans l'intention de réfuter une fois pour toutes les arguments de ceux qui ont jusque récemment pensé dédouaner l'Allemagne des crimes du colonialisme en mettant en avant la relative brièveté de son histoire. Ainsi que l'énonce Gero von Randow en conclusion de son tour d'horizon, « tant qu'aucun parti politique n'osera s'emparer de cette question, notre décolonisation à nous n'aura même pas encore commencé » („Solange sich keine politische Partei an dieses Thema wagt, hat unsere eigene Dekolonisierung noch nicht einmal begonnen“, p. 3).

⁸⁵ Les Héréros et les Namas demandent actuellement des réparations à l'Allemagne pour le génocide perpétré contre leurs peuples. Ils se sont vu opposer de la part du gouvernement fédéral une fin de non-recevoir.

⁸⁶ En dépit du constat sceptique dressé par Herbert Uerlings en 2011 („Interkulturelle Germanistik/Postkoloniale Studien in der Neueren deutschen Literaturwissenschaft: Eine Zwischenbilanz zum Grad ihrer Etablierung“, *Zeitschrift für Interkulturelle Germanistik*, 2/2011, p. 27-38), la réflexion sur ces questions est en progression constante. Voir par exemple Anna Babka & Axel Dunker (Hrsg.), *Postkoloniale Lektüren: Perspektivierungen deutschsprachiger Literatur*, Bielefeld, Aisthesis, 2013 ; Gabriele Dürbeck & Axel Dunker (Hrsg.), *Postkoloniale Germanistik: Bestandsaufnahme, theoretische Perspektiven, Lektüren*, Bielefeld, Aisthesis, 2014. Melanie Rohner, *Farbbekenntnisse: Postkoloniale Perspektiven auf Max Frischs Stiller und Homo faber*, Bielefeld, Aisthesis, 2015 ; Herbert Uerlings & Iulia Karin Patrut (Hrsg.), *Postkolonialismus und Kanon: Relektüren, Revisionen und postkoloniale Ästhetik*, Bielefeld, Aisthesis, 2011. Tous ces ouvrages ont paru dans la collection « Postkoloniale Studien in der Germanistik », créée en 2011 chez Aisthesis par Alexander Honold & Gabriele Dürbeck et inaugurée par leur ouvrage : A. H. & G. D. (Hrsg.), *Ost-westliche Kulturtransfers: Orient – Amerika*, Bielefeld, Aisthesis, 2011.

D'un autre côté, les progrès du « travail de mémoire » sur ce premier chapitre noir de l'histoire allemande, jusque-là occulté dans l'imaginaire national par le plus récent (et incontournable) héritage national-socialiste, m'auraient obligée à étayer mon approche particulière de ces questions par une analyse socio-historique fine et solide – ce qui aurait non seulement dépassé mes compétences, mais m'aurait également éloignée de mon propos. En outre, il semble que l'une des pistes de la recherche actuelle sur les traces de l'Empire colonial allemand conduise à établir l'existence d'une « véritable » littérature postcoloniale en allemand sur des terres ayant jadis subi la colonisation allemande⁸⁷. Cette découverte importante (et encore en cours), qui pourrait profondément renouveler à terme l'approche du paradigme postcolonial dans le contexte germanique, confirme encore, si besoin était, la nécessité de s'en tenir à une terminologie rigoureuse si l'on veut éviter les confusions et les raccourcis.

Il n'en reste pas moins que la « boîte à outils » des *postcolonial studies*, ainsi qu'une petite partie des corpus que celles-ci ont largement contribué à faire connaître, m'ont servi à étayer mon approche de cette littérature allemande « immigrée » à laquelle je consacre mes recherches depuis quelques années. Dans le dernier travail effectué sur cette matière, l'ouvrage inédit que j'ai intitulé « Le canon en question », l'accent est placé, une fois encore, sur la question des modèles – et ce d'un point de vue qui s'apparente de près à celui que j'avais adopté dans ma thèse : il s'agit à nouveau d'appréhender des œuvres littéraires sous l'angle du rapport qui y est construit à la tradition, principalement allemande cette fois, et par des écrivain·e·s contemporain·e·s que la nécessité de délimiter un territoire symbolique conduit à revendiquer des « ancêtres », au sens canettien du terme, c'est-à-dire des « maîtres » et « maîtresses » librement choisi·e·s qui tracent l'horizon de leur projet scriptural et inscrivent celui-ci dans une lignée intellectuelle et esthétique donnée. La boucle qui me ramène ainsi en quelque sorte à mon point de départ – y compris partiellement sur le plan méthodologique puisque je m'appuie ici encore sur Genette – passe pourtant par un renouvellement important de mon appareil conceptuel et de mes prémisses, ainsi que de ma perception des enjeux d'une telle recherche.

⁸⁷ Voir par exemple Thomas Keil, „Die postkoloniale deutsche Literatur in Namibia (1920-2000)“, thèse de doctorat soutenue à l'université de Stuttgart, 2003, ainsi que Reingard Nethersole, „Die deutschsprachige Literatur im südlichen Afrika“, in: Erwin Theodor Rosenthal (Hrsg.), *Deutschsprachige Literatur des Auslandes* (Germanistische Lehrbuchsammlung, Band 84), Bern, Frankfurt am Main, New York, Paris, 1989, p. 25-46.

Les quatre articles présentés dans ce troisième et dernier chapitre peuvent servir à illustrer, en complément de mon étude sur le canon, les dernières étapes de ce parcours. Jalons d'une réflexion qui m'a conduite à placer la littérature immigrée au centre de mes activités de recherche actuelles, ils dessinent l'évolution de ma démarche, depuis de premières approches comparatistes jusqu'à la focalisation sur la question du rapport au canon.

3.2 Approches comparatistes

3.2.1 Où est l'Europe et à qui appartient-elle ?

Premier fruit des investigations menées sur le nouveau corpus, l'étude comparative « Istanbul, au cœur de l'Europe : les romans d'Orhan Pamuk, Emine Sevgi Özdamar et David Boratav » (2013) constitue ma contribution à un colloque international qui se déroula à Amiens et Paris les 19 et 21 novembre 2011. Le fond de son propos tient dans ce titre qui bouscule les notions territoriales associées au mot « Europe » tant dans son acception politique que géographique et culturelle, indiquant le sens de la réponse que j'entendais apporter ainsi à la triple question posée par les organisateurs de la rencontre, intitulée « L'émergence de l'Europe du roman » : « Le roman est-il un genre européen ? Quelle cartographie de l'Europe dessinent les grands romanciers de l'âge moderne ? L'Europe serait-elle une idée romanesque ? »⁸⁸.

L'article consiste en une analyse croisée de trois romans récents ayant la ville d'Istanbul à la fois – partiellement – pour cadre et pour « personnage » central. Écrits respectivement en turc (*Le Livre noir* d'O. Pamuk, 1990), en allemand (*Le Pont de la Corne d'Or* d'E.S. Özdamar, 1998) et en français (*Murmures à Beyoğlu* de D. Boratav, 2009), mais par des auteur·rice·s ayant tou·te·s des origines et des attaches personnelles en Turquie, ces romans qu'une approche « natio-centrée » de l'historiographie littéraire peine à situer dans les catégories usuelles brossent pourtant, chacun à sa manière, un portrait indubitablement « européen » de la mégapole turque. Non seulement au sens où les lieux « depuis » lesquels ils furent écrits, Paris, Berlin et la rive européenne d'Istanbul, sont situés dans les frontières géopolitiques de l'Europe historique, mais aussi parce qu'ils

⁸⁸ Programme du colloque « L'émergence de l'Europe du roman », organisé par Carlo Arcuri pour le CERR/CERCLL en partenariat avec *L'Atelier du roman* et l'EHESS, PDF en ligne [dernière consultation le 25/08/2018] : <actualites.ehess.fr/download.php?id=1142>.

dessinent un espace européen dans lequel Istanbul occupe une place bien plus que périphérique : à mille lieues de l'imaginaire exotique des romans orientalistes, ils situent cette ancienne cité multiethnique et cosmopolite non pas aux confins de l'Europe culturelle, mais symboliquement en son « cœur », dans la mesure où le brassage de populations, d'imaginaires et de cultures qui s'y effectue depuis des siècles offre une image condensée de ce qu'est devenue l'Europe dans son ensemble aujourd'hui.

L'éclairage que je proposai ainsi sur le rapport entre l'Europe et le roman s'appuie, d'une part, sur l'analyse géographique développée dans l'*Atlas du roman européen* par l'historien de la littérature Franco Moretti⁸⁹, d'autre part – et surtout – sur le concept d'*ethnoscape* forgé par Arjun Appadurai⁹⁰. En opposition avec les théories culturalistes fondées sur l'amalgame entre territoire, culture, ethnie et langue, l'approche conceptualisée par Appadurai postule que la relation au territoire s'efface avec la mondialisation et que les relations s'effectuent désormais dans des réseaux, tissés au fil des déplacements physiques de populations (notamment « subalternes ») et renforcés par un usage de plus en plus extensif et diversifié des médias. En défendant cette approche dynamique, fluide et déterritorialisée de la culture, je m'inscrivais en faux contre le discours idéologique revendiqué sur ces questions par une partie des initiateurs du colloque eux-mêmes. Cette discordance ne transparaît plus qu'en filigrane dans la publication issue de cette rencontre, un numéro spécial de la revue *Romanesques* intitulé *Europe du roman – Roman de l'Europe*⁹¹. Elle s'ancrait pourtant dans un désaccord de fond au sujet de l'ambitieux projet collaboratif dont ce colloque resta l'unique réalisation : un chantier d'étude sur l'histoire européenne du roman associant le CERR (et donc le CERCLL dont celui-ci faisait désormais partie), le Centre sur les Arts et le Langage (CRAL) de l'EHESS et la revue parisienne *L'Atelier du roman*.

Dans l'esprit de son premier instigateur, l'écrivain Lakis Proguidis, directeur et fondateur de *L'Atelier du roman*, la coopération entre ces trois équipes devait déboucher sur l'édition d'une anthologie en plusieurs volumes reconstituant « le corpus des écrits sur le roman par les écrivains eux-mêmes dans les différents pays de l'Europe à travers les

⁸⁹ Franco Moretti, *Atlante del romanzo europeo. 1800-1900*, Torino, Einaudi, 1997. Éd. française : *Atlas du roman européen 1800-1900*, trad. Jérôme Nicolas, Paris, Seuil, 2000.

⁹⁰ Voir note 48.

⁹¹ Un résultat dû en grande partie au fait que les actes aient été publiés dans cette revue à comité de lecture éditée par le CERR/CERCLL, et non dans *L'Atelier du roman*. Le volume, qui comporte treize articles sur les seize initialement soumis, résulte d'une procédure de double expertise par des relecteurs indépendants.

siècles »⁹². Adossée à l'élaboration d'une base de données et à la création d'un site Internet, cette vaste entreprise était conditionnée à l'obtention de financements par l'Union Européenne, ce qui nécessitait l'établissement de partenariats susceptibles d'apporter une caution scientifique et institutionnelle au dossier. C'est dans ce but que le comité de rédaction de *L'Atelier du roman* avait fait appel à l'équipe de l'EHESS et au CERR amiénois, éditeur de *Romanesques*. Pour le CERCLL, créé un an plus tôt, la participation à un tel projet pouvait présenter le double intérêt de favoriser la diversification de ses activités et son rayonnement extérieur, et de renforcer sa cohésion interne en mettant à contribution plusieurs de ses composantes.

Invitée dans cette perspective par Geneviève Espagne à me joindre à la poignée de collègues du CERR qui répondirent en mai 2009 à l'appel de Lakis Proguidis et du professeur Yves Hersant (directeur d'études à l'EHESS, représentant du CRAL), je fus associée aux échanges visant à préciser les modalités de la collaboration envisagée. Les pourparlers laissèrent bientôt apparaître des dissensions quant à l'ampleur et à la méthodologie du chantier à ouvrir. Ces divergences se révélèrent finalement insurmontables et conduisirent à l'abandon du projet. Devant l'enlisement des négociations, mes collègues du CERR se désistèrent les uns après les autres – à l'exception du comparatiste Carlo Arcuri, qui parvint à force de détermination à sauver quelque chose du projet initial en mettant sur pied le colloque de novembre 2011. Je m'étais entre-temps retirée moi aussi du groupe de réflexion sur le projet passablement embourbé, mais j'acceptai à la demande de mon collègue d'apporter une contribution scientifique aux débats. Je le fis toutefois à la condition expresse de pouvoir y défendre un point de vue différent de celui qui nous avait été initialement présenté comme l'horizon programmatique du projet.

L'une des pierres d'achoppement des délibérations avait été, au-delà des nombreux désaccords concernant le paramétrage du projet, la question du rapport entre le roman comme genre littéraire et le projet (culturel, politique ?) européen : l'équipe de *L'Atelier du roman* adhérait, semble-t-il, en bloc à l'idée défendue par Milan Kundera selon laquelle « [p]ar la richesse de ses formes, par l'intensité vertigineusement concentrée de son évolution, par son rôle social, le roman européen (de même que la musique européenne)

⁹² Extrait du compte rendu de la réunion du 16 mai 2009 (papier interne daté du 15 juin 2009).

n'a son pareil dans aucune autre civilisation »⁹³. Cette position m'apparaissait comme une variante élargie de ce particularisme que j'avais toujours combattu, dans ma recherche comme dans mon enseignement, sous sa forme nationaliste : il y avait dans cette façon d'envisager l'identité européenne comme enracinée dans un patrimoine littéraire et artistique distinctif une prétention à la supériorité culturelle qui, au-delà de l'ignorance dont elle témoignait à l'égard des cultures non européennes, relevait du préjugé idéologique. Scientifiquement, un tel « européisme » – sous ses dehors de cosmopolitisme intellectuel bon teint – était une imposture. Dans le contexte politique des années 2009-2011 – moins de dix ans après l'effondrement des Twin Towers, alors que l'exacerbation des conflits Nord/Sud et la mondialisation du terrorisme islamiste avait popularisé la théorie du « choc des civilisations » –, il prêtait de plus le flanc à la récupération politique. La vieille idée de hiérarchie des civilisations, qu'elle se fonde sur le postulat de la supériorité de l'Occident sur l'Orient ou, comme ici, de l'Europe sur le reste du monde (c'est-à-dire à la fois l'« Orient » et les États-Unis), est un mythe qu'il n'appartient pas aux chercheurs de légitimer et de propager, mais plutôt d'étudier et mettre en perspective.

J'avais à présent des arguments, non seulement politiques mais aussi scientifiques, à opposer à un tel discours. Lorsque je fus invitée par Carlo Arcuri à défendre ma propre approche de l'« identité européenne » du roman dans le cadre du colloque qu'il co-organisait avec Lakis Proguidis et Yves Hersant, je choisis donc un angle de vision propre à déplacer le centre de gravité de la cartographie envisagée au-delà du pivot que forme selon la représentation commune l'héritage gréco-romain et chrétien de l'Europe. C'est dans cette remise en question du parti-pris idéologique faisant du roman le fer de lance d'un combat culturel de l'Europe contre ses « autres », plus que dans l'analyse qu'elle propose de chacun des trois romans examinés, que réside l'intérêt de ma contribution : je ne prétends y apporter qu'un éclairage très partiel à ces trois textes d'une grande richesse, notamment à celui de Pamuk que je n'ai pu lire qu'en traduction. Avec toutes ses limites, une telle confrontation permet cependant de donner un aperçu de l'imbrication des héritages culturels qui façonnent l'Europe d'aujourd'hui : envisagés à la fois comme « romans de formation » (*Bildungsromane*) et « romans d'une nouvelle *Bildung* »

⁹³ Milan Kundera, *L'Art du roman*, Paris, Gallimard, coll. Folio, 1986, p. 172-173. Lors de la deuxième réunion entre les trois équipes, organisée dans les locaux de *L'Atelier du roman* le 16 juin 2009 et présidée par la romancière Mirjana Robin-Cerovic, collaboratrice de la revue, cette citation figurait en tête de l'ordre du jour, dessinant ainsi les contours programmatiques du chantier envisagé.

esquissant une « révision culturelle de la modernité » (Azade Seyhan), les textes de Pamuk, Özdamar et Boratav s'inscrivent bien « au cœur » de l'histoire européenne du roman – tout en rappelant que celle-ci n'est pas (et n'a jamais été) réductible à une équation identitaire fondée sur des marqueurs « culturels » tels que la religion, l'ethnicité ou même un projet éthico-politique d'émancipation.

3.2.2 Autour du « choc des civilisations »

L'efficacité de l'outil critique que représente pour mon terrain d'étude la confrontation comparatiste m'amena à proposer l'année suivante, à un colloque organisé par le Centre d'Études Interculturelles Germaniques de Lorraine (CEGIL), une nouvelle lecture croisée de trois romans récents émanant d'aires linguistico-nationales différentes. Il s'agissait cette fois d'un colloque réunissant uniquement des germanistes – littéraires et « civilisationnistes » – autour du thème « Orient et orientalismes dans l'espace germanophone au XX^e siècle ». Organisée par Philippe Alexandre, Sylvie Grimm-Hamen et Thierry Carpent, cette rencontre qui se déroula les 31 mai et 1^{er} juin 2012 faisait suite à une première édition consacrée à l'orientalisme aux XVIII^e-XIX^e siècles⁹⁴. Je n'étais cette fois associée ni de près ni de loin à la conception du projet et ne connaissais aucun·e des organisateur·rice·s. Mais le sujet de la rencontre, d'une grande actualité, permettait de multiples entrées à partir de l'étude de la littérature immigrée ; j'acceptai donc avec plaisir cette deuxième occasion de me pencher sur cette matière dans le cadre d'une réflexion collective.

La démarche comparatiste s'imposa à moi également parce que l'idée de prendre pour angle d'approche le « roman d'artiste » m'était venue à la lecture de deux romans historiques qui ne relèvent en soi nullement des études germaniques : *Mon Nom est Rouge* (1998) d'Orhan Pamuk et *Le Turquetto* (2011) de Metin Arditi. Ces deux œuvres de fiction abordent les rapports entre l'Orient musulman, l'Europe chrétienne et la diaspora juive à travers le prisme d'une histoire située dans le monde de l'art à la fin du XVI^e siècle, alors que s'affrontent dans l'Empire ottoman les codes de l'ancienne tradition islamique (qui a

⁹⁴ Philippe Alexandre & Sylvie Grimm-Hamen (dir.), *L'Orient dans la culture allemande aux XVIII^e et XIX^e siècles*, actes du colloque organisé par le Centre d'études germaniques et scandinaves (LIRA) de l'Université de Nancy, 2, 9 et 10 décembre 2004, Nancy, Presses universitaires de Nancy, 2007.

développé l'art de la calligraphie et du miniaturisme) et ceux de la nouvelle peinture vénitienne, figurative et perspectiviste.

Contrairement à Orhan Pamuk dont je suivais l'œuvre romanesque avec intérêt depuis la sortie en français de *Neige* (Kar, 2002) en 2005, Metin Arditi, écrivain suisse francophone « d'origine turque séfarade » (Wikipedia), était alors pour moi un inconnu. J'étais tombée sur son livre par hasard, attirée par la jaquette en raison justement des ressemblances thématiques et spatio-temporelles qu'il présentait avec celui de Pamuk. En dépit de la quasi-homonymie de son nom avec celui de la mère de Canetti, Mathilde Arditi, rien ne permettait de penser que cet écrivain genevois né à Ankara en 1945 était effectivement apparenté à l'auteur de *La Langue sauvée* – Ardit(t)i est un nom répandu dans la communauté séfarade. Comme je devais l'apprendre peu après par lui-même, Metin Arditi est pourtant bien (de même que l'acteur français Pierre Arditi) un cousin en ligne directe de la branche maternelle d'Elias Canetti. Installé en Suisse depuis l'âge de sept ans, il s'est mis à l'écriture sur le tard après avoir fait fortune dans l'immobilier, abandonnant les affaires pour se consacrer à la littérature, au mécénat culturel et à la promotion d'actions en faveur de la paix au Proche-Orient. Cette double découverte – littéraire et personnelle – me décida à creuser la piste du roman d'artiste « occidental-oriental », pivot thématique des romans de Pamuk et d'Arditi : puisque je n'en avais décidément pas terminé avec Canetti, autant suivre la voie que m'indiquaient ces deux lectures...

C'est donc parce que j'avais « besoin » d'un texte allemand pour justifier mon travail sur ce sujet que je me mis en quête d'un roman germanophone qui offrît des possibilités de comparaison avec les deux précédents. Il ne faisait que peu de doute que c'était du côté de la littérature immigrée qu'on avait le plus de chances de trouver une œuvre contemporaine qui abordât sous ce même angle les rapports Orient/Occident. Le choix de cette approche répondait en effet manifestement, chez Pamuk et plus encore chez Arditi, à une volonté d'apporter un éclairage contradictoire au discours unilatéral sur les « valeurs occidentales » et l'arriération du « monde musulman ». Choisir le biais de l'art pour questionner ce discours, qui trouve son origine dans le mythe européen de l'Orient dont Edward Said a mis au jour toute la problématique ambivalence, n'avait rien que de très cohérent : l'Orient « créé par l'Occident » a d'abord été une image, une projection visuelle abondamment alimentée et illustrée par l'art pictural et spectaculaire de l'époque coloniale. Outil, vecteur et symbole de la subjugation des peuples convoités par l'Occident,

ce « regard impérial » (Marie Louise Pratt⁹⁵) avait produit des chefs-d'œuvre, mais aussi imposé l'idée de l'infériorité culturelle (artistique et éthique) des populations concernées.

Cet occidentalisme culturel, qui avait connu une recrudescence après l'effondrement du bloc soviétique, avait pris – en Allemagne aussi – des formes identitaires et belliqueuses depuis les attentats du 11 septembre 2001 et la « guerre contre le terrorisme » engagée en riposte par les États-Unis en Afghanistan. Nombre d'écrivains allemands d'origine « orientale », musulmans ou non, consacraient depuis plusieurs années des essais et des œuvres de fiction à la récusation de la théorie du « choc des civilisations » popularisée par Samuel Huntington. L'un d'entre eux, Rafik Schami, avait également publié en 2008, je le découvris alors, un roman qui abordait le sujet à travers le prisme d'un personnage d'artiste : *Le Secret du calligraphe* (*Das Geheimnis des Kalligraphen*).

Dans cette ample saga située dans la Syrie des années 1940-1950, « l'ami de Damas » (selon la signification de son pseudonyme) prend pour point focal de son message humaniste (contre le sectarisme communautaire et le fanatisme religieux, pour la tolérance, le rapprochement des peuples et le dialogue des cultures) l'art traditionnel de la calligraphie arabe : composante majeure d'une culture de l'ornementation qui ne sépare pas la lettre et le dessin et proscrit la représentation figurative, la calligraphie est – avec l'enluminure à laquelle se consacrent les peintres miniaturistes du roman de Pamuk – l'autre face des arts sacrés de l'islam⁹⁶. Comme ses confrères de culture respectivement musulmane et juive, le romancier allemand arabe, issu de la minorité chrétienne syriaque-araméenne de Syrie, fait dans ce roman œuvre de pédagogie autant que de sociologie critique et de médiation culturelle.

La confrontation de ces trois textes me permet de dégager quelques constantes qui éclairent les enjeux sous-jacents à l'attractivité nouvelle de la catégorie du roman d'artiste dans le contexte politique mondial actuel. En montrant toute la complexité des rapports qui existaient entre les mondes musulman, chrétien et juif (leurs divergences aussi bien que leur intrication) dans cet « Orient » que le regard culturaliste occidental a tendance à réduire à un désert culturel dominé par un islam obscurantiste, ils déjouent les amalgames et déconstruisent les représentations binaires. L'étude fait cependant aussi apparaître des différences, tant dans les procédés narratifs utilisés que dans la teneur du message politico-

⁹⁵ Marie Louise Pratt, *Imperial Eyes: Travel Writing and Transculturation*, London, Routledge, 1992.

⁹⁶ Sur les calligraphies qui figurent dans le roman de Schami, on se reportera avec profit à l'appendice de l'ouvrage déjà cité de Benoît Ellerbach, *L'Arabie contée aux Allemands*, p. 495-497.

culturel transmis : par comparaison avec les romans autrement complexes à cet égard de Pamuk et (dans une moindre mesure) d'Arditi, *Le Secret du calligraphe* fait un peu figure de roman « trivial ». Privilégiant dans son propos comme dans sa forme la dimension pédagogique-récréative, il n'échappe pas à un certain schématisme – que Schami assume pourtant puisqu'il revendique de faire primer l'efficacité, qui nécessite l'intelligibilité du propos et la qualité du « divertissement », sur l'exigence intellectuelle.

L'approche comparatiste n'était certes pas propice à mettre en valeur cette position, dans la mesure où les deux autres romans examinés proposent, chacun à sa manière, un éclairage bien plus nuancé à la fois sur la question esthétique et sur les enjeux sociaux, politiques et culturels des interactions représentées. L'article porte à cet égard l'empreinte de sa genèse, dans laquelle ce troisième texte n'est intervenu que tardivement et dans une certaine mesure à titre de justification. À ma décharge, c'était la première fois que je me confrontais à l'œuvre de Schami, un auteur dont je mettrais du temps à apprécier les qualités. Il me fallut dépasser l'obstacle que représente pour le regard critique de l'interprète la simplicité d'écriture et une volonté d'accessibilité maximale (au risque de la superficialité) pour prendre la mesure de l'originalité de l'œuvre qu'il a bâtie.

3.3 Lecture et réécriture du canon occidental : étapes d'un nouveau chantier

Les derniers travaux abordés dans ce chapitre sont les premières concrétisations du chantier dont mon ouvrage de recherche inédit forme l'aboutissement, ou du moins une première réalisation achevée. Ils correspondent à des étapes différentes de ce parcours. L'article « Zaimoglu adaptateur de Shakespeare » (2015), issu d'une communication présentée en 2012 au colloque « Interprétations postcoloniales et littératures mondiales » de Nanterre, témoigne de ma première incursion sur le terrain du rapport au « canon » dans les œuvres de la littérature allemande « immigrée » : fondée sur le concept postcolonial de « *writing back* »⁹⁷, cette étude visait à établir dans quelle mesure l'un des représentants les plus emblématiques de cette littérature, Feridun Zaimoglu, pratique lui aussi, dans ses adaptations d'œuvres iconiques du répertoire national, une forme de « riposte » à la tradition littéraire dominante, incarnée ici par Shakespeare. Le deuxième article, « *Karriere einer Putzfrau oder die Stimme der Subalternen : eine Relektüre Hamlets durch*

⁹⁷ Bill Ashcroft, Gareth Griffiths & Helen Tiffin (eds), *The Empire Writes Back: Theory and Practice in Post-Colonial Literatures*, London, Routledge, 1989.

das Prisma von Heiner Müllers *Hamletmaschine* » (2017), reflète le dernier stade de maturation de ce processus : axé lui aussi sur la réception productive d'un drame shakespearien, cette fois par Emine Sevgi Özdamar, il procède d'une analyse plurifocale qui situe la réécriture de l'hypotexte canonique, *Hamlet*, dans le contexte d'un dialogue intraculturel de l'autrice avec un premier récepteur – contemporain – de la même pièce, Heiner Müller. Cette étude ne diffère pas fondamentalement, dans ses conclusions, de l'analyse présentée de façon plus détaillée dans le troisième chapitre de mon ouvrage inédit.

Dans le premier cas, mon choix s'était porté sur Zaimoglu en raison du positionnement clairement « antihégémonique »⁹⁸ de son premier livre *Kanak Sprak*, dont la publication en 1995 avait changé le regard porté sur la deuxième génération de l'immigration et fait date dans l'histoire de la littérature des minorités en Allemagne : la posture rebelle adoptée par Zaimoglu dès ce coup d'essai, et cultivée bien après qu'il eut gagné l'estime des milieux universitaires, en faisait – ajoutée à l'audience importante dont il bénéficiait entre-temps – un objet idéal pour questionner les stratégies discursives mobilisées à l'égard du canon occidental dans le contexte allemand. Quant aux œuvres sur lesquelles je fis porter l'enquête, leur choix fut déterminé par le fléchage pluridisciplinaire du colloque, qui promettait des échanges plus fructueux avec mon auditoire autour de la réception de Shakespeare que de celle d'un auteur canonique allemand, fût-il aussi connu que Goethe. Je pouvais ainsi m'appuyer – sans les développer dans le détail – sur des comparaisons ponctuelles avec d'autres réécritures contemporaines, postcoloniales ou minoritaires, de tragédies shakespeariennes (de Leonard Bernstein à Tony Morrison en passant par Aimé Césaire).

Il ressortait de cette analyse que sous des dehors iconoclastes, les « tradaptations » shakespeariennes de Zaimoglu n'ont au fond rien de très subversif, car loin de remettre en question l'autorité des textes canoniques, elles contribuent au contraire à en alimenter la sacralisation. En effet, les réinterprétations qu'elles proposent ne portent pas sur un discours d'infériorisation et de stigmatisation qui serait accrédité par ces textes, mais bien plutôt, en creux, sur un discours contemporain, émancipateur, de dénonciation des structures de domination (ethniques, sociales et sexuelles), que l'auteur fait par là-même

⁹⁸ L'expression est de Yasemin Yildiz, „Kritik ‚Kanak‘: Gesellschaftskritik, Sprache und Kultur bei Feridun Zaimoglu“, in: Ezli Özkan, Dorothee Kimmich & Annette Werberger (Hrsg.), *Wider den Kulturenzwang: Migration, Kulturalisierung und Weltliteratur*, Bielefeld, Transcript, 2009, p. 187-205 (p. 189).

apparaître comme une nouvelle doxa. En réservant ses flèches à ce discours critique « de gauche » – la supposée « bien-pensance » des élites intellectuelles dont l'intransigeance est vilipendée sous l'appellation de « politiquement correct », et qui sous-tend précisément, entre autres, le courant de pensée postcolonial –, le « maître de l'irrespect » que se plaît à camper Zaimoglu flirtait avec des positions démagogiques et réactionnaires. Il récupérait ainsi, pour le bénéfice de sa propre intronisation dans le champ littéraire dominant, le prestige des œuvres consacrées par la tradition.

Tout comme ma première approche (comparative) de l'œuvre de Schami, cette première approche de la réécriture du canon en contexte allemand me semble a posteriori donner une vision trop partielle de la position de l'auteur étudié. Sans être erronée, mon analyse des adaptations de Shakespeare par Zaimoglu, fondée sur une lecture des textes guidée par l'hypothèse d'une stratégie contre-discursive de type postcolonial, demande à être affinée. Je voyais sans doute juste en rapportant le travail effectué par Zaimoglu sur ces pièces du répertoire à « un désir de s'inscrire lui-même dans la grande tradition littéraire, de trouver sa place dans la *Weltliteratur* goethéenne »⁹⁹. Mais je ne mesurais pas toute la portée politique de ce positionnement en réduisant cette stratégie de « *writing in* » à un plan de carrière personnel. Le droit que Zaimoglu revendique ainsi de porter une parole autonome sur la scène culturelle nationale comporte en effet en lui-même une dimension transgressive, dans un contexte où les auteur·rice·s de sa provenance (ethnoculturelle et sociale) sont censé·e·s parler au nom d'une minorité. En ce sens, son refus de jouer la partition que le public et l'institution littéraire attendent de quelqu'un comme lui a valeur d'acte de légitimation : en se profilant comme rénovateur « antimoderne » de la tradition la plus canonique, le « Malcolm X des Turcs allemands » affiche son indépendance et proclame qu'il n'est pas réductible à *Kanak Sprak*.

Pour rendre justice à cette position (comme je tente de le faire dans mon nouveau travail), il était toutefois nécessaire de prendre en considération l'ensemble du contexte (politique, social, institutionnel), et notamment les forces et les tensions qui structurent le débat public en Allemagne et travaillent également le champ littéraire. Cela revient à considérer l'œuvre comme un espace de construction du sens articulé à une posture d'auteur (discursive et non discursive) construite dans un rapport de force qui prolonge la violence de la société sur le terrain symbolique de la littérature. Selon cette approche

⁹⁹ Voir, dans ce dossier, « Feridun Zaimoglu adaptateur de Shakespeare » (p. 191), TP, p. 267.

multifactorielle – qui s’inscrit néanmoins dans le sillage de la démarche critique engagée par les critiques postcoloniaux –, les choix d’un·e auteur·rice de littérature immigrée allemande (qu’ils soient référentiels, thématiques ou formels) doivent être appréhendés en rapport avec un champ littéraire national où la parole minoritaire est souvent délégitimée au nom même de valeurs « de gauche » comme par exemple la promotion de la diversité ethnoculturelle. Dans cette perspective, la contestation par Zaimoglu du discours politique d’émancipation des minorités revêt elle-même un sens politique (moins conformiste qu’il n’y paraît), au sens où elle pointe l’hypocrisie sous-jacente à la coexistence dans le même discours idéologique de l’injonction à l’« intégration » et de la glorification du « multiculturalisme ».

Il m’aura fallu approfondir la réflexion sur tous ces points pour parvenir *in fine* à une vision plus nuancée et – je pense – globalement plus juste du travail effectué sur le canon par des auteurs comme Zaimoglu et Schami. Dans ce parcours, le débat collégial mené dans le cadre de réalisations collectives a joué un rôle non moins important que la lecture des théoricien·ne·s et l’étude des textes eux-mêmes. Parmi les projets qui furent le plus féconds à cet égard figure en premier lieu le chantier « Germanophonie », au cours duquel mon attention fut précocement attirée, notamment à travers les travaux de Kien Nghi Ha, sur le risque de banalisation et d’instrumentalisation que comporte l’importation en Allemagne de concepts développés par les théoriciens postcoloniaux (en l’occurrence celui d’« hybridité » forgé par Bhabha)¹⁰⁰.

Le second projet collectif qui m’éclaira dans ce travail de fond a été le programme « Postcolonial et transculturalité », dont la première réalisation en 2012, le colloque « Interprétations postcoloniales et littératures mondiales », me donna l’occasion de présenter cette étude sur « Zaimoglu adaptateur de Shakespeare ». La rencontre fut en effet aussi, et avant tout, une occasion précieuse pour moi de débattre avec des collègues d’autres disciplines de la valeur opératoire des concepts postcoloniaux, en particulier pour des aires linguistico-culturelles autres que l’anglosphère et la francophonie, où le rapport de force postcolonial s’exerce sous sa forme « historique ». Les réflexions développées par mes collègues romanistes tournaient toutes peu ou prou autour de la question de savoir dans quelle mesure les analyses et les concepts mis au point par des chercheurs des anciennes colonies en poste au cœur du capitalisme occidental (Said, Bhabha, Spivak, R.

¹⁰⁰ Voir, dans le deuxième chapitre du présent volume, 2.4 : « Interculturalité : repenser les contours de la “germanophonie” littéraire », p. 67.

Young, Appadurai, Chakrabarty...) constituent des instruments critiques pertinents pour appréhender des configurations différentes de celles pour lesquelles ils furent élaborés au départ.

Ce questionnement, étayé par des analyses concrètes d'objets culturels récents (pas seulement textuels), me concernait au premier chef en tant que germaniste. Les éclairages proposés par mes collègues me firent prendre conscience de l'ampleur d'une problématique que j'avais jusqu'alors envisagée comme spécifique à l'espace germanophone : l'« exception allemande » (histoire coloniale relativement brève, mais prolongée par une réédition hyperbolique et génocidaire du projet colonial sous la forme du nazisme, immigration après 1945 sur d'autres bases que celles de l'ancienne relation coloniale...) devait être mise en perspective avec des configurations non moins « exceptionnelles », comme celle de l'Italie par exemple¹⁰¹. Ce débat m'ouvrit les yeux a contrario sur le fait que pour bien des territoires objectivement « post-coloniaux », comme l'Amérique du Sud, la mobilisation des approches postcoloniales ne semble pas poser de problème aux chercheur·se·s, alors même que les littératures qui s'y sont développées dans les langues des anciennes puissances coloniales (Espagne et Portugal) sont déterminées aujourd'hui par un rapport de force de type néocolonial avec une puissance tierce – les États-Unis – elle-même issue de la colonisation.

En contrepoint de cette réflexion sur les ajustements à effectuer (et en grande partie déjà réalisés pour d'autres contextes) sur l'appareil critique postcolonial, d'autres collègues, parmi les plus éminents représentants de ce courant en France, Yves Clavaron¹⁰² et Jean-Marc Moura¹⁰³ (tous deux comparatistes spécialisés dans l'étude des aires francophone et anglophone), se demandaient s'il n'était pas temps de tourner purement et simplement la page du postcolonialisme : après avoir eux-mêmes opéré avec ces concepts

¹⁰¹ La contribution qui m'a le plus éclairée sur les nombreux recoupements entre l'Allemagne et l'Italie n'a malheureusement pas pu être publiée dans les actes du colloque. Elle émanait de la comparatiste Sergia Adamo (Trieste), traductrice en italien de Judith Butler et Gayatri C. Spivak, et s'intitulait « Postcolonial positions : Italian frames ». La pertinence de cette analyse théorique était illustrée par une étude de cas présentée par un autre collègue italien, l'angliciste Alessandro Portelli dont l'article figure, lui, dans l'ouvrage sous le titre « Invités. Trois voix de migrants en Italie », in : F. Aubès, S. Contarini, J.-M. Moura *et al.* (dir.), *Interprétations postcoloniales et mondialisation, Littératures de langues allemande, anglaise, espagnole, française, italienne et portugaise*, Berne, Peter Lang, 2015, p. 205-218.

¹⁰² Voir entre autres Yves Clavaron, *Poétique du roman postcolonial*, Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2011 ; Edward Said, *l'Intifada de la culture*, Paris, Kimé, 2013 ; *Petite introduction aux « Postcolonial studies »*, Paris, Kimé, 2015.

¹⁰³ Jean-Marc Moura, *Littératures francophones et théories postcoloniales*, Paris, Presses universitaires de France, 1999.

qu'ils avaient largement contribué à introduire en France, ils défendaient l'idée que les théories postcoloniales avaient vécu, qu'il fallait prendre acte de leurs effets pervers et effectuer un recadrage idéologique et théorique élargissant la focale historico-politique au-delà du paradigme colonial. Une possibilité d'atteindre cet objectif – « dépasser le postcolonial » sans pour autant renoncer à l'ambition de transcender la lecture nationale de l'histoire culturelle – se dessinait peut-être du côté des études « transatlantiques » : né de l'ambition de repenser l'histoire des aires culturelles de part et de l'autre de l'Atlantique à l'aune des relations entre les Îles britanniques et l'Amérique (d'abord coloniale puis indépendante), ce champ d'étude s'était affirmé depuis les années 2000 comme une nouvelle orientation des approches américanistes¹⁰⁴.

La discussion contradictoire qui s'instaura sur cette question entre ceux-ci d'une part et, d'autre part, les collègues qui, comme moi, étaient plutôt à la recherche de modalités d'ajustement et de prolongement de la critique postcoloniale, s'inscrivait dans le contexte d'une mise en cause générale, à partir de la fin des années 2000, du courant de pensée postcolonial en France. Alimenté par des chercheurs comme l'anthropologue Jean-Loup Amselle¹⁰⁵ et le politologue Jean-François Bayart¹⁰⁶, ce procès du postcolonialisme – toujours en cours – se fonde sur l'idée que les approches postcoloniales auraient essaimé dans tous les domaines de la recherche au point de rendre inaudibles d'autres positionnements : hypothèse qui me semble hautement contestable, tant il est vrai que la très large diffusion de ses notions clés, dans l'ensemble du champ académique et même bien au-delà (*cf.* Kien Nghi Ha), ne signifie nullement que « la théorie postcoloniale » serait effectivement connue autrement que de manière très superficielle. Il y a lieu de penser au contraire que cette popularisation s'est faite en grande partie au prix d'une lecture au mieux extrêmement superficielle et réductrice des textes qui fondent ce courant de pensée, au pire d'une mécompréhension totale.

Au-delà du débat sur la validité du diagnostic général de prescription porté sur le postcolonialisme, la perspective d'un « dépassement » de ce champ de recherche par le biais d'un recentrage sur les relations transatlantiques soulevait (et soulève toujours selon

¹⁰⁴ Les bases de ce courant furent jetées par l'ouvrage de Paul Gilroy, *The Black Atlantic: Modernity and Double Consciousness*, Cambridge/Mass., Harvard University Press, 1993. Éd. française : *L'Atlantique noire : modernité et double conscience*, trad. Philippe Henquel, Paris, Éclat, 2003. Gilroy y définit son approche par le désir de « transcender à la fois les structures de l'État-nation et les contraintes de l'ethnicité et de la particularité nationale » (p. 38).

¹⁰⁵ Jean-Loup Amselle, *L'Occident décroché : Enquête sur les postcolonialismes*, Paris, Stock, 2008.

¹⁰⁶ Jean-François Bayart, *Les études postcoloniales : un carnaval académique*, Paris, Karthala, 2010.

moi) un problème majeur : en réinscrivant l'étude des relations entre différentes aires culturelles et catégories de population dans une démarche d'ordre « interculturel », cette approche semble revenir sur ce qui fut l'avancée principale des études postcoloniales, à savoir la mise en exergue d'articulations dialectiques autour du rapport de force colonial (et ses nombreux avatars post-coloniaux). Non seulement elle impose ainsi une optique territoriale qui, tout en focalisant de multiples circulations entre un grand nombre de pays, ne peut que conduire – c'est sa raison d'être – à détourner l'attention de dissymétries ancrées dans l'histoire coloniale, mais elle rompt également de fait le dialogue qui vient à peine de se mettre en place sur ces questions entre spécialistes d'aires culturelles non reliées par l'Océan atlantique – laissant incidemment sur le bord du chemin les études germaniques, dont l'investissement du champ postcolonial est tout récent et nécessite l'échange scientifique pour se développer.

Il n'en reste pas moins que la question de la pertinence des approches postcoloniales (qui, faut-il le rappeler, sont loin de former une « théorie » monolithique) doit être posée – de façon générale et au cas par cas, en fonction du contexte d'application. Ce questionnement est indispensable si l'on veut éviter que des notions a priori opératoires ne se transforment en entités figées et essentialisées, c'est-à-dire en clichés (« hybridité », « tiers-espace », « subalternité », « zone de contact ») ; il est d'autant plus nécessaire, au demeurant, que la popularité de ces approches théoriques agit en retour sur la production littéraire, dont une tendance actuelle semble aller dans le sens d'une « inversion de la relation critique » procédant de l'établissement par les auteur·rice·s eux/elles-mêmes d'une « posture » postcoloniale¹⁰⁷. Cela étant, le binarisme auquel les concepts forgés dans le contexte des études postcoloniales peuvent éventuellement servir – à tort – de base de légitimation (dominant/dominés...) ne constitue en aucun cas l'horizon indépassable de la démarche critique dont procède ce courant de pensée. D'autres courants se sont du reste développés dans son sillage qui, tout en visant à fonder une nouvelle méthode critique sur d'autres bases, prennent appui sur les avancées réalisées par ses fondateur·rice·s : ce sont notamment les études « décoloniales » développées par des penseurs latino-américains et caribéens, ainsi que par des « latinos » des États-Unis¹⁰⁸.

¹⁰⁷ Voir Véronique Porra, « La posture postcoloniale des auteurs de langue française au XXI^e siècle : Inversion de la relation critique et métadiscours chez Assia Djebar », in : F. Aubès, S. Contarini, J.-M. Moura et al. (dir.), *Interprétations postcoloniales et mondialisation, op. cit.*, p. 193-204.

¹⁰⁸ Voir à ce sujet entre autres Capucine Boidin, « Études décoloniales et postcoloniales dans les débats français », *Cahier des Amériques latines*, 62/2009, p. 129-140.

Tout ceci constitue un vaste champ de réflexion et de recherche que je n'ai pour l'instant que commencé à explorer. Mais la discussion initiée dans le cadre du programme « Postcolonial et transculturalité » m'a permis d'interroger ma propre démarche et de la préciser. C'est grâce à cette réflexion que je pus entre autres élaborer, quelques années plus tard, l'argumentaire qui me fournirait une voie d'accès à la question du plurilinguisme littéraire dans le contexte de ce qui déboucherait sur le colloque « Langues choisies, langues sauvées ». Le questionnement des catégorisations binaires auxquelles peut, malgré elle, prêter la démarche postcoloniale (comme l'opposition entre des esthétiques « hybrides », supposées subversives, et des écritures plutôt « traditionalistes » qui témoigneraient d'un mimétisme conformiste à l'égard des modèles dominants) m'a également conduite à élargir et à nuancer mon approche du rapport des auteurs de littérature immigrée au « canon ». En ce qui concerne Zaimoglu, par exemple, il m'apparut peu à peu que le fait d'adopter des stratégies discursives qui situent a priori un auteur dans le camp des rétrogrades ne permettait pas à lui seul de conclure au cynisme ou à l'aliénation : en approfondissant l'étude de son roman *Marques d'amour, écarlates* (*Liebesmale, scharlachrot*), que je lus de prime abord comme une tentative des plus stimulantes de renouveler à la fois l'approche du *Werther* de Goethe et le regard porté sur la génération « kanak », je compris que le travail effectué par cet auteur sur les textes canoniques contribue – qu'il le veuille ou non – à déstabiliser profondément le système littéraire allemand.

Pour apprécier ces enjeux, il me fallait ajuster mon approche sur un grand nombre de points, dont notamment ce concept de « canon » qui, dans le contexte allemand, ne repose pas exactement sur les mêmes bases historiques, politiques et idéologiques que son équivalent anglophone. Il fallait en particulier prendre en considération ici aussi le tournant historique qu'a représenté dans le débat public national la chute du Mur et le processus de réunification, en suscitant une discussion aussi large que passionnée sur la « culture dominante » (*Leitkultur*), qui incluait celle sur le « canon » (*Kanon*). Dans la perspective que j'avais choisie pour ma nouvelle recherche, les mécanismes d'inclusion et d'exclusion qui régulent les interactions dans le champ social s'entrecroisent avec les mécanismes d'inclusion et d'exclusion présidant à l'élaboration de ce socle d'œuvres « dignes d'être lues » qui se sédimentent ensuite en « canon ». Si la théorie du champ littéraire développée par Bourdieu pouvait, de même que les concepts de posture d'auteur (Meizoz) et d'ethos (Amossy), m'aider à appréhender les questions de positionnement stratégique, elle ne pouvait suffire à étayer ma démarche en ce qui concerne le travail sur le canon.

C'est dans ce hiatus entre l'état de la discussion dans les contextes anglo-saxon, allemand et français (puisque la notion de canon passe en France, un peu comme « la théorie postcoloniale », pour une idée éculée avant même d'avoir été sérieusement prise en considération¹⁰⁹) que le recours aux approches postcoloniales prend toute sa dimension de nécessité. C'est dans cette mouvance critique, en effet, qu'ont été développées les hypothèses d'analyse les plus fructueuses quant à l'élaboration, par des auteur·rice·s subalternisé·e·s ou marginalisé·e·s en raison de leur position dans le champ social (et sur l'échiquier géopolitique mondial), de stratégies discursives destinées à « riposter » au canon occidental. Subsumées sous le terme de *writing back*, ces stratégies « postcoloniales » pouvaient me servir de cadre de référence comparatif – à condition justement de les utiliser comme tremplin et non comme horizon de l'enquête.

Les trois auteur·rice·s que je décidai de retenir pour cette étude – Schami, Zaimoglu et Özdamar –, m'ont permis d'explorer une large palette de positionnements possibles. Pour les deux premiers, j'avais eu de bonne heure l'occasion de prendre la mesure des embûches dont serait semée l'investigation de leurs œuvres : pour des raisons différentes, voire opposées, les textes de Schami et de Zaimoglu se dérobent pareillement à une analyse qui s'arrêterait aux notions rudimentaires du postcolonialisme – Schami, parce qu'il prête le flanc à une lecture « orientalisante » en dépit de son engagement anti- et postcolonial revendiqué, Zaimoglu parce qu'il brouille les pistes à plaisir en multipliant les provocations. Quant à Özdamar, l'accès à son œuvre me fut facilité de prime abord par une affinité spontanée avec son écriture, mais le rapport qu'elle construit au canon prend des formes qui nécessiterent elles aussi un ajustement de mon appareil méthodologique et critique : on ne trouve dans son œuvre que peu de « réécritures » caractérisées, mais plutôt des réseaux de références enchevêtrées. Malgré ces différences importantes, ou peut-être grâce à elles, l'investigation a permis de mettre en évidence quelques-uns des enjeux communs qui sous-tendent la construction de généalogies littéraires dans ce corpus.

¹⁰⁹ Cette « imperméabilité » du champ intellectuel français aux questions du canon, que relève encore en 2013 la comparatiste Marie-Pierre Harder (« (Dé)construire le canon : Introduction », *Comparatismes en Sorbonne*, 4/2014, revue en ligne [dernière consultation le 25/08/2018] : <http://www.crlc.paris-sorbonne.fr/pdf_revue/revue4/1_INTRO_Harder.pdf>), n'a longtemps pas épargné la germanistique hexagonale. Lorsqu'en 2006, Fabrice Malkani, Anne-Marie Saint-Gille et Ralf Zschachlitz entreprirent d'en explorer les enjeux dans le cadre d'un colloque intitulé « Canon et mémoire culturelle : œuvres canoniques et postérité » (Lyon, 5-6 mai 2006), c'était là pour la germanistique française « un champ nouveau » qu'ils contribuaient à faire connaître. Voir Fabrice Malkani *et al.* (dir.), « La mémoire culturelle. Entre canonisation et hypolepse », *Canon et mémoire culturelle, Études Germaniques* 2007/3 (n° 247), p. 525-527 (p. 525).

L'ouvrage se compose de quatre parties, dont la première tente de circonscrire le champ d'analyse du travail des écrivain·e·s sur le canon. Ce balisage s'effectue à partir d'un rappel des fonctions de la canonisation elle-même en tant que processus de sélection (i.e. d'inclusion et d'exclusion) des œuvres littéraires : transmission et promotion d'un cadre de références éthico-esthétique propre à assurer la survie d'un groupe culturel, à la fois en renforçant sa cohésion interne et en marquant sa différence avec d'autres. L'autorité prêtée ainsi aux œuvres jugées représentatives du degré de civilisation d'une communauté prédestine les textes en question à faire l'objet de luttes pour le pouvoir symbolique, tout particulièrement dans un contexte où – comme c'est le cas dans les configurations (post-) coloniales – l'espace social sur lequel elle s'exerce est composite et divisé. Les enjeux de cet affrontement ont été clairement dégagés par la critique postcoloniale, qui a identifié la littérature elle-même comme l'un de ses théâtres privilégiés, en relevant l'abondance de pratiques contre-discursives dans les œuvres d'auteur·rice·s contemporain·e·s écrivant dans des configurations qui relèvent à un titre ou un autre de ce qu'on pourrait appeler une condition postcoloniale : ressortissants autochtones de territoires d'anciennes colonies, diasporas issues de ces territoires dans les anciennes métropoles, descendants d'esclaves aux États-Unis ou membres de toute autre minorité stigmatisée et infériorisée en vertu d'une essentialisation de sa différence avec le groupe dominant.

Après avoir ainsi posé les bases de mon hypothèse de départ, selon laquelle il serait possible et fructueux d'envisager également sous cet angle du rapport au canon le corpus contemporain de la littérature allemande immigrée, je me suis attachée à dégager les conditions dans lesquelles s'effectuent, dans le contexte allemand, les débats qui entourent la question du canon. Cette contextualisation a permis de mettre en évidence une situation dans laquelle l'imbrication des dimensions intraculturelle (cohésion interne du groupe) et interculturelle (son rapport aux « autres ») se fait selon des logiques bien différentes de celles qui sont à l'œuvre dans les *canon wars* américaines : la question nationale, revenue en force dans le débat public à l'occasion du processus d'unification qui a débuté en 1989-1990, renvoie en Allemagne à une longue histoire d'affrontement entre des positions hégémoniques (d'autant plus offensives et conquérantes qu'elles furent souvent contrariées) et des positions d'ouverture (non moins remarquables et bien représentées, notamment dans la littérature). Le marasme dans lequel les excès des premières avaient plongé le pays au milieu du XX^e siècle, conduisant à une division territoriale et politique radicale, favorisa pendant quarante ans, de part et d'autre de la frontière intérieure, le

développement des secondes : entachée par un passé totalitaire et génocidaire, clivée en deux parties intégrées à des empires multinationaux ennemis, la nation ne pouvait plus servir de cadre de référence pour l'identité collective et devait laisser place à d'autres valeurs, éthiques et politiques : républicanisme en RFA avec l'élaboration d'un « patriotisme constitutionnel » tourné vers l'Europe occidentale, exaltation du « peuple » au sens de prolétariat dans une RDA en quête de « socialisme démocratique ».

Ces acquis furent remis en question par l'unification politique de 1990, qui remplaça l'ancien modèle de la « nation culturelle » au centre du débat. Sans aller jusqu'à parler de retour de balancier (une grande partie de la population reste attachée à l'idée de « patriotisme constitutionnel »), on constate que la question de l'identité nationale (« Qu'est-ce qui nous unit ? ») est revenue à l'ordre du jour – rendant inévitable de s'interroger également sur les entités désignées par ce « nous » : l'unité recherchée concerne-t-elle seulement les Allemands de l'Est et les Allemands de l'Ouest, ces « Allemands biologiques » (« *Biodeutsche* », comme les a appelés le premier, ironiquement, le dirigeant de l'Alliance 90/Les Verts Cem Özdemir¹¹⁰) qui, après avoir été séparés de force, furent réunis pour beaucoup de façon non moins involontaire ? Ou devrait-elle inclure aussi ces résidents d'origine étrangère dont l'installation sur le sol allemand remonte désormais à deux voire trois générations ? Les réponses contradictoires à cette question déterminent dans une large mesure les polémiques qui divisent actuellement la société allemande, entre une partie de la population attachée à poursuivre le travail de (re-)construction civique, de mise à distance du passé national et d'élaboration d'une société pluraliste et ouverte¹¹¹, et une autre qui appelle de ses vœux une réhabilitation au moins partielle de ce même passé.

La question de l'identité nationale a pris une dimension nouvelle ces dernières années avec, d'une part, l'émergence de forces politiques d'extrême-droite (Pegida, AfD) et, d'autre part, la montée d'une génération d'intellectuels et de politiques eux-mêmes issus de l'immigration. Or cette question entraîne et englobe celle du canon, ce qui

¹¹⁰ Cette formule a émergé suite à la réforme du code de la nationalité entrée en vigueur en 2000, qui a assoupli le traditionnel « droit du sang » en facilitant la naturalisation des enfants d'immigrés nés en Allemagne. Sa popularité auprès de milieux politiques allant de la gauche à l'extrême-droite tient à la polysémie d'un préfixe, *Bio-*, dont les connotations positives camouflent le signifié raciste (les *Biodeutsche* sont ceux qui n'ont pas de *Migrationshintergrund*, i.e. les Allemands « de souche ») en lui superposant l'évocation d'un mode de vie « écologique » postulé comme caractéristique de la société allemande dans son ensemble et identifié comme « moderne » par opposition à l'arriération des milieux immigrés.

¹¹¹ On pense notamment au vaste débat sur le racisme de la société allemande déclenché durant l'été 2018 par le scandale qui a conduit au retrait de Mesut Özil de l'équipe nationale de football.

explique aussi que le débat de société à ce sujet (*Kanondebatte*), qui s'est mis en place au lendemain de la réunification, dépasse largement les milieux professionnels de la culture et de l'éducation. Il cristallise en effet tous les enjeux de la cohésion nationale, soulevant la question non seulement du cadre culturel de référence, mais aussi de son évolution (à quels types de corpus doit-on l'ouvrir ?) et de son degré d'imposition (faut-il exiger des nouveaux arrivants l'assimilation à une *Leitkultur* dont le seul postulat les exclut de fait ?).

Dans ce débat théorique, peu d'auteur·rice·s de littérature immigrée se sont à ce jour impliqué·e·s directement¹¹². En revanche, ils et elles apportent à ces questions des éléments de réponse concrets à travers leur travail de création – du simple fait que leur position dans le champ national, de même que leur perception de l'état du pays et de sa culture politique, les accule à la nécessité de délimiter un territoire symbolique qu'ils/elles puissent investir littérairement. Ce travail de repérage et de positionnement, qui consiste à revendiquer certaines références (choisies comme « phares » et cautions) et à en récuser d'autres, laisse bel et bien apparaître une dynamique semblable, dans son principe et dans ses enjeux (sinon forcément dans ses résultats), à celle qui a retenu l'attention des théoricien·ne·s du postcolonialisme dans les corpus d'anciennes colonies : c'est un dialogue travaillé par l'articulation dialectique entre un discours d'adhésion, d'hommage et d'appropriation d'une part, et un contre-discours polémique (parfois sous-jacent) de riposte et de démystification d'autre part.

Dans les trois chapitres qui constituent le cœur de l'ouvrage, je me suis attachée à éclairer au moyen d'analyses rapprochées le travail effectué par Schami, Özdamar et Zaimoglu sur quelques-uns des textes auxquels leurs œuvres font écho. Cette investigation a montré qu'en dépit des différences importantes qui existent entre ces trois écrivain·e·s du point de vue des idées, des thèmes, des stratégies scripturales et des postures, la révision critique à laquelle ils soumettent le canon met en jeu de façon essentielle, à chaque fois, la question de la place accordée dans l'espace public à celles et ceux qui n'ont été pendant longtemps que les objets du discours. Quel que soit le résultat de cette opération, la démarche même dont elle procède – celle d'une appropriation subjective, sélective et sans complaisance du système culturel de référence – en fait une entreprise éminemment

¹¹² Parmi ceux-ci, il faut citer notamment Navid Kermani (*Was ist deutsch an der deutschen Literatur?* Vortrag in der Reihe „Was eint uns?“, 13. Dezember 2006, Berlin, Konrad-Adenauer-Stiftung), et Zafer Şenocak (*Deutschsein*, 2011, *op. cit.*).

politique, dont la dimension transgressive réside précisément dans cette prétention de l'auteur·rice de littérature immigrée à un droit de regard sur le système en tant que tel.

Cette analyse demanderait évidemment à être poursuivie et complétée, à l'appui d'autres auteur·rice·s et d'autres textes – qui assurément ne manquent pas. Mon travail s'entend à cet égard comme une première tentative d'embrasser dans une réflexion cohérente sur la question du canon certaines des œuvres parmi les plus représentatives de la productivité littéraire des « marges » de la société allemande contemporaine.

Bilan et perspectives

Pourquoi et comment « penser la littérature allemande à partir des marges » ? L'objectif de mes recherches est de transcender les catégories nationales qui ont présidé tant à l'élaboration des historiographies littéraires nationales qu'à l'édification des disciplines académiques dédiées à l'étude de celles-ci, et ce afin de parvenir à une appréciation plus juste des nombreuses productions (ou aspects de productions) résultant de phénomènes d'interférence que cette classification héritée de l'idéologie nationaliste du XIX^e siècle ne permet pas d'appréhender autrement que comme des anomalies ou des épiphénomènes : échanges, circulations, métissages, importation et appropriation de modèles situés au-delà des frontières étroites du cadre national, etc. Cette approche s'inscrit dans une démarche désormais largement partagée de décentrement du regard critique qui trouve sa source dans ce simple constat que le découpage traditionnel (en littératures nationales et en champs disciplinaires) est en grande partie arbitraire : les créateur·rice·s d'objets culturels, pour leur part, ne se sont jamais tenu·e·s au cadre de référence national¹¹³. Si l'on peut avoir l'impression qu'ils/elles le font moins que jamais depuis quelques décennies (c'est-à-dire que la « mondialisation » serait une dynamique récente), une contextualisation historique révèle que cette perception est elle-même en partie le résultat d'une approche biaisée par l'axe de lecture nationaliste.

Transcender les catégories nationales ne signifie pourtant pas qu'il serait possible de faire abstraction du cadre de pensée qui a conduit à leur sédimentation, non plus que des découpages factuels (politiques, linguistiques, culturels) auxquels celui-ci a donné lieu. Au contraire : si l'on veut espérer parvenir à une appréciation non biaisée d'objets « hybrides » et d'espaces de création interstitiels, il faut en passer par un questionnement inlassable des réflexes qui incitent à reléguer ces derniers aux marges du champ culturel. Seule une attention soutenue au cadre de pensée national – à ses origines et à ses formes autant qu'à son emprise persistante sur les individus, y compris sur les chercheur·se·s que nous sommes – peut créer les conditions de son dépassement.

¹¹³ La progression de ce chantier est attestée par la parution en 2007 de l'ambitieuse (et remarquable) monographie que la germaniste et politologue Sandra Richter (Stuttgart) a consacrée à l'« histoire mondiale de la littérature de langue allemande » : *Eine Weltgeschichte der deutschsprachigen Literatur*, München, Bertelsmann, 2017, 728 p.

Il n'est pas davantage possible, dans cette optique, de faire abstraction des logiques spécifiques (politiques, économiques, sociales, littéraires) qui façonnent les différents champs nationaux. Ainsi toute approche « transculturelle » de textes littéraires, que ce soit dans une visée de recherche ou d'enseignement, ne peut-elle faire l'économie d'une contextualisation nationale : ce principe, qui s'impose à tout·e enseignant·e ayant fait ne serait-ce qu'une fois l'expérience de consacrer un cours à ces questions, suffirait à lui seul à justifier le maintien de la répartition des études littéraires en disciplines académiques spécifiques à des aires linguistiques. Tant que les dynamiques de globalisation économique n'auront pas conduit à l'abolition des nations (et nous en sommes encore loin), les interactions culturelles ne se feront pas dans un cadre qu'on pourrait appeler « postnational ». Dans l'intervalle, il reste nécessaire d'inscrire l'étude des objets culturels, notamment littéraires, dans l'étude des contextes nationaux de leur production et/ou réception (en faisant le départ entre ces deux dimensions).

Depuis que la nécessité de dépasser les classifications nationales s'est imposée à de larges parties de la communauté scientifique, de multiples approches ont été développées pour atteindre cet objectif : études interculturelles, postcoloniales, décoloniales, transatlantiques... Je considère pour ma part que l'histoire des nations, autant que le contexte politique actuel et l'état du débat public qu'il produit à l'échelle mondiale (avec de nombreuses répercussions sur le champ culturel), rendent nécessaire de placer le curseur sur les dialectiques héritées de la conquête coloniale. La reconfiguration de l'espace politique mondial autour d'un axe Nord/Sud venu supplanter la dichotomie Est/Ouest qui sous-tendait l'équilibre précaire de la « guerre froide » a en effet conduit à une nouvelle fracture « culturelle » (c'est-à-dire idéologique) du monde. Recoupant en partie l'ancien antagonisme Orient/Occident, cette ligne de partage qui sépare l'Occident « chrétien » (regroupé autour des anciennes puissances coloniales d'Europe et des États-Unis) et le reste du monde (composé majoritairement de pays autrefois assujettis à ces mêmes puissances) s'affirme de plus en plus comme un prolongement inattendu – en forme de retour de boomerang – d'une histoire coloniale qu'on avait pu croire dépassée. Or cette dichotomie transcende les frontières territoriales : les conflits ne se jouent plus entre des espaces nationaux ou régionaux plus ou moins homogènes, mais également en leur cœur, sous l'effet des dynamiques d'immigration qui ont conduit des populations anciennement colonisées à s'installer en nombre dans les anciennes métropoles.

L'ancrage théorique et critique de mes travaux récents dans la mouvance « postcoloniale », au sens le plus large du terme, trouve son origine dans la conviction que

le débat scientifique sur ces questions est loin d'avoir épuisé ses ressources – dans le domaine germanique, il ne fait même que commencer. La reconnaissance du passé colonial (de son ampleur, de ses multiples effets dans tous les domaines de la vie sociale et des mentalités) est une nécessité imposée par les matériaux mêmes sur lesquels je travaille : les textes littéraires contemporains. Dans les œuvres de la « marge » que j'étudie depuis plusieurs années, les enjeux se situent précisément à l'articulation du national et du (post-) colonial : des logiques d'inclusion et d'exclusion nationales s'y entrecroisent avec une dialectique d'attrait/répulsion qui peut prendre des formes diverses (exotisation, infériorisation, essentialisation...) attestant la survivance d'une mémoire de la domination coloniale, sinon toujours originairement chez les écrivain·e·s eux/elles-mêmes, du moins chez les destinataires de leurs textes – ce qui agit à son tour, par ricochet, sur les choix posturaux et les stratégies discursives des auteur·rice·s.

Les deux paradigmes, national et colonial, procèdent du reste de dynamiques historiques étroitement imbriquées, qui culminèrent dans le partage du monde entre les puissances européennes au XIX^e siècle, et qui continuent d'exercer sur les mentalités des effets eux-mêmes entrelacés. Raison pour laquelle, au passage, il serait illusoire de penser pouvoir dépasser l'un ou l'autre (ou les deux) en les rempaçant par un paradigme « européen » inscrit dans le prolongement de cette même histoire de conquête et de domination. La littérature – toute la littérature – est concernée au premier chef par cette problématique, non seulement dans la mesure où elle a toujours été un miroir des idées en circulation dans la société, mais aussi parce que l'histoire littéraire, telle que nous la connaissons et transmettons aujourd'hui, est à la fois (en tant qu'auto-affirmation de la nation) un produit de cette histoire et un instrument de sa légitimation.

Interroger les marges du champ national et leur rapport au centre revient donc toujours à remettre sur le métier la question du champ littéraire dans son ensemble – de ses contours, de son centre de gravité, de son fonctionnement et des idéologies qui le travaillent. En ce sens, toute recherche « transculturelle », qu'elle porte sur des phénomènes de circulation et de transfert ou sur les objets culturels en tant que résultats de processus d'hybridation, doit être tenue pour un enjeu majeur de la discipline tout entière.

Parmi mes projets de recherche à venir ou en cours, deux s'inscrivent dans le prolongement direct du nouveau travail :

- une étude sur la référence à Shakespeare dans le roman *Le Pont de la Corne d'Or* (*Die Brücke vom Goldenen Horn*), dont les résultats seront présentés en novembre à la

journée d'étude sur Emine Sevgi Özdamar organisée par Bernard Banoun, Dirk Weissmann et Frédéric Teinturier (24/11/2018, Maison Heinrich Heine). Titre de ma communication : « Titania entre Istanbul et Berlin : le pouvoir émancipateur du théâtre dans *Le Pont de la Corne d'Or* ».

- Une réflexion sur la construction par Rafik Schami d'une filiation littéraire avec Adelbert von Chamisso et Heinrich Heine, préparée dans le cadre d'un programme de recherche interdisciplinaire porté par les universités de Lorraine et de Sarre et consacré aux transferts culturels à l'époque contemporaine dans l'aire franco-allemande « à travers le prisme des migrations ». Ma participation à ce projet se traduira dans un premier temps par une contribution au colloque « L'interculturalité à travers le prisme des migrations dans la sphère franco-allemande » organisé par Cécile Chamayou-Kuhn, Ingrid Lacheny et Romana Weiershausen (20-22/11/2019, Metz). Titre provisoire : « “Quand on est assis entre les chaises, on ne défend personne” : Rafik Schami et ses ancêtres franco-allemands ».

Est également en cours d'élaboration un programme de recherche interdisciplinaire trilatéral auquel je participe dans la continuité de mes recherches sur la diversité linguistique et l'évolution des pratiques hétérolingues :

- « Polyphonie. Mehrsprachigkeit – Kreativität – Schreiben. Ein interdisziplinärer Workshop zum kreativen Potenzial mehrsprachigen Schreibens », projet déposé par Myriam Geiser (Grenoble), Sandra Vlasta (Mayence) et Michaela Bürger-Koftis (Genève) dans le cadre des ateliers trilatéraux « Villa Vigoni » (organisés par le Centre germano-italien pour l'excellence européenne en collaboration avec la Fondation des Sciences de l'Homme et la Deutsche Forschungsgemeinschaft). Effectifs : 15 chercheurs et 3 écrivains invités (Ilma Rakusa, Abbas Khider, Barbara Pumhösel). Date prévue pour le début des ateliers : printemps 2019.

Deux travaux collectifs mettant à contribution des chercheurs en histoire culturelle et en littérature sont par ailleurs à l'étude dans le prolongement de mes recherches sur l'immigration, la mémoire coloniale et plus généralement le rapport aux « étrangers » en contexte germanique :

- la coordination d'un numéro de la revue *Germanica* (dont je fais partie du comité de rédaction) dressant un état des lieux de la question des « migrations » en Allemagne (réalités, représentations, perceptions), en collaboration avec Marion Dufresne (Lille) ;

- la coordination d'un numéro de la revue *Austriaca* (dont je suis également membre du comité de rédaction) poursuivant la réflexion engagée dans le n° 74, *Vienne, porta Orientis* (2012), édité par Dieter Hornig, Johanna Borek et Johannes Feichtinger. Le nouveau numéro, que je prépare en collaboration avec Dieter Hornig (Paris VIII), porte le titre de travail « L'Autriche postcoloniale ».

Dans le cadre des travaux du CERCLL, et spécifiquement de l'axe transversal « Transmissions historiques : héritages, évolutions, ruptures » que je codirige avec Marie-Françoise Lemonnier-Delpy, deux projets dans lesquels je suis impliquée sont en cours d'élaboration :

- un colloque interdisciplinaire poursuivant la réflexion sur les fondements de la valeur littéraire initiée en mars 2018 par mes collègues Kevin Perromat et Georges Bê Duc dans le cadre du colloque « “Mauvais genre” : l'énergie noire du système littéraire ». Ma participation (organisationnelle et scientifique) à ce projet s'inscrit dans le prolongement de mes travaux sur le canon.
- Un colloque sur les écrivain·e·s d'Irak, c'est-à-dire sur la littérature « irakienne » contemporaine (d'Irak et d'ailleurs, en arabe et dans les langues de la diaspora). Ma participation à ce colloque préparé en collaboration avec Marie-Françoise Lemonnier-Delpy et Hassan Sarhan Zalazil (Bagdad) se traduira notamment par l'initiation d'une réflexion sur la question de savoir dans quelle mesure on peut seulement parler de « littérature irakienne », ainsi que par un travail sur et avec l'écrivain germanophone d'origine irakienne Abbas Khider (qui participera personnellement à la rencontre).

Enfin, parmi les perspectives à plus long terme, une piste s'est dégagée des travaux menés récemment ou encore en cours :

- poursuivre le questionnement du paradigme national, à la fois dans le cadre d'une réflexion collective avec des collègues germanistes spécialisé·e·s dans l'étude de périodes antérieures au XIX^e siècle et en suscitant et en accompagnant des travaux de recherche sur ces questions, en vue d'étudier l'articulation entre des littératures « pré-» ou « proto-nationales » et des littératures ayant pour horizon le dépassement de ce paradigme (dimension supra- ou post-nationale).

Bibliographie du document de synthèse

- Adelson, Leslie A., *The Turkish Turn in Contemporary German Literatur: Toward A New Critical Grammar of Migration*, New York, Palgrave Macmillan, 2005.
- , „Against Between – Ein Manifest gegen das Dazwischen“, *Text + Kritik* IX/06, Sonderband Literatur und Migration, München, 2006, p. 36-46.
- Alexandre, Philippe & Sylvie Grimm-Hamen (dir.), *L'Orient dans la culture allemande aux XVIII^e et XIX^e siècles*, Nancy, Presses universitaires de Nancy, 2007.
- Amodeo, Immacolata, „Die Heimat heißt Babylon“: *Zur Literatur ausländischer Autoren in der Bundesrepublik Deutschland*, Opladen, Westdeutscher Verlag, 1996.
- , „Betroffenheit und Rhizom: Literatur und Literaturwissenschaft“, *Migrationsliteratur. Eine neue deutsche Literatur?*, 6-8, Berlin, Heinrich Böll Stiftung, 2009.
- Amselle, Jean-Loup, *L'Occident décroché : Enquête sur les postcolonialismes*, Paris, Stock, 2008.
- Anderson, Benedict, *Imagined Communities. Reflections on the Origin and Spread of Nationalism* [1983], revised edition, London and New York, Verso, 1991. Éd. fr. : *L'imaginaire national : Réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*, trad. Pierre-Emmanuel Dauzat, Paris, La Découverte, 1996.
- Appadurai, Arjun, „Disjuncture and difference in the global cultural economy” [1990], in: Mike Featherstone (ed.), *Global Culture*, London, Sage, 1991.
- , *Modernity at Large: Cultural Dimensions of Globalization*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1996. Éd. fr. : *Après le colonialisme. Les conséquences culturelles de la globalisation*, trad. Françoise Bouillot, Paris, Payot, 2001.
- Ashcroft, Bill, Gareth Griffiths & Helen Tiffin (eds), *The Empire Writes Back: Theory and Practice in Post-Colonial Literatures*, London, Routledge, 1989.
- Babka, Anna & Axel Dunker (Hrsg.), *Postkoloniale Lektüren: Perspektivierungen deutschsprachiger Literatur*, Bielefeld, Aisthesis, 2013.
- Banoun, Bernard & Linda Koiran (dir.), *L'oreiller occidental-oriental de Yoko Tawada, Études germaniques*, 2010/3 (n° 259).
- Barthes, Roland, *Mythologies*, Paris, Seuil, 1957.
- , *L'Empire des signes*, Paris, Skira, 1970.
- , *Le grain de la voix : Entretiens 1962-1980*, Paris, Seuil, 1981.
- , *Le bruissement de la langue : Essais critiques IV*, Paris, Seuil, 1984.
- Bayart, Jean-François, *Les études postcoloniales : un carnaval académique*, Paris, Karthala, 2010.
- Besson, Rémy, « Prolégomènes pour une définition de l'intermédialité à l'époque contemporaine », rapport de recherche publié sur l'archive ouverte HAL-UTM, juillet 2014, en ligne [dernière consultation le 27/07/2018] : <hal-01012325v1>.
- Bhabha, Homi K., *The Location of Culture*, London/New York, Routledge, 1994. Éd. fr. : *Les Lieux de la Culture : Une théorie postcoloniale*, trad. Françoise Bouillot, Paris, Payot, 2007.
- Benda, Julien, *La Trahison des clercs*, Paris, Grasset, 1927.

- Blondeau, Philippe (dir.), *Pierre et Ilse Garnier : La poésie au carrefour des langues*, Arras, Artois Presses Université, 2011.
- Blumentrath, Hendrik, Julia Bodenburg, Roger Hillman & Martina Wagner-Egelhaaf, *Transkulturalität. Türkisch-deutsche Konstellationen in Literatur und Film*, Münster, Aschendorff, 2007.
- Boidin, Capucine, « Études décoloniales et postcoloniales dans les débats français », *Cahier des Amériques latines*, 62/2009, p. 129-140.
- Bonn, Charles (dir.), *Littératures des immigrations : 1. Un espace littéraire émergent*, Paris, L'Harmattan, 1995.
- Bourdieu, Pierre, *Les Règles de l'art : Genèse et structure du champ littéraire* [1992], nouvelle édition revue et corrigée, Paris, Seuil, 1998.
- Clavaron, Yves, *Poétique du roman postcolonial*, Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2011.
- , Edward Said, *l'Intifada de la culture*, Paris, Kimé, 2013.
- , *Petite introduction aux « Postcolonial studies »*, Paris, Kimé, 2015.
- Deleuze, Gilles & Félix Guattari, *Kafka. Pour une littérature mineure*, Paris, Minuit, 1975.
- , *Mille plateaux. Capitalisme et schizophrénie*, Paris, Minuit, 1980.
- Derrida, Jacques, *Le monolinguisme de l'autre, ou la prothèse d'origine*, Paris, Galilée, 1996.
- Djoufack, Patrice, *Entortung, hybride Sprache und Identitätsbildung: Zur Erfindung von Sprache und Identität bei Franz Kafka, Elias Canetti und Paul Celan*, Göttingen, V & R Unipress, 2010.
- Döhl, Reinhard, « Le travail radiophonique de Walter Benjamin », in : Christine Meyer & Claudia Krebs (dir.), *Relais et passages. Fonctions de la radio en contexte germanophone*, Paris, Kimé, 2004, p. 73-106.
- Dufresne, Marion, « Le masque rituel revisité : Rôle et fonction du masque acoustique dans la production dramatique d'Elias Canetti », in : Michel Grimberg, Marie-Thérèse Mouret, Elisabeth Rothmund, Wolfgang Sabler, Anne-Marie Saint-Gille & Marielle Silhouette (dir.), *Recherches sur le monde germanique : regards, approches, objets* [en hommage à l'activité de recherche du professeur Jean-Marie Valentin], Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2003, p. 141-154.
- , « La conception de "retournement" dans l'œuvre d'Elias Canetti. Un principe dramatique et une notion anthropologique », *Elias Canetti à la bibliothèque nationale de France, Austriaca*, 61, 2005, p. 101-115.
- , „Emine Sevgi Özdamar, Mutter(s)zunge. Der Weg zum eigenen Ich“, *Germanica*, 38/2006, p. 115-128.
- , „Franco Biondi, In deutschen Küchen: Das Arbeitermilieu, Integrationsangebot oder Ort der Ausgrenzung“, in : Dominique Herbet (dir.), *Culture ouvrière. Arbeiterkultur : mutations d'une réalité complexe en Allemagne du XIX^e au XXI^e siècle*, Lille, Presses du Septentrion, 2011, p. 287-303.
- Dürbeck, Gabriele & Axel Dunker (Hrsg.), *Ost-westliche Kulturtransfers: Orient – Amerika*, Bielefeld, Aisthesis, 2011.
- (Hrsg.), *Postkoloniale Germanistik: Bestandsaufnahme, theoretische Perspektiven, Lektüren*, Bielefeld, Aisthesis, 2014.

- El Wardy, Haimaa, *Das Märchen und das Märchenhafte in den politisch engagierten Werken von Günter Grass und Rafik Schami*, Frankfurt a. M., Peter Lang, 2007.
- Ellerbach, Benoît, *L'Arabie contée aux Allemands. Fictions interculturelles chez Rafik Schami*, Würzburg, Königshausen & Neumann, 2018.
- Espagne, Geneviève & Marie Dollé (dir.), *Entre France et Allemagne : Idées de la Chine au XIX^e siècle*, Paris, Les Indes savantes, 2014.
- Espagne, Michel & Michael Werner, *Transferts. Les Relations interculturelles dans l'espace franco-allemand (XVIII^e-XIX^e siècles)*, Paris, éd. Recherche sur les civilisations, 1988.
- (dir.), *Philologiques III, Qu'est-ce qu'une littérature nationale ? Approches pour une théorie interculturelle du champ littéraire*, Paris, MSH, 1994.
- Espagne, Michel, *Les Transferts culturels franco-allemands*, Paris, PUF, 1999.
- (dir.), *L'Horizon anthropologique des transferts culturels / Der anthropologische Horizont von Kulturtransfers / The anthropological Horizon of Cultural Transfers*, Revue germanique internationale, 21/2004, Paris, Presses universitaires de France.
- , « La notion de transfert culturel », *Revue Sciences/Lettres*, 1/2013, en ligne [dernière consultation le 16/06/2018] : <<http://rsl.revues.org/219>>.
- Ezli, Özkan, Dorothee Kimmich & Annette Werberger (Hrsg.), *Wider den Kulturreiz: Migration, Kulturalisierung und Weltliteratur*, Bielefeld, Transcript, 2009.
- Fanon, Frantz, *Peau noire, masques blancs* [1952], Paris, Seuil, 1995.
- , *Les Damnés de la terre* [1961], Paris, La Découverte, 2002.
- Forsdick, Charles & David Murphy (eds), *Francophone Postcolonial Studies: A Critical Introduction*, London, Arnold, 2003.
- (eds), *Postcolonial Thought in the French-Speaking World*, Liverpool, Liverpool University Press, 2009.
- Forsdick, Charles & Alec J. Hargreaves (eds), *Transnational French Studies: Postcolonialism and Littérature-monde*, Liverpool, Liverpool University Press, 2010.
- Forster, Leonard, *The Poet's Tongues. Multilingualism in Poetry*, Cambridge, Cambridge University Press, 1970.
- Gauvin, Lise & Jean-Pierre Bertrand (dir.), *Littératures mineures en langue majeure*, Bruxelles, Lang, et Presses de l'Université de Montréal, 2003.
- Gauvin, Lise, *L'écrivain francophone à la croisée des langues*, Paris, Karthala, 1997.
- , *Langagement : l'écrivain et la langue au Québec*, Montréal, Boréal, 2000.
- , *Écrire, pour qui ? L'écrivain francophone et ses publics*, Paris, Karthala, 2007.
- Geertz, Clifford, *The Interpretation of Cultures: Selected Essays*, New York, Basic Books, 1973.
- , « La description dense : Vers une théorie interprétative de la culture », *Enquête*, 6/1998, en ligne [dernière consultation le 19/08] : <<http://journals.openedition.org/enquete/1443>>. [= Trad. par André Mary du premier chapitre de *The Interpretation of Cultures*]
- Geiser, Myriam, *Der Ort transkultureller Literatur in Deutschland und in Frankreich. Deutsch-türkische und frankomaghrebinische Literatur der Postmigration*, Würzburg, Königshausen & Neumann, 2015.
- Genette, Gérard, *Palimpsestes. La littérature au second degré*, Paris, Seuil, 1982.
- Gentis, Roger, *La Folie Canetti*, Paris, Nadeau, 1998.

- Gilroy, Paul, *The Black Atlantic: Modernity and Double Consciousness*, Cambridge/Mass., Harvard University Press, 1993. Éd. fr.: *L'Atlantique noire: modernité et double conscience*, trad. Philippe Henquel, Paris, Éclat, 2003.
- Glesener, Jeanne E., Nathalie Roelens, Heinz Sieburg et al. (Hrsg.), *Das Paradigma der Interkulturalität. Themen und Positionen in europäischen Literaturwissenschaften*, Bielefeld, Transcript, 2017.
- Görbert, Johannes, *Poetik und Kulturdiagnostik: Zu Elias Canettis 'Die Stimmen von Marrakesch'*, St. Ingbert, Röhrig Universitätsverlag, 2009.
- , „Im Kreuzfeuer der Kritik: Elias Canettis *Die Stimmen von Marrakesch* als Prüfstein für (post-)kolonialistische Grundfragen“, in: Franciszek Gruczka et al. (Hrsg.), *Akten des XII. Internationalen Germanistenkongresses Warschau 2010. Vielheit und Einheit der Germanistik weltweit*, Frankfurt a. M., Peter Lang, 2012, p. 95-104.
- Gramling, David, *The Invention of Monolingualism*, London, Bloomsbury Academic, 2016.
- Gusdorf, Georges *Les Écritures du moi*, Paris, O. Jacob, 1990 (*Lignes de Vie*, vol. 1).
- , *Auto-bio-graphie*, Paris, O. Jacob, 1990 (*Lignes de Vie*, vol. 2).
- Gutjahr, Ortrud, „Interkulturalität und Interdisziplinarität“, in: Christine Maillard & Arlette Bothorel-Witz (dir.), *Du dialogue des disciplines: Germanistique et interdisciplinarité*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 1998, p. 135-147.
- , „Alterität und Interkulturalität. Neuere deutsche Literatur“, in: Claudia Benthien & Hans Rudolf Velthen (Hrsg.), *Germanistik als Literaturwissenschaft. Eine Einführung in neue Theoriekonzepte*, Reinbek bei Hamburg, Rowohlt, 2002, p. 345-369.
- Ha, Kien Nghi, *Ethnizität und Migration Reloaded. Kulturelle Identität, Differenz und Hybridität im postkolonialen Diskurs*, Berlin, überarb. und erw. Neuauflage, 1999/2004.
- Ha, Kien Nghi, Nicola Lauré al-Samarai & Sheila Mysorekar (Hrsg.), *re/visionen. Postkoloniale Perspektiven von People of Color auf Rassismus, Kulturpolitik und Widerstand in Deutschland*, Münster, Unrast, 2007.
- Harder, Marie-Pierre, « (Dé)construire le canon: Introduction », *Comparatismes en Sorbonne*, 4/2014, en ligne [dernière consultation le 25/08/2018]: <http://www.crlc.paris-sorbonne.fr/pdf_revue/revue4/1_INTRO_Harder.pdf>.
- Hess-Lüttich, Ernest W. B., *Fremdverstehen in Sprache, Literatur und Medien*, Frankfurt/Bern/New York, Peter Lang, 1996.
- Heyden, Ulrich van der & Joachim Zeller (Hrsg.), *Kolonialismus hierzulande: Eine Spurensuche in Deutschland*, Erfurt, Sutton, 2007.
- Hofmann, Michael, *Literaturgeschichte der Shoah*, Münster, Aschendorff, 2003.
- , *Interkulturelle Literaturwissenschaft: Eine Einführung*, Paderborn, Fink, 2006.
- (Hrsg.), *Deutsch-afrikanische Diskurse in Geschichte und Gegenwart: Literatur- und Kulturwissenschaftliche Perspektiven*, Amsterdam u. a., Rodopi, 2012.
- (Hrsg.), *Unbegrenzt: Literatur und interkulturelle Erfahrung*, Frankfurt a. M., Peter Lang, 2013.
- , *Deutsch-türkische Literaturwissenschaft*, Würzburg, Königshausen & Neumann, 2013.
- Kalatehballi, Narjes Khodaei, *Das Fremde in der Literatur, Postkoloniale Fremdenkonstruktionen in Werken von Elias Canetti, Günter Grass und Josef Winkler*, Münster, LIT, 2005.

- Kermani, Navid, „Was ist deutsch an der deutschen Literatur?“, Vortrag in der Reihe „Was eint uns?“, 13. Dezember 2006, Berlin, Konrad-Adenauer-Stiftung, *Süddeutsche Zeitung*, 21.12.2006.
- Kimmich, Dorothee & Schamma Shahadat (Hrsg.), *Kulturen in Bewegung: Beiträge zur Theorie und Praxis der Transkulturalität*, Bielefeld, Transkript, 2012.
- , „Einleitung“, in: D. K. & S. S. (Hrsg.), *Kulturen in Bewegung: Beiträge zur Theorie und Praxis der Transkulturalität*, Bielefeld, Transkript, 2012, p. 7-21.
- Kirsch, Fritz Peter, « L’interculturalité, une notion périmée ? », *Revue germanique internationale*, 19/2014, p. 57-64.
- Kohser-Spohn, Christiane, « Radio-Strasbourg et le réveil de l’identité alsacienne (1930-1982) », in : Christine Meyer & Claudia Krebs (dir.), *Relais et passages. Fonctions de la radio en contexte germanophone*, Paris, Kimé, 2004, p. 199-250.
- Koiran, Linda, *Écrire en langue étrangère : Études des œuvres allemandes des auteurs d’origine asiatique / Schreiben in fremder Sprache: Studien zu den deutschsprachigen Werken von Autoren asiatischer Herkunft*, München, Iudicium, 2009.
- Krebs, Claudia, « Le feuilleton *Paul Temple* de Francis Durbridge (1949-1968) : enquête sur un modèle », in : Christine Meyer & Claudia Krebs (dir.), *Relais et passages. Fonctions de la radio en contexte germanophone*, Paris, Kimé, 2004, p. 227-250.
- Krobb, Florian & Elaine Martin (eds), *Weimar Colonialism: Discourses and Legacies of Post-Imperialism in Germany after 1918*, Bielefeld, Aisthesis, 2014.
- Kundera, Milan, *L’Art du roman*, Paris, Gallimard, coll. Folio, 1986.
- Kuruyazıcı, Nilüfer & Manfred Durzak (Hrsg.), *Die ‚andere‘ deutsche Literatur: Istanbuler Vorträge*, Würzburg, Königshausen & Neumann, 2004.
- Lauterwein, Andréa, *Essai sur la mémoire de la Shoah en Allemagne fédérale, 1945-1990*, Paris, Kimé, 2005.
- , *Paul Celan*, Paris, Belin, 2005.
- , *Anselm Kiefer et la poésie de Paul Celan*, Paris, Regard, 2006.
- Lauterwein, Andréa & Colette Strauss-Hiva (dir.), *Rire, mémoire, Shoah*, Paris, Éclat, 2009.
- Le Rider, Jacques, « Peut-on parler d’une littérature autrichienne ? », *Revue germanique internationale*, 8/1997, p. 201-211.
- Lejeune, Philippe, *Le Pacte autobiographique*, Paris, Seuil, 1975.
- Lefebvre, Jean-Pierre, « Préface », in : Paul Celan, *Choix de poèmes réunis par l’auteur*, Paris, Gallimard, 1998, p. 7-23.
- Maillard, Christine & Arlette Bothorel-Witz (dir.), *Du dialogue des disciplines : Germanistique et interdisciplinarité*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 1998.
- Maillard, Christine, « Dialogue des disciplines et science de la littérature », in : C. M. & Arlette Bothorel-Witz (dir.), *Du dialogue des disciplines : Germanistique et interdisciplinarité*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 1998, p. 117-134.
- Malkani, Fabrice, Anne-Marie Saint-Gille & Ralf Zschachlitz (dir.), *Canon et mémoire culturelle, Études Germaniques* 2007/3 (n° 247).
- Méchoulan, Eric, « Intermédialité, ou comment penser les transmissions », *Fabula / Les colloques*, « Création, intermédialité, dispositif », article publié le 05/03/2017, en ligne

[dernière consultation le 20/07/2018] : <<http://www.fabula.org/colloques/document4278.php>>.

- Mecklenburg, Norbert, *Das Mädchen aus der Fremde. Germanistik als interkulturelle Literaturwissenschaft*, München, Iudicium, 2008.
- Mégevand, Martin, « Théâtre, terreur et mémoire en contexte postcolonial », in : Claire Joubert (dir.), *Le postcolonial comparé. Anglophonie, francophonie*, Saint-Denis, Presses universitaires de Vincennes, 2014, p. 125-150.
- Miething, Christoph, *Saint-Sartre oder der autobiographische Gott*, Heidelberg, Winter, 1983.
- , « La grammaire de l'ego : phénoménologie de la subjectivité et théorie autobiographique », in : Mireille Calle-Gruber & Arnold Rothe (dir.), *Autobiographie et biographie*, Paris, Nizet, 1989, p. 149-162.
- Moretti, Franco, *Atlante del romanzo europeo, 1800-1900*, Torino, Einaudi, 1997. Éd. fr. : *Atlas du roman européen, 1800-1900*, trad. Jérôme Nicolas, Paris, Seuil, 2000.
- Moura, Jean-Marc, *Littératures francophones et théories postcoloniales*, Paris, Presses universitaires de France, 1999.
- Nethersole, Reingard, „Die deutschsprachige Literatur im südlichen Afrika“, in: Erwin Theodor Rosenthal (Hrsg.), *Deutschsprachige Literatur des Auslandes* Germanistische Lehrbuchsammlung, Bd. 84, Bern, Frankfurt am Main, New York, Paris, 1989, p. 25-46.
- Noiriel, Gérard & Christine Barats, « La construction des identités de papier : entretien avec Gérard Noiriel », *Quaderni*, 36, Automne 1998, « L'immigration en débat (France/Europe) », p. 57-68.
- Ortiz, Fernando, *Contrapunteo cubano del tabaco y el azúcar* [La Habana, Jesús Montero, 1940], La Habana, Ed. de Ciencias Sociales, 1991. Éd. fr. : *Controverse cubaine entre le tabac et le sucre*, trad. Jacques-François Bonaldi, Montréal, Mémoire d'encrier, 2011.
- Parkhurst-Atger, Isabella, « Franz Baermann Steiner – Précurseur du postcolonialisme », thèse de doctorat d'études germaniques préparée sous la direction de G. Stieg, soutenue à l'Université de Paris III – Sorbonne-Nouvelle le 11 décembre 2010.
- Porra, Véronique, « La posture postcoloniale des auteurs de langue française au XXI^e siècle : Inversion de la relation critique et métadiscours chez Assia Djebar », in : Françoise Aubès, Silvia Contarini, Jean-Marc Moura *et al.* (dir.), *Interprétations postcoloniales et mondialisation. Littératures de langues allemande, anglaise, espagnole, française, italienne et portugaise*, Berne, Peter Lang, 2015, p. 193-204.
- Pratt, Mary Louise, “Arts of the contact zone”, *Profession 91*, New York, Modern Language Association, 1991, p. 33-40.
- , *Imperial Eyes: Travel Writing and Transculturation*, London, Routledge, 1992.
- Przybecki, Marek, „Chaos, Sprache und Dichtung: Elias Canettis Überwindung der Moderne“, in: Gerald Stieg & Jean-Marie Valentin (Hrsg), *Ein Dichter braucht Ahnen. Canetti und die europäische Tradition*, Bern, Peter Lang, 1997, p. 23-35.
- Resweber, Jean-Paul, « Disciplinarité, transdisciplinarité et postures du sujet », in : C. Maillard & A. Bothorel-Witz (dir.), *Du dialogue des disciplines : Germanistique et interdisciplinarité*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 1998, p. 19-35.
- Richter, Sandra, *Eine Weltgeschichte der deutschsprachigen Literatur*, München, Bertelsmann, 2017.

- Rohner, Melanie, *Farbbekenntnisse: Postkoloniale Perspektiven auf Max Frischs Stiller und Homo faber*, Bielefeld, Aisthesis, 2015.
- Said, Edward W., *Orientalism* [1978], London, Pinguin, 2003. Éd. fr. : *L'Orientalisme : L'Orient créé par l'Occident*, trad. Catherine Malamoud, Paris, Seuil, 1980.
- Sarrazin, Thilo, *Deutschland schafft sich ab: Wie wir unser Land aufs Spiel setzen*, München, Deutsche Verlags-Anstalt, 2010.
- Schmeling, Manfred, „Prometheus in Paris. Komparatistische Überlegungen zum Ertrag der Intertextualitätsdebatte am Beispiel André Gides“, *Arcadia. Zeitschrift für vergleichende Literaturwissenschaft*, 23, 1988, p. 149-165.
- (Hrsg.), *Weltliteratur heute – Konzepte und Perspektiven*, Würzburg, Königshausen & Neumann, 1995.
- , „Der Schriftsteller als Anthropologe? Zur Dialektik von interkultureller und ästhetischer Vermittlung“, in: Beate Burtscher-Bechter & Martin Sexl (Hrsg.), *Theory Studies? Konturen komparatistischer Theoriebildung zu Beginn des 21. Jahrhunderts*, Innsbruck, StudienVerlag, 2001, p. 297-315.
- Schmeling, Manfred, Monika Schmitz-Emans & Kerst Walstra (Hrsg.), *Literatur im Zeitalter der Globalisierung*, Würzburg, Königshausen & Neumann, 2000.
- Schmidt-Dengler, Wendelin, Johann Sonnleitner & Klaus Zeyringer (Hrsg.), *Die einen raus – die anderen rein. Kanon und Literatur. Vorüberlegungen zu einer Literaturgeschichte Österreichs*, Berlin, Erich Schmidt, 1994.
- Schneider, Irmela, « La pièce radiophonique en Europe : historique et perspectives », in : C. Meyer & C. Krebs (dir.), *Relais et passages. Fonctions de la radio en contexte germanophone*, Paris, Kimé, 2004, p. 21-40.
- Schneider, Manfred, *Die erkaltete Herzensschrift: Der autobiographische Text im 20. Jahrhundert*, München, Hanser, 1986.
- Schubert, Katja, *Notwendige Umwege. Voies de traverse obligées. Gedächtnis und Zeugenschaft in Texten jüdischer Autorinnen in Deutschland und Frankreich nach Auschwitz*, Olms, Hildesheim, 2001.
- Şenocak, Zafer, *Deutschsein. Eine Aufklärungsschrift*, Hamburg, Edition Körber-Stiftung, 2011.
- Seyhan, Azade, *Writing Outside the Nation*, Princeton/NY, Princeton University Press, 2000.
- Simo, David, « Littérature et Nation : une réflexion à partir des positions et de l'expérience de l'écrivain Franz Kafka », *TRANS. Internet-Zeitschrift für Kulturwissenschaften*, 11/2001, en ligne [dernière consultation le 04/08/2018] : <<http://www.inst.at/trans/11Nr/simo11.htm>>.
- Spivak, Gayatri Chakravorty, “Can the Subaltern Speak?”, in: Cary Nelson & Lawrence Grossberg (eds), *Marxism and the Interpretation of Culture*, University of Illinois Press, October 1, 1988, p. 271-313. Éd. fr. : *Les Subalternes peuvent-elles parler ?*, trad. Jérôme Vidal, Paris, éd. Amsterdam, 2006.
- Spivak, Gayatri Chakravorty & Ranajit Guha (eds), *Selected Subaltern Studies*, New York, Oxford University Press, 1988.
- (eds), *Nationalism and Imagination*, London, New York, Calcutta, Seagull Books, 2010. Éd. fr. : *Nationalisme et imagination*, trad. Françoise Bouillot, Paris, Payot, 2011.
- Stieg, Gerald, *Der Brenner und die Fackel: Ein Beitrag zur Wirkungsgeschichte von Karl Kraus*, Salzburg, O. Müller, 1976.

- , „Canetti und Brecht oder ‚Es wird kein rechter Chor daraus‘“, *Austriaca*, 2, 1976, p. 77-92.
- , « ‘Grenzfälle’ ou à qui appartient la littérature autrichienne ? », *Études Germaniques*, 2/2010 (n° 258), p. 307-318.
- Stucke, Frank, « Exil sur les ondes : *Les Lettres du caporal Adolf Hirschal* de Robert Lucas (1940-1945) », in : C. Meyer & C. Krebs (dir.), *Relais et passages. Fonctions de la radio en contexte germanophone*, Paris, Kimé, 2004, p. 117-198.
- Thiercy, Pascal, *Aristophane : Fiction et dramaturgie*, Paris, Les Belles Lettres, 1986.
- Thum, Bernd & Gonthier-Louis Fink (Hrsg.), *Praxis interkultureller Germanistik: Forschung – Bildung – Politik*, München, Iudicium, 1993.
- Uerlings, Herbert & Iulia Karin Patrut (Hrsg.), *Postkolonialismus und Kanon: Relektüren, Revisionen und postkoloniale Ästhetik*, Bielefeld, Aisthesis, 2011.
- Valentin, Jean-Marie, « La germanistique, voies anciennes et voies nouvelles », in : C. Maillard & A. Bothorel-Witz (dir.), *Du dialogue des disciplines : Germanistique et interdisciplinarité*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 1998, p. 65-84.
- Walkowitz, Rebecca L., *Born Translated: The Contemporary Novel in an Age of World Literature*, New York, Columbia University Press, 2015.
- Weissmann, Dirk, *Métamorphoses interculturelles. Les Voix de Marrakech d’Elias Canetti*, Paris, Orizons, 2016.
- Welsch, Wolfgang, *Transkulturalität. Realität – Geschichte – Aufgabe*, Wien, New Academic Press, 2017.
- Wierlacher, Alois (Hrsg.), *Das Fremde und das Eigene. Prolegomena zu einer interkulturellen Germanistik*, München, Iudicium, 1985.
- , *Perspektiven und Verfahren interkultureller Germanistik*, München, Iudicium, 1987.
- , *Hermeneutik der Fremde*, München, Iudicium, 1990.
- Wierlacher, Alois & Georg Stötzl (Hrsg.), *Blickwinkel. Kulturelle Optik und interkulturelle Gegenstandskonstitution*, München, Iudicium, 1996.
- Wintermeyer, Rolf & Corinne Bouillot, « Avant-propos », in : R. W. & C. B. (dir.), « *Moi public* » et « *moi privé* » dans les mémoires et les écrits autobiographiques du XVII^e siècle à nos jours, Mont-Saint-Aignan, PURH, 2008, p. 9-10.
- Yeşilada, Karin E., *Poesie der dritten Sprache: Türkisch-deutsche Lyrik der zweiten Generation*, Tübingen, Stauffenburg, 2012.
- Yildiz, Yasemin, „Kritisch ‚Kanak‘: Gesellschaftskritik, Sprache und Kultur bei Feridun Zaimoglu“, in: Özkan Ezli, Dorothee Kimmich & Annette Werberger (Hrsg.), *Wider den Kulturreiz: Migration, Kulturalisierung und Weltliteratur*, Bielefeld, Transcript, 2009, p. 187-205.
- Zhang, Chunjie, „Das Exotische als Scheinwelt. Die China-Rezeption in *Die Blendung* von Elias Canetti“, *Literaturstraße. Chinesisch-deutsches Jahrbuch für Sprache, Literatur und Kultur*, 5/2004, p. 23-42.
- , „Social Disintegration and Chinese Culture: The Reception of China in *Die Blendung*“, in: William C. Donahue & Julian Preece (Hrsg.), *The Worlds of Elias Canetti: Centenary Essays*, Newcastle, Cambridge Scholars Publishing, 2007, p. 127-149.
- Zimmer, Jürgen E., « L’intermédialité, une nouvelle approche disciplinaire : perspectives théoriques et pratiques à l’exemple de la vision de la télévision », *Cinéma et intermédialité*, vol. 10, n°s 2-3, printemps 2000, p. 105-134.

Curriculum vitae

1 Renseignements personnels

Nom et prénom	MEYER Christine
Date et lieu de naissance	27 avril 1966 Créange (Moselle)
Nationalités	Allemande et française
NUMEN	24E9336984QMZ
Adresse	12 rue du Hainaut, 75019 Paris
Téléphone	06 12 44 01 23 / 01 42 03 58 36
Mail	meyer.chris@free.fr
Fonction actuelle	Maîtresse de conférences à l'Université de Picardie Jules Verne (hors classe)
Section CNU	12 – Langues et littératures germaniques et scandinaves
Emploi	n° 1200 MCF 0134
Laboratoire	Centre d'Études des Relations et Contacts Linguistiques et Littéraires – EA 4283 (Université de Picardie Jules Verne)

2 Formation et diplômes

2000	Élue maîtresse de conférences à l'Université de Picardie Jules Verne
1997	Qualifiée aux fonctions de maîtresse de conférences 12 ^e section
	Doctorat d'études germaniques
	Université de la Sorbonne-Nouvelle – Paris III, le 7 janvier 1997
Titre	« Canetti, lecteur de Cervantes, Gogol, Stendhal : formes de l'intertextualité dans l'œuvre romanesque et autobiographique d'Elias Canetti »
Jury	M. Gerald Stieg, Paris III, président et directeur M. Jean-Pierre Morel, Paris III, rapporteur M. Manfred Schneider, Universität Essen M. Jean-Marie Valentin, Paris IV M. Hansgerd Schulte, Paris III
Mention	Très honorable avec les félicitations du jury
1991	Diplôme d'études approfondies (DEA)
	Université de la Sorbonne Nouvelle – Paris III
Titre du mémoire	« Elias Canetti et ses modèles (Stendhal, Gogol) »
Directeur	M. Gerald Stieg
Mention	Très bien
1989	Agrégation externe d'allemand
	Rang : 9 ^e Préparation à l'École Normale Supérieure de Fontenay/Saint-Cloud
1988	Maîtrise d'allemand
	Université de la Sorbonne Nouvelle – Paris III
Titre du mémoire	« Die Dekonstruktion des Freiheitsmythos in Elfriede Jelineks Roman <i>Die Klavierspielerin</i> »
Directeur	M. Gerald Stieg
Mention	Très bien

- 1987 **Licence d'allemand**
Université de Paris-Sorbonne – Paris IV
- 1986 **Admission à l'École Normale Supérieure de Fontenay/Saint-Cloud**
Rang : 4^e
Préparation au Lycée Fustel de Coulanges, Strasbourg
- 1984 **Baccalauréat franco-allemand, série A**
Lycée franco-allemand de Sarrebruck (RFA)
Mention Très bien

3 Parcours professionnel

- 2000-2018 **Maîtresse de conférences à l'Université de Picardie Jules Verne**
- 1997-2000 **Professeure d'allemand du Second degré**
1998-2000 Lycée Pierre Bayen, Châlons-en-Champagne (Académie de Reims)
Section européenne et section ABIBAC (Seconde – Terminale)
1997-1998 Lycée Paul Verlaine, Rethel (Académie de Reims)
Section générale (Seconde – Terminale)
- 1992-1997 **Chargée de cours en français langue étrangère**
Université Libre de Berlin
Universités Populaires de Berlin (Spandau, Schöneberg, Zehlendorf)
- Traductrice audiovisuelle** (doublages, sous-titrages)
En free-lance pour la société Cinescript Berlin
Supports : téléfilms documentaires (ARD, ZDF, ARTE)
Langues : français – allemand, allemand – français
- 1993 **Journaliste stagiaire audiovisuelle**
Zweites Deutsches Fernsehen (ZDF), Landesstudio Saarland
- 1991-1992 **Professeure agrégée d'allemand stagiaire**
Collège de l'Arche Guédon, Torcy (Académie de Créteil)
- 1990-1991 **Chargée de cours en allemand et français langues étrangères**
Institut français de Berlin
Universités Populaires de Berlin-Spandau et Berlin-Schöneberg
Instituts privés : GLS-Sprachenzentrum, Die Neue Schule (Berlin)
- 1989-1990 **Professeure d'allemand en classes préparatoires aux Grandes Écoles de commerce**
« Intégrale », Institut d'enseignement supérieur privé, Paris
- Juillet 1988 **Journaliste stagiaire presse écrite**
Saarbrücker Zeitung (Saarbrücken)
Service Culture

4 Activité pédagogique

Depuis 2000	Maîtresse de conférences en études germaniques
UFR	Langues et cultures étrangères
Département	Allemand
Parcours	Langues, littératures et cultures étrangères
L1 indifférenciée	Initiation à la traduction [TD, 12h/semestre] Thème et version, textes de presse
LLCE 1 Littérature	Initiation à l'analyse de textes narratifs en prose [CM/TD, 24h/sem.] S1 : Die deutsche Kurzgeschichte nach 1945 S2 : Die deutsche Kurzgeschichte nach 1960
LLCE 1 Littérature	Initiation à l'analyse de textes littéraires : prose et poésie [CM/TD, 24h] S1 : Interpretation erzählender Prosa S2 : Gedichtinterpretation
LLCE 2	Traduction littéraire : version [TD, 12h/semestre, S1-S2]
Allemand non-spécialistes 2 ^e année	Le roman germanophone contemporain [CM, 12h/semestre] S1 : Bernhard Schlink, <i>Le Liseur</i> S2 : Friedrich Dürrenmatt, <i>Le Juge et son bourreau</i>
Allemand pour non-spécialistes 2 ^e année	Littérature contemporaine de l'espace germanique [CM, 12h/semestre] S1 : Friedrich Dürrenmatt, <i>La Visite de la vieille dame</i> S2 : Jurek Becker, <i>Jacob le menteur</i>
Allemand non-spécialistes 2 ^e année	Le récit fantastique [CM, 12h/semestre] S1 : E.T.A. Hoffmann, <i>L'Homme au sable</i> S2 : Franz Kafka, <i>La Métamorphose et autres récits</i>
LLCE 3	Traduction littéraire : version [TD, 18h/semestre, S1-S2]
LLCE 3	Traduction littéraire : thème [TD, 18h/semestre, S1-S2]
LLCE 3	Méthodologie du commentaire dirigé [CM/TD, 24h/sem., S1-S2] Initiation et entraînement à l'analyse de documents divers
LLCE 3	Histoire littéraire XVIII^e-XX^e siècles [CM/TD, 24h/semestre, S1-S2]
LLCE 3 Littérature	La modernité viennoise : Arthur Schnitzler [CM/TD, 24h/sem.] S1 : Nouvelles : <i>Leutnant Gustl</i> , <i>Fräulein Else</i> S2 : Théâtre : <i>Reigen</i> , <i>Liebelei</i>
LLCE 3 Littérature	Le théâtre autrichien du tournant du XX^e siècle aux années 1930 [CM/TD, 24h/semestre] S1 : Arthur Schnitzler, <i>Reigen</i> , <i>Liebelei</i> S2 : Ödön von Horváth, <i>Kasimir und Karoline</i>
LLCE 3 Littérature	La nouvelle fantastique XIX^e – XX^e siècles [CM/TD, 24h/semestre] S1 : E.T.A. Hoffmann, <i>Der Sandmann</i> ; A. von Chamisso, <i>Peter Schlemihls wundersame Geschichte</i> S2 : Franz Kafka, <i>Die Verwandlung</i> , <i>Bericht für eine Akademie</i> [et. al.]

LLCE 3 Littérature	Le récit de voyage entre autobiographie, fiction et reportage [CM/TD, 24h/semestre] S2 : E. Canetti, <i>Die Stimmen von Marrakesch</i>
Préparation CAPES d'allemand 2001	La littérature allemande entre l'Est et l'Ouest dans la seconde moitié du XX^e siècle [CM/TD, 24h/semestre, S1-S2] Textes : Günter Kunert, <i>Gedichte</i> ; <i>Erzählungen und kleine Prosa</i>
Préparation CAPES d'allemand 2003	L'œuvre poétique de Paul Celan [CM/TD, 24h/semestre, S1-S2] Texte au programme : <i>Die Niemandsrose</i> / <i>Sprachgitter</i>
Préparation CAPES d'allemand 2007	Le théâtre postdramatique d'Elfriede Jelinek [CM/TD, 24h/sem., S1-S2] Textes au programme : <i>In den Alpen</i> ; <i>Das Werk</i>
Préparation CAPES d'allemand 2010	L'œuvre de Heinrich Mann [CM/TD, 24h/semestre, S1-S2] Texte au programme : <i>Der Untertan</i>
Préparation CAPES de lettres modernes	Préparation aux épreuves de langue vivante étrangère [CM/TD, 24h/semestre, S1-S2] Épreuve écrite : version allemande Épreuve orale : commentaire composé
Master 1/2	Traduction littéraire : version [TD, 18h/semestre, S1-S2] Préparation aux épreuves de version écrite (CAPES externe et agrégation interne/externe) et orale (agrégation externe)
Master 1/2	Linguistique [CM, 12h/semestre, S1-S2] Préparation aux épreuves écrites de commentaire grammatical (CAPES externe et agrégation interne) et à l'épreuve orale de linguistique (agrégation externe)
Master 1/2	Méthodologie de la recherche [CM, 12h/semestre, S2] Préparation à la rédaction des mémoires de Master MEEF et Recherche
Master 1/2	Méthodologie du documentaire sur dossier [CM/TD, 24h/sem., S1-S2] Préparation à l'épreuve orale sur dossier du CAPES (2004-2010)
Master 1/2 Séminaire	Identité et altérité dans les écrits autobiographiques d'Elias Canetti [CM, 24h/semestre, S1] Textes au programme : <i>Die gerettete Zunge</i> ; <i>Die Stimmen von Marrakesch</i>
Master 1/2 Séminaire	Littérature et immigration dans l'espace germanophone [CM, 18h/semestre, S1] Texte au programme : E.S. Özdamar, <i>Die Brücke vom Goldenen Horn</i>
Master 1/2 Séminaire	Représentations de l'Orient dans la littérature allemande [CM, 18h/semestre, S1] Textes : J.W. Goethe, <i>West-östlicher Diwan</i> ; H. Heine, <i>Almansor</i> et <i>Romanzero</i> ; E. Lasker-Schüler, <i>Die Nächte Tino von Bagdads</i> et <i>Der Prinz von Theben</i> ; E. Canetti, <i>Die Stimmen von Marrakesch</i> ; R. Schami/U.-M. Gutzschhahn, <i>Der geheime Bericht über den Dichter Goethe</i>

5 Publications

5.1 Ouvrages individuels

- 2004 *Canetti lecteur de Stendhal : Construction d'une écriture autobiographique*, Mont-Saint-Aignan, PURH, 208 p.
- 2001 « *Comme un autre Don Quichotte* » : *Intertextualités chez Canetti*, Lyon, ENS- Éditions, 247 p.

5.2 Direction d'ouvrages collectifs

- 2018 [avec Paula Prescod] *Langues choisies, langues sauvées : Poétiques de la résistance*, Würzburg, Königshausen & Neumann [Saarbrücker Beiträge zur Vergleichenden Literatur- und Kulturwissenschaft, Bd. 81], 442 p.
- 2012 *Kosmopolitische ‚Germanophonie‘: Postnationale Perspektiven in der deutschsprachigen Gegenwartsliteratur*, Würzburg, Königshausen & Neumann [Saarbrücker Beiträge zur Vergleichenden Literatur- und Kulturwissenschaft, Bd. 59], 412 p.
- 2004 [avec Claudia Krebs] *Relais et passages. Fonctions de la radio en contexte germanophone*, Paris, Kimé, 2004, 274 p.

5.3 Articles et chapitres d'ouvrages

- 2018 « Introduction », in : Christine Meyer & Paula Prescod (dir.), *Langues choisies, langues sauvées : Poétiques de la résistance*, Würzburg, Königshausen & Neumann, 2018, p. 11-33
- 2017 „*Karriere einer Putzfrau* oder die Stimme der Subalternen: eine Relektüre *Hamlets* durch das Prisma von Heiner Müllers *Hamletmaschine*“, in: Bernard Banoun (dir.), *La littérature interculturelle de langue allemande – Emine Sevgi Özdamar, Études germaniques*, juillet-sept. 2017, p. 431-447
- 2016 « Guerres esthétiques et conflits communautaires : le roman d'artiste comme riposte au “choc des civilisations” (Orhan Pamuk, Rafik Schami, Metin Arditi) », in : Philippe Alexandre (dir.), *Orients et orientalisme dans la culture des pays de langue allemande au XX^e siècle. Perceptions, appropriations, constructions et déconstructions*, Nancy, PUN, 2016, p. 365-383
- 2015 « Feridun Zaimoglu adaptateur de Shakespeare », in : Françoise Aubès, Silvia Contarini, Jean-Marc Moura *et al.* (dir.), *Interprétations postcoloniales et mondialisation. Littératures de langues allemande, anglaise, espagnole, française, italienne et portugaise*, Berne, Peter Lang, coll. « Liminaires – Passages interculturels », vol. 33, 2015, p. 173-192
- 2013 « Istanbul, ville-personnage au cœur de l'Europe : les romans d'Orhan Pamuk, Emine Sevgi Özdamar et David Boratav », in : Carlo Arcuri (dir.), *Europe du roman, romans de l'Europe*, Paris, Garnier, coll. « Romanesques », n° hors-série 2013, p. 191-210
- 2012 „Vorwort“, in: Christine Meyer (Hrsg.), *Kosmopolitische ‚Germanophonie‘: Postnationale Perspektiven in der deutschsprachigen Gegenwartsliteratur*, Würzburg, Königshausen & Neumann, 2012, p. 9-30
- 2012 „Elias Canetti als Ahne?“, in: Christine Meyer (Hrsg.), *Kosmopolitische ‚Germanophonie‘: Postnationale Perspektiven in der deutschsprachigen Gegenwartsliteratur*, Würzburg, Königshausen & Neumann, 2012, p. 81-104

- 2012 « Métamorphose et esthétique littéraire chez Canetti », in : Florence Bancaud & Karine Winkelvoss (dir.), *Poétiques de la métamorphose dans l'espace germanique et européen*, Mont-Saint-Aignan, PURH, 2012, p. 307-322
- 2009 « Elias Canetti et le refus de la nation », in : Ute Weinmann (dir.), *Hommage à Félix Kreissler, Austriaca*, 67-68, 2008-2009, p. 191-203
- 2009 « Subvertir les codes du voyage en Orient : stratégies d'écriture dans *Les Voix de Marrakech* de Canetti », in : Marc Lacheny & Jean-François Laplénie (dir.), « *Au nom de Goethe !* » *Hommage à Gerald Stieg*, Paris, L'Harmattan, 2009, p. 245-256
- 2008 « L'écriture du moi dans *Les Années anglaises* d'Elias Canetti », in : Rolf Wintermeyer & Corinne Bouillot (dir.), « *Moi public* » et « *moi privé* » dans les *mémoires et les écrits autobiographiques du XVII^e siècle à nos jours*, Mont-Saint-Aignan, PURH, 2008, p. 189-200
- 2008 « Écritures de l'exil chez Elias et Veza Canetti », in : Daniel Azuélos (dir.), *Habiter ou ignorer l'autre – Les écrivains de l'exil, Études germaniques*, 4/2008, p. 855-876
- 2006 « *Les Âmes mortes* et la réalité de l'avenir : Canetti et Gogol », in : Kerstin Hausbei & Stefan Gödicke (dir.), *Affinités électives : les littératures de langue russe et allemande 1880-1940*, PIA n° 40, Presses Sorbonne Nouvelle, 2006, p. 51-68
- 2005 « Canetti et Aristophane », in : Gerald Stieg (dir.), *Elias Canetti à la Bibliothèque Nationale de France, Austriaca*, 61, 2005, p. 215-234
- 2004 « L'acoustique du roman : la radio et les voix dans les romans policiers de Friedrich Glauser », in : Christine Meyer & Claudia Krebs (dir.), *Relais et passages. Fonctions de la radio en contexte germanophone*, Paris, Kimé, 2004, p. 127-152
- 2002 « Magie blanche ou magie noire ? Elias Canetti et Thomas Bernhard », in : Ute Weinman (dir.), *Regards sur Thomas Bernhard*, Asnières, PIA, 2002, p. 51-76
- 2002 „Weiße oder schwarze Magie? Elias Canetti und Thomas Bernhard“, in: Jeanne Benay & Gerald Stieg (Hrsg.), *Österreich (1945-2000): Das Land der Satire*, Bern, Peter Lang, 2002, p. 119-137
- 1998 [avec Gerald Stieg] „Canetti und Stendhal“, in : Friedbert Aspertsberger (Hrsg.), *Hier spricht der Dichter [sic]. Wer? Wo? Zur Konstitution des dichterischen Subjekts in der neueren österreichischen Literatur*, Schriftenreihe Literatur des Instituts für Österreichkunde, Bd. 4, Innsbruck-Wien, Studien-Verlag, 1998, p. 113-128
- 1997 « *Don Quichotte* dans *Auto-da-fé* », in : Jean-Marie Valentin & Gerald Stieg (Hrsg.), *Ein Dichter braucht Ahnen. Canetti und die europäische Tradition*, Jahrbuch für internationale Germanistik, Reihe A – Kongressberichte, Bd. 44, Bern, Peter Lang, 1997, p. 85-97
- 1992 « L'Amérique, modèle paradoxal : le culte de l'Amérique chez les artistes et intellectuels de gauche dans le Berlin des années vingt », in : Gilbert Krebs (dir.), *Berlin, carrefour des années vingt et trente*, Publications de l'Institut d'Allemand de Paris III, 1992, p. 57-76
- 1991 « *La Vie de Henry Brulard* comme modèle pour l'autobiographie de Canetti », *Austriaca*, 33, 1991, p. 89-108

5.4 Diffusion du savoir

- 2014 Entrée « Elias Canetti », in : Ekaterina Dmitrieva (dir.), *Istoriia nemetskoi literatury. Novoe i noveiše vremia*, Moscou, RGGU, 2014, p. 687-696

À paraître Entrée « Elias Canetti », in : Chantal Delsol & Joanna Nowicki (dir.), *La Vie de l'esprit : Auteurs de l'Europe du centre-est depuis 1945*, dictionnaire encyclopédique réalisé à l'initiative de l'Académie des Sciences Morales et Politiques, de la Fondation Simone et Cino Del Duca et de l'UMR 7187 (CNRS)

5.5 Comptes rendus

- 2016 Marion Dufresne, *L'Ennemi de la mort : le combat perpétuel d'Elias Canetti*, Bern, Berlin, Bruxelles, Frankfurt a. M., etc., Peter Lang, 2014, *Austriaca*, 81, 2016, p. 227-230
- 2009 Karen Lauer und Kristian Wachinger (Hrsg.), *Veza & Elias Canetti, Briefe an Georges*, München/Wien, Hanser, 2009, 423 p., *Austriaca*, 67-68, 2008-2009, p. 258-262
- 2009 Sven Hanuschek (Hg.), *Der Zukunftsfrage. Neue Beiträge zum Werk Elias Canettis*, Beihefte zum Orbis Linguarum, Bd. 54, Wrocław/Dresden, Neisse Verlag, 2007, *Austriaca*, 67/68, 2008-2009, p. 263-265
- 2004 Françoise Kenk, *Elias Canetti : un auteur énigmatique dans l'histoire intellectuelle*, Paris, L'Harmattan, 2003, 281 p., *Austriaca*, 58, 2004, p. 163-166
- 1990 « La langue sauvée de Veza Canetti » [= recension de V. C., *Die gelbe Straße*, München/Wien, Hanser, 1990], *Austriaca*, 31, 1990, p. 177-179

5.6 Traductions scientifiques

- 2012 Caroline Herfert, « L'Orient mis en scène : le "Turc viennois" de Murad Efendi », in : Dieter Hornig (dir.), *Vienne, porta Orientis*, *Austriaca*, 74, 2012, p. 11-19
- 2010 Joachim Häberlen, « Indépendance du sport ou lieu de politisation : la relation problématique entre le mouvement sportif ouvrier et les partis ouvriers à la fin de la République de Weimar », in Jay Rowell & Anne-Marie Saint-Gille (dir.), *La Société civile organisée aux XIX^e et XX^e siècles : perspectives allemandes et françaises*, Villeneuve d'Ascq, Septentrion, 2010, p. 275-286
- 2010 Margarete Mehdorn, « Les associations franco-allemandes depuis 1945. Études sur leur histoire, leur fonction politique et leurs modes d'action », in : *La Société civile organisée, op. cit.*, p. 287-300
- 2010 Silke Mende, « Small is beautiful. Le mouvement vert en Allemagne entre mouvements sociaux et institutions officielles », in : *La Société civile organisée, op. cit.*, p. 215-226
- 2010 Julia Schmidt-Funke, « Lobbyisme économique et mission politique. Les libraires-éditeurs allemands et l'émergence de la société civile au début du XIX^e siècle », in : *La Société civile organisée, op. cit.*, p. 105-118.
- 2009 Anton Pelinka, « Le patriotisme autrichien de Félix Kreissler », in : Ute Weinmann (dir.), *Hommage à Felix Kreissler*, *Austriaca*, 67-68, 2008-2009, p. 79-87

- 2007 Renata Häublein, « La *Mégère apprivoisée* de Johann Friedrich Schink : Shakespeare, s'il avait été allemand », in : Christine Roger (dir.), *Shakespeare vu d'Allemagne et de France des Lumières au Romantisme*, Paris, CNRS éditions, 2007, p. 69-89
- 2007 Elisabeth Büttner, « La fêlure dans nos propres images. Du rapport entre l'histoire du cinéma autrichien et l'histoire », in : Christa Blümlinger (dir.), *Le cinéma autrichien, Austriaca*, 64, 2007, p. 15-26

6 Conférences

- 2016 Conférence d'introduction au colloque « Langues choisies, langues sauvées : poétiques de la résistance », Amiens, Logis du Roy, 19 mai 2016
- 2015 « Les études postcoloniales en Allemagne », contribution à la table ronde de clôture du colloque « Du colonial au mondial : littératures et études littéraires nationales à l'épreuve », Université de Paris Ouest Nanterre La Défense, 25 septembre 2015
- 2013 « Les écrivains germanophones contemporains en contexte post- ou supra-national », conférence prononcée au séminaire doctoral « Études interculturelles », dir. Bernard Banoun et Sylvain Briens, Université de Paris-Sorbonne, Centre Malesherbes, 24 mai 2013
- 2011 Conférence d'introduction au colloque « Vers une "germanophonie" cosmopolite ? Perspectives transnationales dans la littérature contemporaine d'expression allemande », Amiens, Bibliothèque Louis Aragon, 26 mai 2011
- 2009 Conférence-débat avec la romancière Monika Maron dans le cadre de la série thématique « Berlin au miroir de la littérature », Citéphilo 2009 : 13^{es} semaines européennes de la philosophie, org. Gilbert Glasman en partenariat avec le Goethe Institut de Lille, Lille, Palais des Beaux-Arts, 22 novembre 2009
- 2006 « *Jackie* d'Elfriede Jelinek », Amiens, Maison de la Culture, 18 octobre 2006
- 2005 « Canetti et Cervantes », contribution à la journée d'étude « La réception européenne de Cervantes », org. Françoise Morcillo, CEHA, Amiens, campus universitaire, 7 décembre 2005

7 Responsabilités pédagogiques

- 2004-2013 **Responsable de la préparation aux concours de l'Éducation Nationale**
CAPES externe et agrégation interne d'allemand
Fonctions Direction de l'équipe enseignante, répartition des enseignements
Organisation de l'entraînement aux épreuves orales
Information, encadrement et suivi des étudiants
- 2010-2013 **Responsable du master préparant aux métiers de l'enseignement**
Parcours Allemand, en collaboration avec les responsables des parcours Espagnol et Anglais (UFR) et avec l'IUFM/ESPE
Fonctions Préparation et actualisation des maquettes
Organisation de la concertation sur les modalités d'évaluation
Confection de la brochure annuelle d'information
- 2005-2013 **Responsable de la formation continue des enseignants du Second degré**
Actions proposées dans le cadre du Plan Académique de Formation

Fonctions	Conception et organisation du stage annuel « Approfondissement culturel » Organisation de stages ponctuels : remédiation phonétique, formation à l'enseignement de l'histoire, de la littérature et des arts de l'espace germanique
1998-2000	Responsable des activités proposées dans le cadre de la filière ABIBAC Lycée Pierre Bayen, Châlons-en-Champagne
Fonctions	Organisation de voyages scolaires et de sorties pédagogiques en Allemagne Recherche et supervision de stages en Allemagne pour les élèves de Seconde Organisation et correction des épreuves de l'Abitur, sous le contrôle de l'Inspection Académique Régionale de Reims et de l'inspection du Land de Rhénanie-du-Nord/Palatinat

8 Encadrement de travaux scientifiques

Directrice de 3 mémoires de fin de master, parcours « Enseignement »

- 2013 „In einer Vor- und Rückwärtsbewegung über die Mauer'. Grenzüberschreitungen als Mittel zur Identitätsbildung in *Der Mauer Springer* von Peter Schneider und *Seltsame Sterne starren zur Erde* von E. S. Özdamar: Eine vergleichende Studie“ (Nicole Fèvre)
- 2012 „Die Auseinandersetzung mit ‚Fremde‘ und deren literarische Verarbeitung unter besonderer Berücksichtigung des Umgangs mit Sprache bei Franco Biondi, dargestellt am Beispiel seines Romans *In deutschen Küchen*“ (Christine Bossart)
- 2011 „Analyse und Vergleich zweier fantastischer Kinder- und Jugendromanen im Rahmen des Kinder- und Jugendliteraturpreises: Christine Nöstlingers *Wir pfeifen auf den Gurkenkönig* (1972) und Kirsten Boies *Die Medlevinger* (2004)“ (Pascale Rossi)

Directrice de 2 mémoires de master 1, parcours MEEF

- 2017 « Exploitation pédagogique d'un objet patrimonial : la cathédrale de Cologne » (Nicolas Teulade)
- 2016 « La mise en œuvre des contes au collège » (Svetlana Darnault)

Membre du jury de 4 mémoires de master 1, parcours MEEF

- 2017 „Das ‚Quartier Vauban‘ in Freiburg-im-Breisgau im Konzept der „grünen Stadt“ in der Bundesrepublik seit den 1990er Jahren (Mathilde Fouré-Vatin, directeur : Ludolf Pelizaeus)
- 2016 „Die Rolle der weiblichen Figuren in den Werken *Cendrillon* von Perrault (1697) und *Aschenputtel* von den Brüdern Grimm (1812)“ (Mathilde Schmisser, directeur : Michel Grimberg)
- 2014 „Die Anziehungskraft des Kölner Doms, oder: Wie kam es dazu, dass der Kölner Dom zum meistbesichtigten Monument Deutschlands wurde?“ (Nicolas Teulade, directrice : Herta Luise Ott)
- 2014 „Die Rolle der deutschen Frau im Dritten Reich und in der unmittelbaren Nachkriegszeit: zwischen Ideologie und Realität“ (Lucie Vecchi, directrice : Herta Luise Ott)

Membre du jury d'un mémoire de master 2, parcours MEEF

- 2017 « Le mouvement des femmes (niveau Première) » (Mathilde Schmisser, directeur : Michel Grimberg)

Membre du jury d'un mémoire de master 1, parcours Recherche

- 2011 „Auszüge aus David Boratavs Roman *Murmures à Beyoglu*, eingeleitet, übersetzt und erläutert von G. Kössler“ (Gerlinde Kössler, directrice : Geneviève Espagne)

Membre du jury de 2 mémoires de master 2, parcours Recherche

- 2013 „Literatur als Raum zur Entwicklung eines kulturverbindenden Identitätsbewusstseins. *Murmures à Beyoglu* von David Boratav und *Gefährliche Verwandtschaft* von Zafer Senocak: eine vergleichende Studie“ (Gerlinde Kössler, directrice : Geneviève Espagne)
- 2012 « Écrire la Chine depuis l'Allemagne et l'Allemagne à travers le prisme chinois : donner à voir, mettre en question, mettre en scène. Une écriture au service de la médiation interculturelle » (Jenny Bussek, directeur : Bernard Banoun), Université de Paris-Sorbonne

Membre du jury d'une thèse de doctorat

- 2014 « “L'Arabie” contée aux Allemands : fictions interculturelles chez Rafik Schami » (Benoît Ellerbach, directeur : Bernard Banoun), Université de Paris-Sorbonne

9 Jurys de concours

- 2009-2010 Membre du jury de l'École Normale Supérieure de la rue d'Ulm (Paris)
Concours A/L, épreuve écrite commune de version et commentaire
- 2005-2006 Membre du jury de l'ENS Lettres et Sciences Humaines (Lyon)
Concours Lettres et arts, langues vivantes et sciences humaines
Épreuve écrite de thème (LV1)
- 2001-2004 Membre du jury de l'École Normale Supérieure de la rue d'Ulm (Paris)
Concours A/L, épreuve commune de version écrite
- 1997-2000 Membre du jury de l'ENS de Fontenay/Saint-Cloud
Concours Lettres, langues vivantes et sciences humaines
Épreuve orale d'analyse de textes hors programme (LV2)

10 Instances collégiales, commissions et conseils

- Depuis 2016 Co-responsable de l'axe « Transmissions historiques : héritages, évolutions, ruptures » du Centre d'Études des Relations et Contacts Linguistiques et Littéraires (CERCLL)
- Depuis 2011 Membre titulaire du conseil de laboratoire restreint du CERCLL
- 2009-2012 Membre titulaire du conseil de gestion de l'UFR des Langues et cultures étrangères de l'Université de Picardie Jules Verne
- 2004-2008 Membre titulaire de la Commission de spécialistes de l'Université de Picardie Jules Verne, 12^e section

11 Responsabilités scientifiques

- 2018 Membre du comité scientifique du colloque interdisciplinaire « “Mauvais genre” : l’énergie noire du système littéraire », org. Kevin Perromat et Georges Bê Duc, CERCLL, Amiens, Logis du Roy et Pôle Cathédrale, 15-17 mars 2018
- 2017 Responsable [avec Marc Hersant et Valentina Bisconti] de la séance « La notion de tradition » dans le cadre du séminaire du CERCLL « Les concepts intégrateurs en SHS », Amiens, campus universitaire, 24 mars 2017
- 2016 Coordinatrice scientifique du colloque international et transdisciplinaire « Langues choisies, langues sauvées : poétiques de la résistance », en collaboration avec Marie-Françoise Melmoux-Montaubin, Camille Guyon-Lecoq, Paula Prescod et Ernesto Mächler-Tobar, CERCLL, Amiens, Logis du Roy, 19-21 mai 2016
- 2011 Responsable du colloque international « Vers une “germanophonie” cosmopolite ? Perspectives postnationales dans la littérature contemporaine d’expression allemande », CAE/CERCLL, Amiens, Bibliothèque Louis Aragon, 26-28 mai 2011
- 2003 Responsable [avec Claudia Krebs] du colloque « Relais et passages : la radio à la croisée des modes d’expression dans l’espace germanophone », Centre circulation savoirs et textes, Allemagne/Autriche-Europe (CAE), Amiens, 21-22 mars 2003

12 Responsabilités éditoriales

- 2016-2017 Responsable [avec Paula Prescod] du comité de lecture de l’ouvrage *Langues choisies, langues sauvées : Poétiques de la résistance*
- Depuis 2016 Membre du comité de rédaction de la revue *Germanica*
- Depuis 2008 Membre du comité de rédaction de la revue *Austriaca*.

13 Valorisation de la recherche, collaborations régionales

- 2018 Présentation publique [avec Paula Prescod, Camille Guyon-Lecoq et Ibticem Mostfa] de l’ouvrage *Langues choisies, langues sauvées : Poétiques de la résistance*, Amiens, Librairie du Labyrinthe, 16 février 2018
- 2016 Conception [avec Camille Guyon-Lecoq] du programme culturel du colloque « Langues choisies, langues sauvées : poétiques de la résistance », Amiens, Logis du Roy (tous publics)
- Actions Exposition-lecture « Labiles Labyrinthes » (Ibticem Mostfa)
Concert vocal plurilingue « Quand la musique sauve les langues (chœur de chambre du Conservatoire à Rayonnement Régional d’Amiens-Métropole, accompagné au piano par Jean-Pierre Baudon et dirigé par Thibault Maillé)
- 2009 Préparation et animation [avec Vincent von Wroblewsky, traducteur] de la conférence-débat avec Monika Maron dans le cadre de la 13^e édition de Citéphilo consacrée à Berlin, Lille, Palais des Beaux-Arts, 22 novembre 2009
- 2006 Participation à une table ronde sur Elfriede Jelinek [avec Wolfgang Sabler et Marcel Bozonnet], Amiens, Maison de la Culture, 18 octobre 2006

- 2006 Organisation et animation d'une journée « Berlin, années 1920 », Amiens, campus universitaire, 5 décembre 2006
- Actions Spectacle de cabaret « Berlinoiseries » (Compagnie du Billet Rouge, Lille)
Table ronde avec la troupe et des collègues du Département d'allemand
Public : étudiants de l'UPJV, classes de lycées
- 2004 Participation à une émission de France Culture sur Elias Canetti, animation : Antoine Perraud, diffusion : août 2005

Sommaire du dossier

VOLUME 1 SYNTHÈSE DE L'ACTIVITÉ SCIENTIFIQUE

Table des matières	III
Introduction.....	1
1 L'attraction des marges : homogénéité d'un parcours excentré.....	1
2 Du texte-palimpseste à l'histoire littéraire transnationale.....	8
3 Engagement pour une recherche transversale	19
1 Autour d'Elias Canetti : filiations, transferts, mutations	27
1.1 Sur la trace des « ancêtres » de Canetti : travaux issus de la thèse	28
1.2 Diversification des approches	34
1.2.1 Canetti et ses contemporains.....	34
1.2.2 L'œuvre dans son contexte : exil, nation, judaïsme, Orient.....	37
2 Aux frontières de l'espace littéraire : hybridations médiatiques, culturelles et linguistiques.....	43
2.1 Délimitation d'un champ de recherche transdisciplinaire.....	44
2.2 Pour une approche critique du paradigme « culturel ».....	48
2.3 Intermédialité : regards croisés sur un objet hybride, la radio	54
2.4 Interculturalité : repenser les contours de la « germanophonie » littéraire	60
2.5 Diversité linguistique : le monolinguisme en question	73
3 La littérature immigrée en Allemagne aujourd'hui : dynamiques postcoloniales ?	85
3.1 Qu'est-ce que la littérature immigrée ? Étapes d'une définition.....	85
3.2 Approches comparatistes.....	93
3.2.1 Où est l'Europe et à qui appartient-elle ?.....	93
3.2.2 Autour du « choc des civilisations »	97
3.3 Lecture et réécriture du canon occidental : étapes d'un nouveau chantier.....	100
Bilan et perspectives	113
Bibliographie du document de synthèse	119
Curriculum vitae.....	127
Sommaire du dossier	139

VOLUME 2

OUVRAGE DE RECHERCHE INÉDIT

Remerciements	VII
Table des matières	IX
Table des abréviations.....	XIII
Introduction.....	1
1 Balises sémantiques.....	3
2 La question du canon.....	12
3 Méthode.....	17
4 Les auteurs du corpus	20
 1. Formes et enjeux de la critique du canon	 25
1.1 Postcolonialisme et travail sur le canon	25
1.2 Quel canon ?.....	30
1.2.1 Généralités	30
1.2.2 Le « débat sur le canon » au tournant du XXI ^e siècle en Allemagne.....	33
1.2.3 Le canon allemand des auteur·rice·s de littérature immigrée	37
1.2.3.1 Décentrement : un canon hybride et anti-nationaliste.....	37
1.2.3.2 Recentrage : refaire vibrer le « cœur » du canon national	41
1.2.3.3 Typologie des références canoniques	50
1.3 Modalités du discours sur le canon	62
1.3.1 De la métatextualité à la réécriture : typologie des modalités référentielles	62
1.3.2 L'hypertextualité générique (« architextualité »)	64
1.3.3 La métafiction : « dialogues avec les morts »	66
1.3.3.1 Dialogues irrévérencieux avec Goethe et Hölderlin (SAID)	69
1.3.3.2 Conversations complices avec Chamisso et Heine (Schami)	73
1.3.3.3 Rencontres fantasmées ou rêvées (Özdamar)	81
1.3.4 Au seuil de la réécriture : déterritorialisation et reterritorialisation du canon	85
1.4 Conclusion.....	90
 2. Rafik Schami	 93
2.1 Positionnement et projet esthétique.....	93
2.1.1 Engagement et postures de Rafik Schami.....	93
2.1.2 Programme esthétique et travail sur le canon	100
2.2 Analyses de textes	102
2.2.1 Faut-il réhabiliter Dracula ? Enjeux d'une réécriture marxiste	102
2.2.2 Writing back to the Grimm-brothers : plaidoyer pour un changement de paradigme.....	112
2.2.3 Goethe sera-t-il admis dans le canon postcolonial ? Délibérations d'un jury arabe	122
2.2.4 Conclusion	134

3. Emine Sevgi Özdamar	137
3.1 Positionnement et projet esthétique.....	137
3.1.1 Éthos et posture d'une « Orientale libertaire de gauche »	137
3.1.2 Généalogie et solidarités : la « famille » d'Emine S. Özdamar	142
3.2 Analyses de textes	144
3.2.1 <i>Keloglan in Alamania</i> : la tradition nationale à l'épreuve de la diversité....	144
3.2.1.1 Arrière-plan : la déterritorialisation du patrimoine turc.....	145
3.2.1.2 Intrigue et personnages : ce que devient Keloglan « in Alamania ».....	151
3.2.1.3 Structuration intertextuelle : les différents niveaux de référence	156
3.2.1.4 Keloglan/Butterfly : déconstruction du mythe orientaliste	160
3.2.1.5 Les épreuves de Keloglan au prisme de Mozart : une <i>Flûte</i> désenchantée	164
3.2.1.6 Stratégie matrimoniale : réécriture à rebours de <i>La Fiancée vendue</i>	170
3.2.1.7 Le sous-texte mortifère du folklore national.....	173
3.2.1.8 Résonances positives : sous la protection de Shakespeare, dans les pas de Heine	182
3.2.1.9 Conclusion : désordre dans la nation culturelle	189
3.2.2 <i>Carrière d'une femme de ménage : Hamlet relu à travers le prisme de Heiner Müller</i>	191
3.2.2.1 Appropriation du matériau : recontextualisation et transfocalisation d' <i>Hamlet</i>	192
3.2.2.2 Ophélie, histoire d'une (double) résurrection : sur les épaules de Heiner Müller	200
3.2.2.3 Ophélie-machine : parole aux subalternes	207
3.2.3 Constellations intertextuelles dans <i>D'étranges étoiles fixent la Terre</i>.....	210
3.2.3.1 Contexte, forme et fonction du récit : à la recherche de phares dans la nuit	210
3.2.3.2 Dans l'orbite d'Else Lasker-Schüler, « poétesse d'Arabie »	218
3.2.3.3 Osmose avec Heine : Allemagne 1975, un nouveau conte d'hiver ?.....	224
3.2.3.4 Réfraction de la mythologie populaire : comme dans un conte de Grimm	229
3.2.3.5 Conclusion – et retour à Heine.....	235
4. Feridun Zaimoglu	239
4.1 Itinéraire et combats d'un « enfant terrible »	239
4.2. <i>Marques d'amour, écarlates</i> : reconfiguration de l'héritage préromantique dans la littérature « kanak ».....	251
4.2.1 La trame du roman et ses références canoniques.....	251
4.2.2 Transformation pragmatique et sémantique : de l'importance du lien social	258
4.2.3 La parodie de <i>Werther</i> : un intertexte à double-fond	261
4.2.4 Le <i>Sturm und Drang</i> de la génération <i>kanak</i> : crise de la masculinité et renarcissisation par le langage	282
4.2.5 Les « nouvelles souffrances du jeune Ali », ou la riposte de Zaimoglu à Plenzdorf.....	298
4.2.6 Le précédent Pirinçci : avancées et limites d'une variation post-ethnique sur le thème werthérien.....	314
4.2.7 En guise de conclusion : <i>Sturm und Drang revisited</i> , ou Zaimoglu contre la <i>Popliteratur</i>	331
Conclusion générale.....	335
Bibliographie	349
Index.....	381

VOLUME 3

TRAVAUX ET PUBLICATIONS

I	Autour d'Elias Canetti : filiations, transferts, mutations	5
1	« Magie blanche ou magie noire ? Elias Canetti et Thomas Bernhard » (2002).....	7
2	« Canetti et Aristophane » (2005)	37
3	« <i>Les Âmes mortes</i> et la réalité de l'avenir : Canetti et Gogol » (2006)	59
4	« Métamorphose et esthétique littéraire chez Canetti »(2012).....	83
5	« Écritures de l'exil chez Elias et Veza Canetti » (2008).....	105
6	« Elias Canetti et le refus de la nation » (2008/2009)	125
7	« L'écriture du moi dans <i>Les Années anglaises</i> d'Elias Canetti » (2008).....	145
8	« Subvertir les codes du voyage en Orient : stratégies d'écriture dans <i>Les Voix de Marrakech</i> de Canetti » (2009)	163
II	Aux frontières de l'espace littéraire : hybridations médiatiques, culturelles et linguistiques.....	181
1	« Avant-propos », in : C. Meyer & C. Krebs (dir.), <i>Relais et passages. Fonctions de la radio en contexte germanophone</i> (2004).....	183
2	« L'acoustique du roman : la radio et les voix dans les romans policiers de Friedrich Glauser », in : C.M. et C.K. (dir.), <i>Relais et passages</i> (2004).....	199
III	La littérature immigrée en Allemagne aujourd'hui : dynamiques postcoloniales ?	223
1	« Istanbul, ville-personnage au cœur de l'Europe : les romans d'Orhan Pamuk, Emine Sevgi Özdamar et David Boratav » (2013)	225
2	« Feridun Zaimoglu adaptateur de Shakespeare » (2015).....	245
3	« Guerres esthétiques et conflits communautaires : le roman d'artiste comme riposte au "choc des civilisations" (O. Pamuk, R. Schami, M. Arditi) » (2016)	269